

1949-2019 / COLLECTION ANNIVERSAIRE / VOLUME 6

LES DÉCENNIES  
PARIS  
**MATCH**



11 septembre 2001 : un monde s'écroule

NOS ANNÉES  
**2000**



Michael Jackson : adieu au roi de la pop



Loana : les folies de la téléréalité



Carla et Nicolas Sarkozy : les mariés de l'Elysée



« Un Tour du Monde Exceptionnel [...]  
Les principales merveilles du monde en un seul voyage  
**LE VOYAGE D'UNE VIE ! »**

Vu à la TV sur **M6** - 66 Minutes (8 janvier 2017)



# TOUR DU MONDE EN JET PRIVÉ

du 10 au 30 novembre 2019



**DEMANDEZ LA DOCUMENTATION**  
ET VOTRE DVD GRATUITS DU  
TOUR DU MONDE

04 91 77 88 99

 [contact@tmrfrance.com](mailto:contact@tmrfrance.com)  
 [www.tmrfrance.com](http://www.tmrfrance.com)



PRÉSIDENT D'HONNEUR  
Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION  
Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT  
DE LA RÉDACTION  
Régis Le Sommier.

DIRECTEUR DE LA PHOTO  
Guillaume Clavières.

DIRECTEUR DE CRÉATION  
Michel Maïquez.

RÉDACTEUR EN CHEF  
Patrick Mahé.

CONSEILLER PHOTO  
Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF  
TECHNIQUE  
Tania Gaster.

DIRECTRICE DU PROJET  
Anne-Françoise Bédet.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO  
Samia Adouane (SR), Anne Baron (révision), Romain Clergeat, Vanina Daniel (SR), Anne Févre (maquette), Régis Le Sommier, Pascal Meynadier, Mathias Petit (iconographie), Michel Peyrad, Caroline Pigozzi, Aurélie Raya, Alain Tournaille, Valérie Trierweiler.

ARCHIVES PHOTO  
Yo Chorne (chef de service).

DOCUMENTATION  
Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION  
Philippe Redon, Patrick Renaudin.

VENTES  
Laura Félix-Faure. Tél. : 0141346143. Frédéric Loisy. Tél. : 0141347864.

IMPRESSION Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45). Achevé d'imprimer en novembre 2018. Papier provenant majoritairement de France, 0% de fibres recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation: Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Hachette Filipacchi Associés, S.N.C. au capital de 78 300 €, siège social : 149, rue Anatole-France, 92534 Levallois-Perret Cedex, RCS Nanterre B324286319. Associé : Hachette Filipacchi Presse.

GÉRANTE - DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Benqué.  
Hachette Filipacchi Associés est une filiale de Lagardère Active SAS.

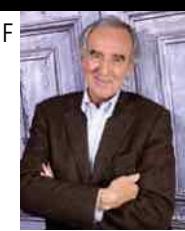
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE  
Denis Olivennes.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier. Numéro de commission paritaire : 0917 C 8207. ISSN 0397-1635. Dépôt légal : décembre 2018 / © HFA 2018.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

10, rue Thierry-Le-Luron  
92300 Levallois-Perret.  
Présidente : Valérie Salomon.  
Directrice commerciale et diversification : Fabienne Blot.  
Assistante : Aurélie Marreau.  
Tél. : 014149221.

PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF



# La nouvelle apocalypse

**Et la guerre dans tout ça ? Pour la France, Dominique de Villepin dit non !**

Dès l'an I du troisième millénaire, l'Amérique de George Bush fait de l'Irak sa cible après la chute des Twin Towers. A la tribune du Conseil de sécurité de l'Onu, en 2003, le ministre français des Affaires étrangères – qui sait combien Al-Qaïda a semé sa terreur – réfute les preuves « fabriquées » par les Etats-Unis autour d'armes chimiques prétendument détenues par Saddam Hussein. Sous les applaudissements, il plaide – en vain – contre la tentation du conflit. Le ton, l'allure, le panache font honneur à la politique de la France. Quinze ans plus tard, il revient sur les coulisses de ce face-à-face tragique avec Colin Powell, le secrétaire d'Etat américain. Devant les conséquences sans fin de la campagne militaire états-unienne, Villepin persiste : « Malheureusement, les faits nous ont donné raison. » Exclusif.

**« Mon commandant, que ferez-vous de Ben Laden ? »** (Sous-entendu : « Quand vous aurez reconquis l'Afghanistan... ») Chef de guerre charismatique, anti-islamiste radical, Ahmad Chah Massoud, n'a pas le temps de répondre. Le faux reporter et vrai kamikaze fait exploser sa ceinture de TNT. Au-delà de Kaboul et des montagnes afghanes, une nouvelle guerre s'est allumée. Signée Al-Qaïda. Deux jours plus tard...

**... 11 septembre 2001 : la fin d'un monde.** Il est 8h46 à New York ce matin-là. Un avion de ligne détourné percute la tour Nord du World Trade Center, la fierté de Manhattan. Quinze minutes plus tard, les terroristes d'Al-Qaïda lancent un second appareil sur la tour Sud. Bilan : 2977 morts, 6291 blessés. Via la télévision, le monde entier assiste en temps réel à cette apocalypse. Armé d'appareils jetables, notre reporter Romain Clergeat, alors en poste à New York, fonce dans la fournaise. Un témoignage et des photos jamais publiés à ce jour. L'Europe n'est pas quitte. Madrid et Londres sont frappés... Bientôt Paris.

**Guerres ici, femme battue là.** Fin de tournage en Lituanie. La comédienne Marie Trintignant tombe sous un déluge de coups. Son compagnon frappe à l'aveugle, sans même, le forfait accompli, appeler les secours. Noir délire ! Nadine Trintignant, la mère de Marie, nous confie aujourd'hui ne pas avoir réalisé, alors, la portée d'un ultime message signé « fifille battue ». En fait, un SOS. La mort de cet ange fracassé ouvre le dossier des femmes battues. Et l'on découvre, atterré, leur nombre, rien qu'en France.

**Télé-réalité, mirage dérisoire...** Loin des drames, des scandales, des cauchemars, une parenthèse d'un rose bête meuble les soirées des téléspectateurs. Ils seront bientôt 8 millions, dont la moitié de « ménagères de moins de 50 ans », le nez rivé sur le petit écran d'un néant abyssal. Loana, Cosette de la Croisette, tire son nounours fétiche du jeu. Le temps d'un bonheur fugace, elle se fait muse d'été. En revanche, les télé-crochets révèlent d'authentiques « voix » promues nouvelles stars : Jenifer, Nolwenn Leroy, Grégory Lemarchal, Julien Doré, Christophe Willem, Chimène Badi, Olivia Ruiz... tous grandis sous la baguette de vrais profs de chant.

**Carla par... Valérie.** Loin de la tradition des premières dames souvent classiques, parfois effacées, Carla Bruni, top model international, rayonne et tient son rang avec brio. Un soleil à l'Elysée. Avec les grands de ce monde, elle irradie d'élégance. Pour nous, elle répond à Valérie Trierweiler, qui lui succéda au palais. Un entretien unique et original. ●



POUR VOUS PROCURER LA COLLECTION COMPLÈTE « LES DÉCENNIES »

Tél. : 01 71 09 52 89, ou sur Internet : [decennies.parismatchabo.com](http://decennies.parismatchabo.com) Commandez un ancien hors-série au 01 87 15 54 88.



<b>LE CHOC DES PHOTOS</b>	6
<b>11 SEPTEMBRE 2001: LA FIN D'UN MONDE</b>	16
Ce matin-là, notre correspondant a vécu l'impensable à New York <i>Par Romain Clergeat</i>	22
Bill Biggart, photographe jusqu'à la mort <i>Par Patrick Mahé</i>	28
<b>MASSOUD ASSASSINÉ, AL-QAÏDA LANCE SA TERREUR</b>	32
<b>LE JOUR OÙ LA FRANCE A DIT NON À LA GUERRE</b>	34
Dominique de Villepin: «L'histoire nous a donné raison» <i>Interview Régis Le Sommier</i>	
<b>IRAK: LE NOUVEAU BOURBIER AMÉRICAIN</b>	38
«Dieu te damne Saddam!» crie le garde au tyran déchu <i>Par Régis Le Sommier</i>	40
<b>L'ÈRE DE LA TÉLÉRÉALITÉ</b> <i>Par Patrick Mahé</i>	42
<b>C'ÉTAIT LES ANNÉES 2000</b>	
<b>Les maîtres du XXI<sup>e</sup> siècle</b> <i>Par Romain Clergeat</i>	50
<b>MARIE TRINTIGNANT, UN ANGE FRACASSÉ</b> <i>Par Valérie Trierweiler</i>	54
<b>TSUNAMI: ET SOUDAIN LA VAGUE TUEUSE</b> <i>Par Romain Clergeat</i>	60
<b>CARLA ET NICOLAS SARKOZY: LES MARIÉS DE L'ÉLYSÉE</b>	68
Carla Bruni: «Mon meilleur souvenir? La naissance de ma fille» <i>Interview Valérie Trierweiler</i>	72
<b>ALBERT II PRINCE DE MONACO</b>	74
<b>JEAN-PAUL II, LE COURAGE JUSQU'AU BOUT</b> <i>Par Caroline Pigozzi</i>	80
<b>MICHAEL JACKSON: THE END</b> <i>Par Régis Le Sommier</i>	86
<b>CANNES, DEAUVILLE, HOLLYWOOD... LE BAL DES STARS</b>	92
Hollywood aux pieds de Marion Cotillard <i>Par Patrick Mahé</i>	104
<b>INGRID BETANCOURT: RENAISSANCE À PARIS</b>	106
Enlevée par les Farc, elle a vécu 2 300 jours en enfer <i>Par Michel Peyrand</i>	108
<b>OTAGES: DEPUIS QUINZE ANS, LA FRANCE EST CIBLÉE</b>	112
<b>C'ÉTAIT LES ANNÉES 2000</b>	
<b>Le calvaire de Natascha Kampusch</b> <i>Par Romain Clergeat</i>	114
<b>ADIEU «BUGALED BREIZH»</b> <i>Par Christophe Buchard</i>	118
<b>GISELE BÜNDCHEN, MILLION DOLLAR BABY</b> <i>Par Aurélie Raya</i>	122
<b>PARIS MATCH EN CAVALCADE</b>	128

Retrouvez  
toute l'actualité  
sur notre site :  
[parismatch.com](http://parismatch.com)

VOLUME 7  
**NOS ANNÉES**  
**2010**  
En kiosque dès  
le mois  
de janvier 2019



**CRÉDITS PHOTO**: P.3: E. Fougeres / VipImages. P.6 et 7: Corbisvia GettyImages. P.8 et 9: J. MacDougall / AFP. P.10 et 11: C. Hondros / GettyImages. P.12 et 13: F. Latrelle. P.14 et 15: A. Leibovitz / Vanity Fair / ContactPress Images. P.16 et 17: M. Kurya / Corbisvia GettyImages. P.18 et 19: C. Soy Cheong / AP / Sipa. P.20 et 21: D. Surowiecki / GettyImages. P.22 à 27: R. Clerget. P.28 et 29: M. Moyer / Corbisvia GettyImages. J. Labriola / Gamma-Rapho. P.30 et 31: R. Clerget. P.32 et 33: J. Langevin / GettyImages. P.34: M. Tama / Getty Images. P.35: GettyImages. Sipa. P.37 à 39: C. Hondros / GettyImages. P.40: AP / Sipa. P.41: C. Hondros / GettyImages. P.42 et 43: B. Gysebergh. P.44 et 45: DR. L. Vu / Sipa. Leroux-TV / Lorenvu-TV / SIPA. PUGNET / TF1 / SIPA. P.46 et 47: S. Micke, P. Warrin / Sipa. Sipa. P.48 et 49: DR. P.50 et 51: P. Fallon / Bloomberg via Getty. MaxPPP. O. Monge / Myop. P.52 et 53: D. Stick / Redux / Rea. P.54 et 55: J. Lange. P.56 et 57: Gamma-Rapho. DR. E. Hadji. P.59: Gamma-Rapho. P.60 et 61: L. Hannach / Sipa. P.62 et 63: AFP. J. Russel / AFP. J. Reistroffer / Abaca. G. Stortegaard / AP / Sipa. P.64 et 65: A. Wong / Getty Images. P.67: P. Bruchet, E. Dagnino, A. Vitale / Getty Images. P.68 et 69: P. Rostain. P.70: P. Rostain. P.71: C. Gassian / Getty Images. P.72 et 73: C. Gassian / Getty Images. Gamma-Rapho. DR. P.74 et 75: G. Plisson. P.76 et 77: A. Benainous / Gamma-Raphovia GettyImages. P.78 et 79: DR. T. Esch, Sipa. P. Le Segretain / Getty Images. KCS. P.80 et 81: Getty Images. P.82 et 83: E. Vandeville / Gamma-Rapho / Getty Images. P.85: DR. P.86 et 87: K. Mazur / The Michael Jackson Company. P.88 et 89: Abaca. Reuters. J. Exley / Contourby Getty Images. P.90 et 91: Sipa. M. Anzuoni / Getty Images. M. Boster / Getty Images. P.92 et 93: S. Micke. P.94 et 95: S. Micke. J. Lange. P.96 et 97: H. Fanthomme. P.98 et 99: S. Micke. P.100 à 103: S. Micke. H. Fanthomme. J. Lange. P.104 et 105: WireImage. DR. P.106 et 107: P. Petit. P.108 à 111: DR. P.112 et 113: T. Chesnot / Sipa. T. Esch. P.114 et 115: DEAK & HERRGOTT. P.116 et 117: F. Krug / Getty Images. AFP. SIPA. Gamma-Rapho. P.118 et 119: P. Petit. P.120 et 121: MaxPPP. P.122 et 123: Y. Gamblin, P. Kramer / Getty Images. P.126 et 127: DR. E. Scorcetelli / Paris Match. D. Kambouris / Getty Images. DR. P.128 à 130: DR.



*Allegra Toi & Moi*

PARIS BOUTIQUE - HOTEL PRINCE DE GALLES - 33 AVENUE GEORGE V - TEL. +33 (0)1 47 20 35 35

CANNES • DUBAI • GENEVA • GSTAAD • KUWAIT • LONDON • NEW YORK  
PARIS • PORTO CERVO • ROME • SEOUL • ST MORITZ

[www.degrisogono.com](http://www.degrisogono.com)



# ANNÉES 2000 LE CHOC DES PHOTOS

A chaque journée, à chaque année, leurs images inoubliables. Quant à la décennie, il en faudrait cent pour ranimer les émotions d'un jour, pour toujours ! Nous en avons sélectionné une poignée pour nos années 2000. Toutes ont frappé l'esprit et leur gravité reste ancrée dans notre mémoire.



## CONCORDE EN ENFER

A 16 h 42, le vol Air France 4590, qui effectue la liaison entre Paris et l'aéroport John-F.-Kennedy de New York, s'envole de Roissy avec à son bord 100 passagers, la plupart de nationalité allemande, et 9 membres d'équipage. Dès le décollage, une traînée de flammes apparaît sous l'aéronef. Une minute et vingt-huit secondes plus tard, l'avion s'écrase sur un hôtel à Gonesse, au lieu-dit la Patte d'Oie. Il n'y a aucun survivant au crash et quatre personnes qui se trouvaient à l'Hotelissimo sont tuées sur le coup.



## LA VENDETTA FATALE DE ZIDANE **COUP DE TÊTE CONTRE MATERAZZI :** **ADIEU LA COUPE DU MONDE !**

A la 110<sup>e</sup> minute, l'irréversible se produit. L'arbitre argentin Horacio Elizondo désigné pour cette finale de la Coupe du monde de football 2006, qui oppose la France à l'Italie, foudroie les Bleus en brandissant un carton rouge à l'adresse de Zinédine Zidane. La faute est évidente, irréparable. Excédé par les provocations de Marco Materazzi, le capitaine de l'équipe de France s'est jeté sur le joueur italien pour lui asséner un violent coup de tête en pleine poitrine. La finale qui devait sacrer les Bleus bascule dans la tragédie. Un but marqué, un but encaissé, puis deux drames : l'expulsion du capitaine et l'injuste épreuve des tirs au but qui tourne à l'avantage des Italiens.

PHOTO JOHN MACDOUGALL



## L'IVRESSE DES ENFANTS-SOLDATS « MAD DOGS » : MILICIENS ET REBELLES COURENT À LA CURÉE AU LIBERIA

Le 20 juillet 2003, dans Monrovia à feu et à sang, capitale d'un Liberia ravagé par la guerre civile, Joseph Duo, dit « Chavy », fait la guerre en riant. Le commandant de cette milice fidèle au gouvernement de Charles Taylor vient de défaire les forces rebelles. Ce qui n'empêchera pas, un mois plus tard, la chute du dictateur sanguinaire. La photo de ce gamin au regard de chien fou, prise par Chris Hondros – mort en Libye, à Misrata, en 2011 –, est devenue le symbole d'un conflit effroyable qui a tué 250 000 personnes et en a déplacé plus de 2 millions d'autres.

PHOTO **CHRIS HONDROS**







**UN JEUNE MAMMOUTH DE 42 000 ANS  
SAUVÉE DES GLACES QUI L'ONT CONSERVÉE,  
LYUBA FAIT FACE AU GAMIN SIBÉRIEN**

Le plus beau spécimen de bébé mammouth laineux dans le monde a été découvert en 2007 par Youri Khoudi, un éleveur de rennes de l'extrême nord de la Russie. De passage à Salekhard, une bourgade du cercle polaire, Lyuba, cette petite femelle à peine âgée de 1 mois quand elle est morte il y a quarante-deux mille ans, reçoit les caresses d'Anthon, un petit Nénète de 7 ans. Elle est désormais installée dans un congélateur pour permettre, peut-être, aux scientifiques de réaliser leur rêve : cloner le mammifère disparu de Sibérie il y a dix mille ans.

PHOTO FRANCIS LATREILLE





## GEORGE BUSH JR LE PRÉSIDENT VA-T-EN-GUERRE

Les « faucons » passent à l'action. Trois mois après les attentats du 11 septembre 2001, depuis la Cabinet Room, dans l'aile ouest de la Maison-Blanche, le président des Etats-Unis prépare l'opération « Liberté en Irak » entouré de son équipe – à sa droite, Colin Powell, secrétaire d'Etat, et Dick Cheney, le vice-président ; à sa gauche, Condoleezza Rice, conseillère à la Sécurité nationale, George Tenet, directeur central du Renseignement, Donald Rumsfeld, secrétaire à la Défense et, derrière, Andrew Card, chef de cabinet. Le 20 mars 2003, sans l'aval de l'Onu (voir notre interview de Dominique de Villepin p. 32), près de 150 000 soldats américains pénètrent sur le territoire irakien à la recherche d'« armes de destruction massive » qu'ils ne trouveront jamais. La guerre éclair aboutit à la chute du régime de Saddam Hussein en quelques jours, mais plonge la région entière dans le chaos. Et le monde est déstabilisé.

PHOTO ANNIE LEIBOVITZ





# 11 SEPTEMBRE 2001 LA FIN D'UN MONDE

Avec l'effondrement des tours jumelles, cibles symboliques de la prospérité occidentale, notre civilisation est directement attaquée par l'avant-garde de la terreur islamique, Al-Qaïda.



## HÉBÉTÉ, LE MONDE VOIT EN DIRECT LE DEUXIÈME AVION FONCER SUR LA TOUR SUD

*La tour Nord n'est plus qu'une vaste cheminée. A 8 h 46, le vol AA11 parti de Boston à destination de Los Angeles, avec 92 personnes à bord, a percuté ce gratte-ciel de 110 étages à la vitesse de 713 km/h. A 9 h 03, c'est au tour du vol UA175, un Boeing 767 avec 65 passagers, de foncer à plus de 872 km/h sur le côté sud de la tour Sud. Des centaines de millions de téléspectateurs à travers le monde assistent en direct à la plus grande agression terroriste de tous les temps.*

PHOTO MASATOMO KURIYA

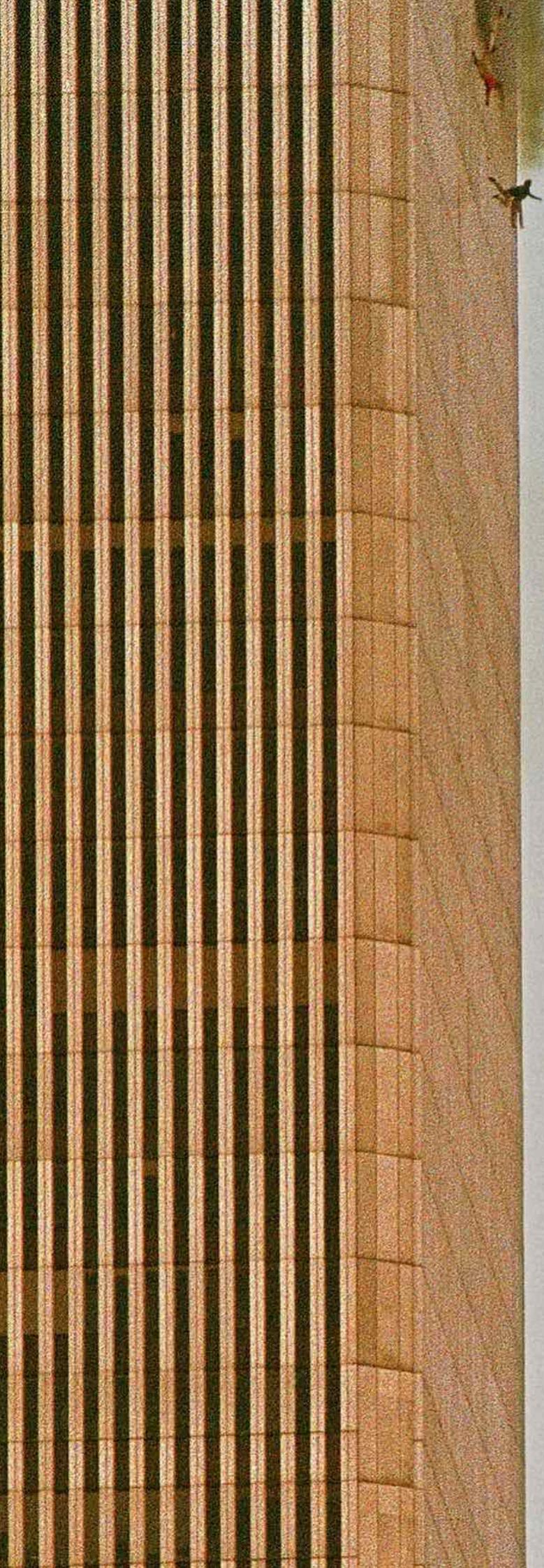
## UNE BOULE DE FEU EMBRASE LE WORLD TRADE CENTER

*Le Boeing 767, qui pèse 130 tonnes et emporte dans ses réservoirs près de 35 000 litres de carburant, s'est transformé en bombe incendiaire volante. Des éléments du moteur, du train d'atterrissage, de la carlingue seront retrouvés jusqu'à 400 mètres plus loin. Peu de chance de rester en vie pour ceux dont les bureaux sont situés entre les 78<sup>e</sup> et 83<sup>e</sup> étages, au niveau de l'impact sur la tour Sud, et qui sont revenus dans leurs bureaux après une première évacuation. Ce matin-là, 17 400 personnes étaient présentes dans les deux tours.*

PHOTO CHAO SOI CHEONG







## UNE PLUIE DE CORPS DANS LE CIEL DE NEW YORK

*Piégées par la fournaise et les fumées toxiques, près de 200 personnes préféreront sauter dans le vide et s'écraser dans les rues et sur les toits des bâtiments adjacents. Six cents personnes dans la tour Sud et 1 360 dans la tour Nord, ont été bloquées au-dessus et au niveau du point d'impact.*



## LES TWIN TOWERS S'EFFONDRENT

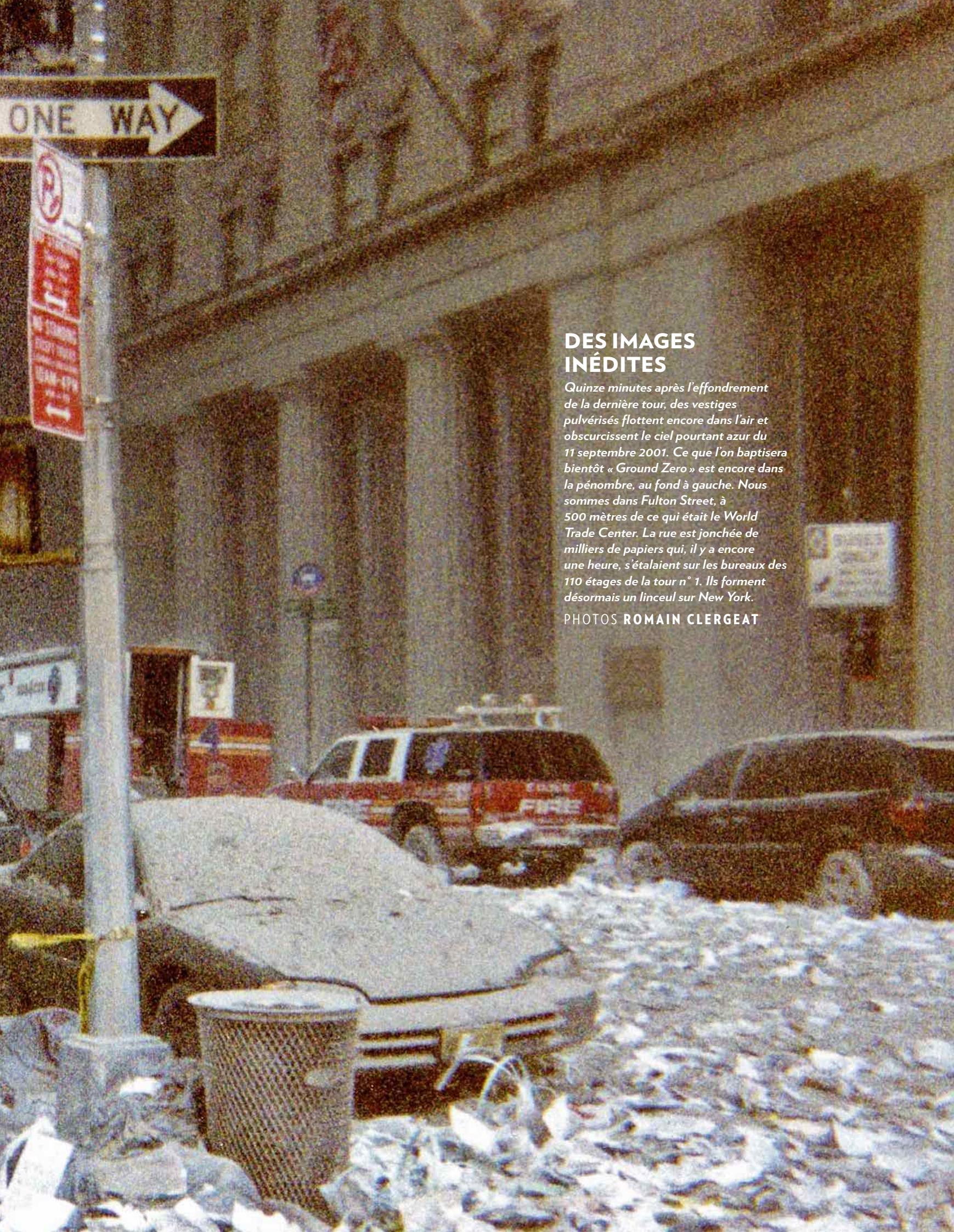
*Les étages du World Trade Center s'empilent comme un mille-feuille. Le sommet bascule. Il est 9 h 58. La tour Sud commence par s'affaisser, suivie à 10 h 28 par la tour Nord ; 930 000 mètres carrés de bureaux – pour beaucoup voués à la finance – s'écroulent dans un nuage de cendres et de flammes.*

PHOTOS  
DAVID SUROWIECKI

# CE MATIN-LÀ, NOTRE CORRESPONDANT A VÉCU L'IMPENSABLE

*« En quelques secondes, dans un bruit assourdissant de poutrelles métalliques qui crissent, une boule de fumée se dirige vers nous. »*

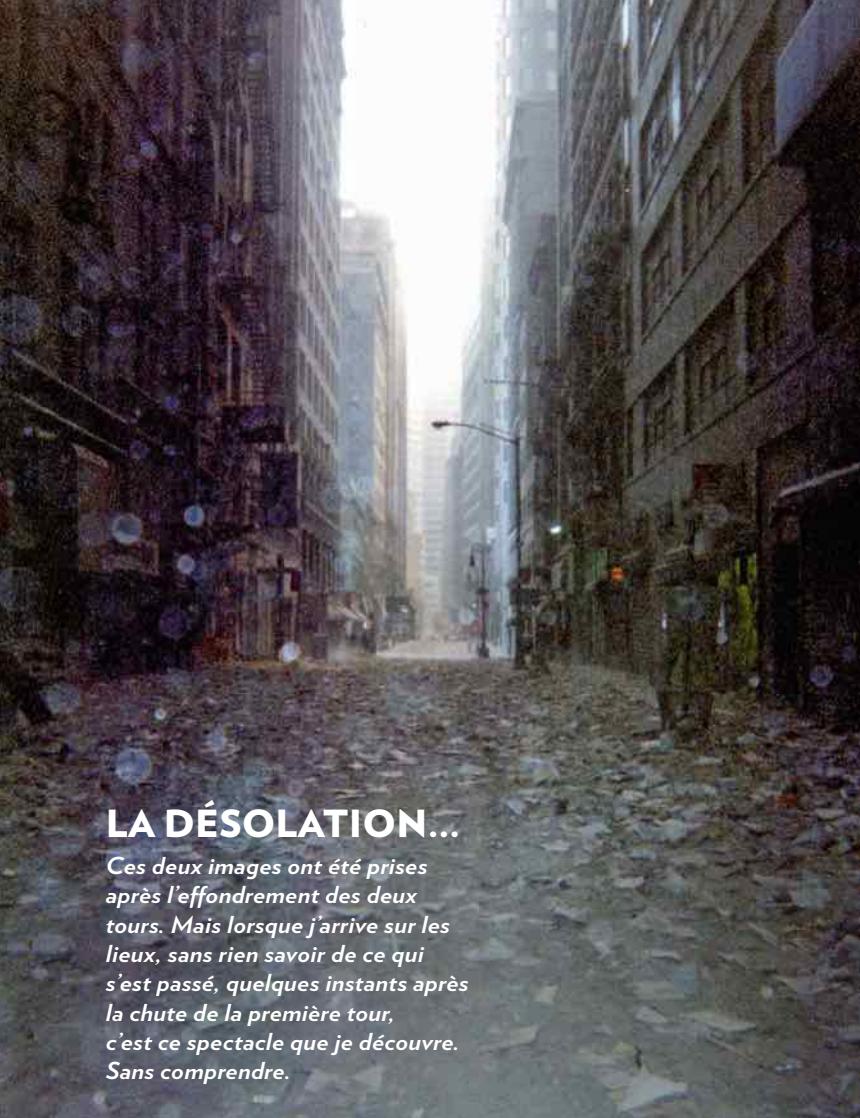




## DES IMAGES INÉDITES

*Quinze minutes après l'effondrement de la dernière tour, des vestiges pulvérisés flottent encore dans l'air et obscurcissent le ciel pourtant azur du 11 septembre 2001. Ce que l'on baptisera bientôt « Ground Zero » est encore dans la pénombre, au fond à gauche. Nous sommes dans Fulton Street, à 500 mètres de ce qui était le World Trade Center. La rue est jonchée de milliers de papiers qui, il y a encore une heure, s'étalaient sur les bureaux des 110 étages de la tour n° 1. Ils forment désormais un linceul sur New York.*

PHOTOS ROMAIN CLERGEAT



## LA DÉSOLATION...

*Ces deux images ont été prises après l'effondrement des deux tours. Mais lorsque j'arrive sur les lieux, sans rien savoir de ce qui s'est passé, quelques instants après la chute de la première tour, c'est ce spectacle que je découvre. Sans comprendre.*



# Tout le quartier est recouvert par de la poussière, ou plutôt par une poudre blanchâtre. D'où vient-elle ?

PAR ROMAIN CLERGEAT

**Le matin, New York ressemble à une fourmilière. Huit millions d'habitants convergent vers leurs lieux de travail. Je faisais de même lorsqu'une rumeur se répand soudain sur les trottoirs.** « Un avion se serait écrasé à 8h46 sur le World Trade Center ! » crie un chauffeur de taxi depuis son véhicule. La consternation se lit sur les visages. Les passants, d'ordinaire si pressés, s'arrêtent pour commenter la nouvelle.

Inutile d'espérer se rendre sur place en taxi. La circulation à New York est un cauchemar et l'« accident » vient de se produire. Le quartier doit déjà être bouclé. Avec un peu de chance, le métro fonctionne normalement. L'Express de la ligne n° 6 sera idéal. De la 59<sup>e</sup> Rue jusqu'au bas de la ville, il met à peine vingt minutes.

A l'intérieur du wagon, tout est calme. La nouvelle n'est pas arrivée jusqu'ici. Et quelle nouvelle d'ailleurs ? Je ne sais finalement rien, et je n'ai vu aucune image. S'agit-il d'un petit avion de tourisme ? Sans doute. Mais quelque chose cloche dans l'allure du métro. Il se déplace beaucoup plus lentement qu'à l'ordinaire. Il n'est pas « express » du tout. La voix du conducteur avertit qu'« en raison d'un incident au World Trade Center, le trafic est perturbé. Ce train ne s'arrêtera pas aux stations habituelles. »

Le temps s'écoule étrangement. Nous avançons de plus en plus lentement et finissons même par nous immobiliser. Plusieurs fois. A nouveau, la voix du conducteur résonne : « Toutes les lignes doivent être stoppées. Je demande aux passagers de se diriger vers l'avant pour évacuer. » Cette annonce transforme l'atmosphère à l'intérieur du wagon. En 2001, les Smartphones n'existent pas encore et la 4G non plus. Pourtant, tout le monde comprend qu'il s'est passé quelque chose de grave. Sans panique mais avec une inquiétude maintenant palpable, les voyageurs descendant de la rame sur les voies plongées dans la pénombre. A mesure que nous approchons de la plateforme du quai, nous apercevons une étrange fumée, tournoyant lentement autour du panneau de la station City Hall où nous sommes finalement arrivés. On distingue une odeur âpre aussi. Des volutes étranges où se mêlent kérosoène, poussière, émanation brûlée et d'autres « parfums » indéfinissables. Je regarde ma montre. Il est 10h10. Il a fallu plus d'une heure pour effectuer un trajet qui prend d'ordinaire un quart d'heure. Que s'est-il donc passé « en surface » ?

En remontant les marches de la station, je vois une femme dans une cabine téléphonique. Elle est hystérique et hurle dans le combiné en sanglotant : « No ! No ! No ! It's not possible ! No !



## ... ET LE CHAOS

*Le magasin Brooks Brothers, situé à l'angle de Church Street et de Liberty Plaza, est dévasté. Dans l'après-midi du 11 septembre, il servira de morgue provisoire. Dix-sept ans après, 1111 personnes n'ont toujours pas été identifiées.*

Nooooo ! » A cet instant, je ne crois plus à la thèse du petit appareil de tourisme. Un avion de ligne se serait donc écrasé contre une des tours ? Alors, l'accident est d'une tout autre nature.

**Quand enfin je suis à l'air libre, ma surprise est totale. A quelques rues de là, j'aperçois le World Trade Center. En feu !** Les derniers étages ont été déchiquetés et une plaie inouïe crache une épaisse fumée noire. Plus ahurissant encore : tout le quartier est recouvert de poussière, ou plutôt par une poudre blanchâtre. D'où vient-elle ? En levant les yeux, je constate que des particules flottent dans l'air. Mais aussi des feuilles de papier A4, virevoltant dans le ciel de cette journée magnifique. Je ne comprends pas. Le quartier devrait être bouclé. L'accident a eu lieu il y a plus d'une heure ! Mais l'endroit semble avoir été déserté par les autorités. Il y a bien des voitures de police, des ambulances et des camions de secours, mais personne autour. Où sont les policiers, les pompiers, le personnel médical ? Et les passants ?

A mesure que je m'enfonce aux abords du crash, la fumée se fait plus épaisse. Comme si une tempête de sable obscurcissait tout. Les rues sont jonchées de milliers de documents, de débris « étranges » – je crois voir un clavier d'ordinateur – et de poussière. Partout ! Par endroits si épaisse que je ne sens plus le bitume sous mes pas.

Lorsque je tourne dans Vesey Street, une rue menant à l'esplanade du World Trade Center, un coup de vent balaie la majorité de la fumée. Des voitures sont écrasées sous des chapes de béton, les vitrines des magasins ont été éventrées et de grandes poutrelles métalliques sont encastrées dans certains immeubles de la rue. Et personne ailleurs.

**Peu à peu, la fumée se dissipe et j'approche de la World Trade Center Plaza. Le spectacle n'est, littéralement, pas croyable.** Sur près de 500 mètres à la ronde, une montagne de

gravats, de carcasses de véhicules, des centaines de structures métalliques éparpillées... Et une colonne de béton éventrée qui surplombe ce spectacle hallucinant : la tour du World Trade Center encore en feu. J'ai du mal à comprendre. Je regarde l'immensité des débris tout autour, puis lève la tête pour juger des dégâts, « là-haut ». Serait-ce possible que l'impact ait causé autant de ravages au sol ?

Sans même y réfléchir, j'ai avancé et enjambé les débris jonchant le sol, cherchant un passage vers l'entrée de la tour du World Trade Center qui crache sa fumée dans un mouvement hypnotisant. Dans ce dédale de fin du monde, je vois soudain le sol « bouger », des gravats s'écartent en éboulis, et une « masse » s'extraire des décombres. A son épais manteau en cuir renforcé, ses fermetures en acier et ses bandes fluo jaune, je reconnaissais un pompier. Il s'est déjà relevé quand j'arrive à sa hauteur. Indifférent à ma présence, il s'essuie les yeux, crache, souffle, prend de grandes bouffées d'air puis lève les yeux au ciel. Il regarde la tour puis m'interroge du regard. Mais c'est moi qui le questionne aussitôt.

« Que s'est-il passé ? Mais d'où viennent ces débris ?

– De la tour.

– Mais la tour... elle est là ! », fais-je en lui montrant l'édifice que nous avons devant nous, et dont les derniers étages crachent le feu.

« Non, l'autre. World Trade Center 2. Elle est tombée. Elle s'est effondrée putain !

– Mais alors et celle-ci, qui brûle, c'est quoi ? » je lui demande dans une sorte d'énerver, frustré de ne pas comprendre et sentant monter en moi uneadrénaline étrange, faite d'excitation et d'inquiétude devant l'ampleur de ce que je pressens maintenant.

« Celle-là a été percutée par le deuxième avion ... »

Je n'ai pas le temps de préciser mes questions. Le pompier s'est levé et s'éloigne au milieu des gravats sans un mot.

Je le regarde partir et je rembobine « mon » *(Suite page 26)*

# UNE COURSE CONTRE LA MONTRE POUR ÉCHAPPER AU PIRE

*Des hommes d'affaires suffocants ont pu évacuer à temps la tour dans laquelle ils travaillaient vraisemblablement.*

*Ils s'efforcent de fuir les lieux, tout de suite après l'effondrement.*



film : l'annonce sur le trottoir, l'absence d'informations dans le métro, un deuxième avion donc, venu percuter la première un quart d'heure après, le train express qui n'avancait pas, le paysage de désolation à la sortie, l'absence de toute organisation par les autorités, ces papiers qui volaient dans l'air ; et cette tour que je voyais brûler, sans penser un instant que les 110 étages de la première s'effondraient alors que j'arrivais sur les lieux.

En arpantant les ruines, je prends mentalement la dimension de ce qui s'est joué. La masse de béton qui s'est abattue sur des milliers de personnes travaillant dans l'immeuble, et dans le quartier, rend totalement illusoire l'idée qu'il puisse y avoir des survivants. L'idée même d'un seul corps pouvant être secouru me semble ridicule. Ici ou là, j'aperçois une chaussure, un meuble de bureau, une veste déchirée. Même une poupée. Mais de corps, aucun. Alors que je déambule dans ce décor d'apocalypse, je repère un civil prenant quelques clichés. L'époque n'est pas encore au numérique. « La raflette », comme on dit dans notre jargon, est un élément capital du job d'un reporter sur le lieu d'une catastrophe. Il faut trouver, si l'on peut, quelqu'un qui était là. Qui a vu bien sûr. Mais surtout, qui a réalisé des images sur le vif. Et le temps presse. Le journal à Paris doit être sens dessus dessous. Impossible de les joindre. Mon téléphone portable ne capte aucun signal. Si je récupère des pellicules, il faudra encore les développer puis envoyer des scans à Paris. Je fonce sur lui et lui demande ce qu'il fait là. « J'étais à mon hôtel, pas très loin, lorsque j'ai vu le deuxième avion percuter la tour. Je suis venu tout de suite. » Je lui demande si cela l'intéresse de me confier ses pellicules. Bien sûr, il refuse. Il ne veut pas « confier » les images d'un truc « aussi dingue » à un inconnu qu'il connaît depuis cinq minutes. J'essaie d'imaginer une solution. Trouver un labo photo et développer avec lui ses images pour voir ce qu'elles contiennent ? Soudain, un bruit sourd, une sorte de craquement, comme si un mur s'ouvrait en deux, se fait entendre.

**Je lève la tête en direction de la tour et vois l'immense antenne du WTC1 pivoter sur elle-même, dans un mouvement très lent. Quand le sommet décroche du reste de l'édifice, le bruit étouffé devient tremblement de terre.** Un vacarme indescriptible envahit le parvis. Aucun doute possible : la seconde tour est en train de s'écrouler. En quelques secondes, dans un bruit crissant de poutrelles métalliques, une boule de fumée se dirige vers nous. Un infernal grondement semble soulever les gravats sur lesquels nous sommes montés. Avec le touriste dont je ne sais pas le nom, nous entamons une course effrénée en jouant à saute-mouton pour éviter les obstacles qui jonchent le sol. Mais vers où ? Très vite, il apparaît clair que ce « nuage de béton » qui s'étend et cache le ciel va plus vite que nos déplacements malhabiles. Mon compagnon d'infortune oblique vers la droite, et semble avoir choisi de se réfugier dans un parking. Cette option ne me dit rien qui vaille. Je m'imagine vivant peut-être, mais coincé. Je préfère poursuivre vers Vesey Street par laquelle je suis arrivé.

Un coup d'œil derrière moi, la fumée est sur mes talons. Jamais je n'arriverai au bout de cette rue. Mais là-bas, à mi-chemin, un immeuble peut-être. Si j'ai le temps de m'y engouffrer. A chaque foulée, j'entends le bruit des vitres des immeubles autour de moi se briser et, lancingant, celui du métal tordu dans une plainte stridente.

Impossible de distinguer l'immeuble dans lequel je comptais trouver refuge. Je suis « dans » le nuage lorsque j'entends une voix me crier : « Par-là ! Par-là ! » Les mains tendues pour anticiper l'obstacle, je me rapproche et distingue une cabine téléphonique. Un homme est recroqueillé contre le bloc. Il en reste une de libre à côté de lui. Je ne vois plus rien et n'ai plus le choix. Je l'imiter, sans réaliser l'absurde que représente cette protection. Une cabine téléphonique contre 300 000 tonnes





*Cela restera comme la plus grande opération dans l'histoire des pompiers de New York. Plus de 1 000 hommes, au péril de leur vie, sont intervenus ce jour-là, 343 y trouvent la mort.*

dégringolant depuis 400 mètres de haut...

Autour de nous, le bruit continue d'être assourdissant. Et l'imagination s'affole... D'énormes chocs retentissent juste à côté de nous. Ou est-ce plus loin ? Une pluie de verre semble s'abattre à jet continu sur le toit de notre abri. Et toujours ce crissement de métal hurlant qui se distord. Il est 10 heures du matin, mais il fait nuit noire. C'est l'obscurité la plus totale. Comment est-ce possible ? Et toute cette poussière qui nous engloutit toujours plus compacte. J'essaie de respirer à travers mon tee-shirt mais une pâte infecte se forme malgré tout dans ma bouche. Bientôt, je ne peux tout simplement plus respirer. Il faut passer en mode apnée. Essayer de réfléchir. Et se calmer. Pour tenir le plus long temps possible. Il n'y a rien d'autre à faire.

Et soudain, plus rien. Le bruit s'est tu. Presque d'un coup. Essayer de respirer à nouveau, et au diable ce que j'avale alors. Probablement par contraste avec le vacarme qui a précédé, c'est une musique apaisante qui parvient à mes oreilles. Et me fait penser à la montagne. Au bruit des flocons de neige qui tombent en faisant un petit «floc», tout doux. C'est ce bruit qui désormais emplit l'espace. Je me déplie, mets les pieds à terre et découvre le visage de celui qui, en m'offrant cet abri de fortune, m'a peut-être sauvé la vie. On ne voit que ses yeux, et certainement que les miens. Nous sommes blancs de poussière. Tout est allé si vite. Je ne comprends pas pourquoi le ciel est noir et le bleu de ce matin a disparu. Je regarde ma montre. Il est 10h50. Suis-je devenu

fou ? Sommes-nous le soir ? Pourquoi le ciel est-il noir ?

**A l'extérieur, la visibilité est maintenant limitée un épais brouillard. On respire mieux, mais on voit encore à peine. Tel un spectre, je vois passer un policier, une lampe torche à la main.**

«Allez vers l'immeuble d'à côté, nous dit-il. On va vous donner des masques.» Sur place, des habitants de l'immeuble ont dressé une table de fortune sur laquelle on trouve de l'eau et des masques pour se protéger contre la poussière qui se répand partout. J'y reste un moment, mais je n'ai rien à y faire. Je n'ai pas la pleine conscience de ce qui vient de se passer, mais je veux «voir». Car dans cette obscurité totale, je n'ai finalement rien vu. Alors que je m'apprête à rejoindre la rue, je croise un policier qui tente de m'empêcher de sortir en m'avertissant : «Vous devriez aller à la cave. Il paraît qu'il y a deux autres avions sur les radars qui se dirigent vers la ville !»

En une heure, à peine des événements indescriptibles se sont enchaînés. Cette information supplémentaire achève de me désorienter. Après coup bien sûr, je comprendrai que, dans la confusion, ce policier parlait des avions du Pentagone et de Pennsylvanie. Mais sur le moment, il m'est impossible de mettre de l'ordre et de la raison dans ce que j'apprends. A mesure que la lumière du jour revient, je déambule à l'intérieur du cataclysme que je découvre. Dans le magasin, j'ai volé quelques appareils photo jetables. Je mitraille à tout va. Sans réaliser qu'à ce stade, le flash capture essentiellement les particules flottant encore dans l'air. Quand le ciel se montre enfin, que dire, que croire, que penser... Je vois arriver des cohortes de policiers délimitant le périmètre de sécurité qui deviendra «Ground Zero». Aucun ne me prête attention. J'en souris. Je suis à l'intérieur de la zone interdite et tout le monde s'en fout. Le rêve de tout journaliste sur les lieux d'une catastrophe. Mais a-t-il déjà existé un événement de ce type ? Comparable à ce 11 septembre 2001 ? Probablement pas. Nous le savons aujourd'hui. ●

Romain Clergeat



*A gauche, la cabine téléphonique dans laquelle j'avais trouvé «refuge»... A droite, quinze minutes après la chute, on distingue parfaitement combien il fait encore «nuit noire» alors qu'il est 11 heures du matin. Je tiens un des appareils photo pris dans les décombres d'un supermarché, qui me permettront de réaliser ces clichés.*

BILL BIGGART

# Photographe jusqu'à la mort

PAR PATRICK MAHÉ

10 h 28 min 24 s: la seconde tour implose.

10h30: Bill Biggart est mort.

C'était le 11 septembre 2001.

Aux cris affolés d'un chauffeur de taxi – «Un avion s'est crashé dans le World Trade Center!» –, il avait répondu en se précipitant chez lui pour s'armer de trois appareils photo: deux Canon EOS et le D30 numérique dont il était devenu un adepte.

Biggart n'aimait que la photo en noir et blanc; seule l'irruption du numérique avait pu le convertir à la couleur. Wendy, sa femme, s'en servait volontiers. Elle venait de composer amoureusement l'album de leurs dernières vacances, passées en Italie. Elle aimait particulièrement ce portrait où, en tee-shirt jaune, le sac photo en bandoulière, le visage mangé par une barbe estivale, il lui souriait sur fond de collines piémontaises. Son dernier portrait.

Le parcours professionnel de Bill Biggart n'était pas celui d'un reporter de vocation. Contrairement à bien des confrères, il choisissait ses sujets avec l'aval des rédacteurs en chef, confiants en son savoir-faire, notamment ceux de «Newsweek», l'hebdo pour qui il travaillait le plus souvent. Ses terrains de prédilection étaient ceux où

l'emmenait sa sensibilité. Fils d'un officier proche du Parti républicain, tendance Tea Party avant l'heure, Bill courait plutôt les campus que les casernes. Ecologiste, se présentant par l'insolite – «Profession? Planter d'arbres» –, il vibrait aux paroles des «protest songs» de Bob Dylan ou de Joan Baez, en particulier «Masters of War», l'hymne culte des pacifistes en pleine guerre du Vietnam, et à toutes les ballades engagées de Woody Guthrie.

Ses premières révoltes le conduisent à Wounded Knee. Fin 1890, Big Foot et 300 guerriers sioux y furent massacrés avec femmes et enfants à coups de mitrailleuse Hotchkiss. La cicatrice, jamais refermée pour les peuples indiens, fait tache sur la bannière étoilée de l'US Army. Avec la renaissance de la conscience indienne, à la fin des années 1960, à laquelle Marlon Brando, figure de Hollywood, prête sa renommée, nombreux sont les activistes à faire cause commune derrière lui. Bill Biggart est de ceux-là. Aussi ne se fait-il pas prier pour fermer son petit studio et courir dans les neiges du Dakota du Sud, en 1973.

Il lui faudra attendre douze ans encore pour obtenir sa première carte de presse. Une carte de presse que Wendy tourne et

retourne entre deux sanglots. Une carte exhumée des décombres des Twin Towers. Ce témoignage palpable, bouleversant, émerge de reliques ensevelies sous une montagne de cendres. Mais ce n'est pas tout.

Quand la police restitue à Wendy ce qu'il reste des effets personnels de son mari, dont les deux appareils photo brisés, six rouleaux de pellicule et le boîtier numérique en bon état apparent, l'ami Chip East, inconsolable lui aussi mais déjà soucieux de préserver la postérité de son compagnon de reportage, se lance un défi: exhumer de ce reliquaire improbable ce qu'il est possible de sauver. A priori, rien! La coque fêlée sous le choc irréel, les appareils ont laissé passer la lumière et les films sont hors d'usage...

Avec des gestes précautionneux, comme au ralenti, Chip libère alors la carte mémoire de son boîtier et la glisse délicatement dans le lecteur de son ordinateur portable: rien! Il insiste, insiste, insiste, s'encourage à voix haute, «Come on! Come on!», fait et refait la manœuvre de l'impossible. Soudain, trois dossiers s'ouvrent et, miracle, ils délivrent près de 150 photos, les ultimes de l'apocalypse.

Image par image, elles retracent la dernière heure de Bill Biggart, son ami. Leur cadrage fait instantanément réagir Chip East, ne serait-ce que par la vision des arbres et des gratte-ciel de Manhattan enserrant les tours jumelles encore debout. A travers le dédale de Greenwich Village, Bill Biggart fait basculer le témoignage vers l'enfer vécu en direct: en face, d'énormes nuages gonflés de poussière noire et de cendres; au sol, des fantômes: pompiers caparaçonnés, policiers, sauveteurs impuissants, errant dans les gravats après la chute de la première tour.

C'est l'instant même où Wendy réussit à joindre Bill sur son téléphone portable. «Ne t'inquiète pas, la rassure-t-il, dans vingt minutes je serai de retour. Tout va bien. Je suis avec les pompiers.» Vingt minutes plus tard, Bill est loin de revenir vers son studio, situé à quelques rues de là, dans Manhattan. Il progresse vers le champ de ruines, comme aimanté par les rayons de lumière qui filtrent entre les buildings déchiquetés et les vestiges éventrés de l'hôtel Marriott.

Sa dernière photo, d'une force inouïe, a quelque chose de surnaturel. Jusqu'au bout, il reste au plus près et rien ne le fera reculer. Rien. Car la tour Nord, percutée par le premier avion terroriste, tient toujours debout. Contre toute raison, Bill Biggart s'enfonce de plus en plus au cœur des «nuages». Et la tour s'effondre, elle aussi. Il est 10h 28min 24s.

A 10h30, il est mort. ●

«Les héros du photojournalisme», de Patrick Mahé et Didier Rapaud, éd. du Chêne.



Ce cliché des pompiers gravissant les escaliers de la tour Nord a été pris par John Labriola, qui travaillait au 71<sup>e</sup> étage. C'est l'une des rares images de l'intérieur des tours après l'attaque. Labriola, lui, s'en est sorti vivant.



## ON A RÉCUPÉRÉ SES BOÎTIERS ET SA CARTE DE PRESSE

Bill est le seul photojournaliste à avoir péri sous l'effondrement des tours du World Trade Center. Son corps sera retrouvé quatre jours plus tard avec son matériel de travail : deux appareils argentiques et le tout nouveau numérique qu'il venait de s'offrir. Ainsi que ses ultimes photos.



## LES POUTRELLES SE DRESSENT COMME DES FANTÔMES

*Quand le nuage de poussière se dissipe, c'est une cathédrale déchiquetée que l'on découvre. Eût-elle été construite en béton, malgré l'impact, équivalent à 4 camions de 30 tonnes lancés à 500 km/h, la tour serait restée debout. Mais son « noyau » central et ses poteaux périphériques, faits de tubes d'acier, ont fini par céder sous la chaleur du kérosène enflammé. Entraînant la chute de l'ensemble de l'édifice.*

PHOTO ROMAIN CLERGEAT



# UNE GUERRE NOUVELLE MASSOUD ASSASSINÉ, AL-QAÏDA LANCE SA TERREUR

« Mon commandant, que ferez-vous de Ben Laden quand vous aurez reconquis l'Afghanistan ? » Chef de guerre charismatique, anti-islamiste radical, Massoud sourit. Il n'a pas le temps de répondre ; le faux journaliste et vrai kamikaze fait exploser sa ceinture de TNT. Au-delà de Kaboul et des montagnes afghanes, une nouvelle guerre djihadiste, signée Al-Qaïda, embrase la planète. Jusqu'à quand ?





## LE LION DU PASHIR PRESSAIT L'EUROPE DE COMBATTRE LES TALIBANS

Après vingt-deux ans de combat, Ahmad Chah Massoud, résistant historique à l'envahisseur soviétique et au régime des talibans, tombe dans le piège de deux kamikazes d'Al-Qaïda, déguisés en faux journalistes. Il succombe le 9 septembre 2001. Sa mort précède de deux jours les attentats du 11 Septembre.

PHOTO JACQUES LANGEVIN

Dominique de Villepin

# «L'histoire nous a donné raison»

UN ENTRETIEN AVEC RÉGIS LE SOMMIER

**Paris Match.** Le 14 février 2003, devant l'Onu, vous prononciez un discours que l'on peut qualifier de prophétique. Pouvez-vous nous en rappeler le contexte ?

**Dominique de Villepin.** Le discours du 14 février 2003 s'inscrit dans une lente montée des tensions qui démarre à l'été-automne 2002 avec le vote de la résolution 1441 du Conseil de sécurité. Celle-ci visait à rechercher les moyens pacifiques, à travers une communauté internationale unie, pour organiser des inspections et essayer de régler les incertitudes concernant l'Irak. George Bush avait toujours marqué une certaine méfiance vis-à-vis des Nations unies, comme beaucoup d'Américains d'ailleurs. Peu à peu, on a observé une marche à la guerre, une mobilisation des forces dans la région, ainsi qu'un changement de ton de la part des Américains. La négociation qui s'était déroulée avec Colin Powell et les principaux représentants de la communauté internationale avait permis de vraies avancées. Jacques Chirac avait posé un cadre très exigeant pour le vote de cette résolution. Premier verrou : pas d'automatisme du recours à la force. Second verrou : la France n'accepterait pas l'emploi de la force tant qu'il n'aurait pas été démontré que les Nations unies avaient échoué à mettre en place un véritable contrôle des armes de destruction massive en Irak. Donc un verrou juridique et un autre politique. Le vote de cette résolution avait permis aux inspections de commencer leurs travaux au début de l'année 2003. Or dès le 20 janvier, des tensions voient le jour. Je préside alors la séance du Conseil de sécurité pour adresser un message très fort aux Etats-Unis et à la communauté internationale concernant la nécessité de se mobiliser pleinement sur le thème du terrorisme. Les Etats-Unis étaient obsédés par la question de la non-prolifération, et négligeaient le risque terroriste. Cette réunion marque le début d'un certain nombre de différences entre les Etats-Unis et la communauté internationale dont la France. Au cours de la conférence de presse qui a suivi, j'ai rappelé la position de la France qui est : pas d'acceptation du recours à la force sans preuve établie de l'absence d'alternative. Le 5 février, nouvelle réunion du Conseil, dite "réunion des preuves". Colin Powell y fait une présentation audiovisuelle de tous les éléments dont il dispose. Celle-ci ne convainc pas les représentants au Conseil de

sécurité, car elle apparaît extraordinairement simpliste, voire mensongère, pour beaucoup d'experts et de spécialistes.

**C'est la fameuse histoire de la fiole censée contenir des extraits d'armes chimiques irakiennes...**

Oui, et au même moment, les inspections menées par Hans Blix et Mohamed El Baradei, le patron de l'Agence internationale de l'énergie atomique, viennent démentir le discours américain. Il n'y a pas d'éléments probants permettant de considérer que l'Irak constitue une menace en termes d'armes de destruction massive. Arrive cette réunion du 14 février qui représente un moment de tension majeur. Car en parallèle, les opinions publiques se sont mises en branle, avec de très nombreuses manifestations en Europe, en Angleterre, voire aux Etats-Unis. De son côté, George Bush mobilisait son propre électorat. On assiste à un face-à-face entre les Etats-Unis et la communauté internationale dans le cadre du Conseil de sécurité. Au sein des médias américains, presque tous prennent parti pour l'approche et les positions de George Bush. Ils imposent un logiciel politique et diplomatique selon lequel l'Irak constitue le point de blocage, le danger principal pour l'ordre mondial au Moyen-Orient. Les Etats-Unis imaginent une intervention qui, si elle avait lieu, permettrait d'engager un véritable processus de paix au Moyen-Orient. C'est là toute la vision néoconservatrice de la paix et de la stabilisation du Moyen-Orient : on commence par une intervention à Bagdad, et on termine par la paix à Jérusalem. Tous ces schémas sont opposés à la vision de la France. Celle-ci a mobilisé autour d'elle un certain nombre d'Etats et au premier chef l'Allemagne et la Russie qui, tous deux, sont convaincus de l'extrême danger d'une intervention militaire. L'absence de preuves pourrait être le détonateur de violences au Moyen-Orient, d'une radicalisation des forces, d'une confrontation entre le monde musulman et le monde occidental. C'est à ce moment-là que je prépare moi-même ce discours pour montrer que la guerre n'est pas le chemin, que la guerre peut apparaître comme un raccourci à la communauté internationale, que ce raccourci est trompeur, illusoire. Non seulement la guerre se paiera d'un prix terrible et nous, Français et Européens, en



Le 14 février 2003, devant les membres du Conseil de sécurité des Nations unies, Dominique de Villepin s'oppose au nom de la France à une intervention militaire en Irak voulue par le président américain George W. Bush.

avons l'expérience, mais la construction de la paix sera rendue plus difficile encore par une guerre qui risque d'apparaître comme inutile et injuste. C'est un avertissement lancé aux Américains, en voulant ouvrir les yeux sur la réalité de ce que signifie "guerre", à l'opposé du fantasme des néoconservateurs d'une guerre qui réglerait tous les problèmes. La peur, après le 11 septembre 2001, a créé un voile et conduit l'Amérique à voir le monde différemment.

**A l'époque, Donald Rumsfeld avait qualifié la France et l'Allemagne de "vieux pays". Au nom de l'expérience des vieux pays, vous aviez fustigé la tentation facile de la guerre, le prix à payer : unité de l'Irak, reconstruction très longue, stabilité menacée... Tout cela s'est réalisé...**

Malheureusement, l'Histoire nous a donné raison. Elle a montré que la voie tracée par George Bush et les néoconservateurs était un chemin dangereux qui conduisait à la confrontation, accroissait les malentendus, rendait plus difficile encore la recherche de la paix et de la stabilité dans ce Moyen-Orient très largement blessé et traumatisé. Il y avait une mauvaise analyse non seulement du rapport entre les Etats-Unis, l'Occident et le Moyen-Orient, mais une mauvaise évaluation du rapport de force au sein même du monde moyen-oriental. Ils n'ont pas pris conscience de la fragilité des Etats. Or tous les éléments étaient réunis pour que ces Etats, reposant souvent sur des bases fragiles, dans la main d'un pouvoir autoritaire nourrissant le sentiment d'injustice de leur peuple, puissent être tentés par d'autres aventures. Dans ce contexte, l'islamisme, force de résistance à la mondialisation, force de résistance à l'Occident, est devenu le fer de lance d'un combat jugé légitime par une partie importante des peuples de la région.

**Les Etats-Unis ont ouvert une sorte de boîte de Pandore avec comme conséquence l'émergence de Daech par la multiplication des Etats "faillis", tels l'Irak et la Libye...**

Dès cette époque, nous avions des indications comme quoi la stabilité et la stabilisation de l'Afghanistan seraient difficiles. Ce pays apparaissait déjà comme un laboratoire d'un travail de paix extrêmement

compliqué et laborieux. L'ouverture d'un deuxième front en Irak, puis l'aventure libyenne n'ont cessé de montrer à quel point l'intervention militaire de puissances étrangères constitue, dans son principe même, une déstabilisation profonde de ces sociétés et de ces Etats. Compte tenu de leur fragilité, cette intrusion menée par des forces étrangères donnait corps à une réaction des peuples qui, à travers l'étandard de l'islamisme, trouvaient la force du sursaut et de l'opposition. Une identité de résistance à l'Occident et à la mondialisation s'est formée, à un moment où ces peuples avaient peut-être davantage conscience des changements dans le monde, dans leur propre société et de la grandeur perdue. Il y avait le rêve d'un retour en arrière, la nostalgie d'empires anciens, d'une image de grandeur et de domination de l'islam.

#### **Le califat (de Daech).**

Oui en effet. Un besoin de vérité confortée, d'un nécessaire retour aux origines, aux textes, à la littéralité du Coran pouvait apparaître comme la réponse aux mensonges venus de l'Occident, et à ceux d'un pouvoir isolé et corrompu. Il y a là une sorte de triptyque : les interventions militaires, les printemps arabes puis la montée de l'islamisme qui constitue la suite naturelle de la déstabilisation des sociétés et des Etats.

**On est dans du très ancien et à la fois, pour véhiculer ces idées-là, dans du très neuf, avec Internet et les réseaux sociaux.**

Ce mélange du très vieux et du très moderne offre des outils formidables à des mouvements qui nous sont apparus au moment de leur émergence comme extraordinairement archaïques. Tant Al-Qaïda que Daech savent jouer entre ce très ancien et ce très moderne. Et, de ce point de vue, les réseaux sociaux, l'Internet démultiplient leur capacité d'agir. Dans un premier temps, les printemps arabes sont apparus comme porteurs de bonnes nouvelles. Dans un deuxième temps, ils se sont retournés contre l'Occident. A suivi un troisième temps, dans lequel nous sommes engagés, celui du retour des rivalités anciennes des puissances régionales autour des dépouilles d'Etats (*Suite page 36*)

affaiblis. On le voit aujourd’hui entre la Turquie, l’Iran, l’Arabie saoudite à travers l’affaire Khashoggi... La Turquie est plongée dans son rêve ottoman. L’Iran rêve de domination régionale. Quant à l’Arabie saoudite, elle poursuit le mirage d’une domination sunnite de la région à travers le wahhabisme.

#### **Et la Russie en profite...**

Evidemment, les puissances extérieures sont aux aguets. Elles sont susceptibles, à un moment donné, de pouvoir accroître leur influence. Avec Jacques Chirac, nous avions conscience de ce risque. Nous avions vu venir ce formidable malentendu historique avec cette idée que, par la force, on pourrait modeler à sa guise le visage du Moyen-Orient dans une profonde ignorance, voire un profond mépris, pour certains, de la réalité de cette région du monde. Cela transparaissait déjà dans les conversations entre George Bush et Jacques Chirac. Le président français l’avait mis en garde sur les risques d’ouvrir cette boîte de Pandore dont nous parlons.

**En mars 2003, à la veille de l’intervention en Irak, Colin Powell avait prévenu George Bush : “C’est la règle du magasin de porcelaine : si vous cassez quelque chose, vous le payez, c’est à vous.” Vous étiez proche du secrétaire d’Etat américain. Aviez-vous senti chez lui un doute quelconque ?**

J’ai eu avec lui une relation forte, qui s’est affermie pendant la négociation de la résolution 1441. Cette négociation était extrêmement serrée, parce que nous avions des principes auxquels nous tenions. Nous savions aussi que la moindre faiblesse dans la rédaction de cette résolution serait utilisée par les Etats-Unis à leur avantage. Ils se serviraient de tous les prétextes pour aller à la frappe, au mépris de cette résolution. Au début de l’année 2003, j’ai senti un changement profond dans l’attitude de Colin Powell et il ne m’a pas caché qu’à un moment donné les choses lui échappaient. Le 19 janvier, il y avait une tempête de neige sur New York. J’arrivais de Boston. Mon avion avait du retard. Nous nous sommes retrouvés à l’hôtel Waldorf Astoria. La conversation était tendue, mais en même temps très vraie. J’ai eu le sentiment que nous allions au fond des choses. Alors même que j’insistais sur le fait que se mettaient en place ces inspections et que la résolution avait été votée à l’unanimité, y compris par la Syrie, la Russie et la Chine,

j’ai senti que Colin Powell n’était plus capable de faire valoir cette parole diplomatique, devant le sectarisme de l’administration Bush. En me quittant, il m’a dit : “Dominique, ne sous-estimez pas notre détermination.” Sous-entendu : on va vers une intervention. Il était blême. J’ai senti qu’il me faisait passer un message. Le lendemain, lors de la conférence de presse que j’ai donnée après la séance au Conseil de sécurité, les journalistes américains étaient très agressifs. Ils m’interrogeaient sur l’attitude de la France et suspectaient que la France finirait par céder aux pressions américaines. Le ton a changé. J’ai marqué le coup en disant que la France n’hésiterait pas à employer tous les moyens, signifiant ainsi que nous n’hésiterions pas à utiliser notre veto, si les circonstances l’exigeaient. Notre position était déterminée mais aussi combative. Nous avons engagé une formidable mobilisation de tous les Etats membres du Conseil de sécurité pour faire en sorte que les conditions du vote d’une deuxième résolution ne soient possibles ni pour les Américains ni pour les Britanniques. Nous avons donc fait campagne. Evidemment, les Américains en ont été blessés. Je suis allé en Guinée, en Angola, au Cameroun, au Chili, au Mexique, au Pakistan... pour rallier les membres du Conseil de sécurité à la position de la France. Cette bataille-là, nous l’avons gagnée puisque le Conseil n’a pas été détourné de sa mission. Il n’a pas apporté son soutien à l’interventionnisme américain. Nous avons pu ainsi préserver la légitimité des Nations unies. Dès lors que les rapports des inspecteurs marquaient l’acceptation d’une collaboration de l’Irak, même si elle était parfois empreinte de réticences, nous ne pouvions accepter que les Etats-Unis interrompent ce processus pour se précipiter dans la guerre.

**Cette bataille a été gagnée. Jacques Chirac et vous-même aviez bénéficié d’une popularité incroyable. En 2006, je m’en souviens, en patrouille avec les soldats américains, les gamins de Bagdad criaient “Chirac ! Zidane !” quand je leur disais que j’étais français. Pourquoi Nicolas Sarkozy, et à sa suite François Hollande, a-t-il raccroché si rapidement le wagon américain ?**

Il y a toujours eu en France une partie de la classe politique et de l’opinion tentées par l’atlantisme. Une relation forte avec les Etats-Unis et l’insertion de la France dans le cadre Atlantique sont très sécurisantes. Le général de Gaulle a fait le pari d’émanciper la France très tôt de ce cadre, avec son retrait du commandement intégré de l’Otan. Mais beaucoup sont restés nostalgiques du temps où la France faisait partie du “camp occidental”. Ce n’est pas un hasard si, après Jacques Chirac, cette notion de “camp occidental” est revenue dans les éléments de langage de la diplomatie française, alors que nous ne l’avons jamais employée. Elle est apparue comme une protection, d’autant plus forte avec le temps que la menace terroriste s’est affirmée. Jacques Chirac et moi-même n’avons cessé de penser que les relations fortes avec les Etats-Unis n’étaient pas négociables. Une relation forte, adulte, équilibrée, sur une base d’égalité était absolument nécessaire. La diplomatie française, avant et après le 14 février, avant et après la crise irakienne, n’a jamais cessé d’être soucieuse de ce travail en commun. Je vous donne un exemple : après la crise irakienne, nous avons travaillé main dans la main avec les Américains sur la recherche d’un règlement de la crise haïtienne. De la même façon, nous avons maintenu dans toute cette période, face à la menace terroriste, une coopération forte. En revanche, juste après la crise irakienne, j’ai pris l’initiative en direction de mon collègue britannique et de mon collègue allemand d’engager un processus de dialogue avec Téhéran qui conduira dix ans plus tard à la signature de l’accord de 2015. Nous pensions que l’on pouvait à la fois avoir la liberté, l’indépendance, et en même temps la proximité et l’amitié avec les Etats-Unis sur une base d’égalité. D’autres ont souhaité – souvenez-vous de la décision symbolique de Nicolas Sarkozy de passer au lendemain de son élection ses vacances près de la villa des Bush aux États-Unis – que la France comme d’autres pays européens se mette sous l’aile américaine, dans une sorte de cocon protecteur, fût-ce au prix d’une indépendance amoindrie. D’où la décision de revenir

# Dominique de Villepin : « Alors Colin Powell ne m’a pas caché qu’à un moment donné les choses lui échappaient »



dans le commandement intégré de l'Otan. Ce n'était pas l'idée que se faisait Jacques Chirac de la diplomatie, pas plus à mon sens que ce n'était l'idée de la diplomatie gaulliste. Cela reste la problématique essentielle : la France a-t-elle dans le monde une vocation spécifique de médiation, d'équilibre, de proposition et d'initiative, ce qui doit la conduire à une vraie stratégie d'indépendance vis-à-vis de tous les blocs et de toutes les grandes puissances ? Ou bien fait-elle partie du camp occidental et atlantiste, ce qui évidemment contraint sa parole notamment par rapport aux pays émergents, au Moyen-Orient et à tous ces peuples en recherche d'identité et d'indépendance et la conduit à devenir elle-même un gendarme du monde à l'image et sous l'égide des Américains ? Ce deuxième choix la marginalise, y compris dans l'action que nous avons menée au Mali et que nous menons dans le Sahel, comme nous l'avons menée en Libye. C'est le risque de voir la France guidée par un interventionnisme inspiré largement par une forme de néoconservatisme, pensant que par la force on peut régler les problèmes. Emmanuel Macron a pris conscience de ce risque de rétrécissement et a voulu corriger le cap. Seulement, l'empreinte militariste, interventionniste, rend plus difficile la mise en œuvre d'une diplomatie de proposition et de médiation. Et on peut élargir le propos. Quand la France veut, face à la Chine, mener une stratégie de revers avec le Japon, l'Inde, l'Australie, de la même façon, nous privilégions une stratégie de contournement là où nous pourrions aller beaucoup plus loin dans notre relation avec la Chine, et notamment nous faire les interprètes de l'Europe dans la recherche d'une stratégie gagnant-gagnant entre les Chinois et nous. Nous n'avons pas fait le choix de cette stratégie de pleine indépendance, de vraie médiation, qui me paraît correspondre à l'histoire de notre pays.

#### **On sent qu'aujourd'hui la France n'a plus beaucoup de cartes au Moyen-Orient où elle a été marginalisée...**

Absolument. Nous avons été vus, essentiellement, à travers la relation avec les Etats-Unis. Dans la non-intervention en Syrie, notre proximité avec les Etats-Unis, notre dépendance à leur égard nous a identifiés à ce camp-là. Dès lors que les cartes ont commencé à changer,

avec le rôle accru de la Russie et de la Turquie, nous n'avions plus ni liberté ni imagination diplomatique. Si notre indépendance avait été davantage affirmée, à Genève, à Sotchi, à Astana, nous aurions pu être au cœur de ces différents forums et apporter un regard, des idées qui pourraient être utiles aujourd'hui au Moyen-Orient. Nous ne pouvons pas jouer les deux cartes. Maintenir une relation forte avec les Etats-Unis est nécessaire, mais il faut marquer nos différences et nos oppositions quand elles sont justifiées, en évitant ce qui peut apparaître comme une connivence ou une impuissance.

#### **La France peut-elle profiter de l'isolationnisme prôné par Donald Trump, très visible à l'occasion des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale où on a vu le président américain faire bande à part ?**

Encore faut-il que la France ait l'envie, l'appétit, l'énergie pour saisir les marges de manœuvre là où elles sont. Dès lors que les Etats-Unis s'affirment comme un allié difficile, et parfois peu crédible. Dès lors que, dans le langage même des Américains, nous faisons partie des ennemis, en tout cas sur le plan commercial, on sent bien que le regard des Etats-Unis a changé. Ce qui me paraît important, et je ne suis pas sûr que nous ayons déjà franchi ce cap, c'est que l'on comprenne que tout cela n'est pas uniquement lié à la personnalité de Donald Trump. Ce n'est pas une affaire d'homme, c'est une affaire de changement d'époque. Les circonstances ne sont plus les mêmes. Les Etats-Unis sont engagés aujourd'hui dans une partie très difficile, qui explique ce durcissement américain commencé avec Barack Obama. C'est un rendez-vous historique, une baisse de puissance et d'influence relative de Washington. Les Etats-Unis deviennent une puissance descendante, alors que la Chine est dans un mouvement ascendant. La France doit prendre en compte cette nouvelle réalité du monde et raffermir ses relations avec l'ensemble des puissances. Nous devons jouer une carte beaucoup plus forte avec la Russie. Nous n'avons pas repensé les conditions de la sécurité en Europe depuis Helsinki. Nous continuons à vivre sur le monde d'avant, celui du mur de Berlin, alors même que tout a changé. ●

**Régis Le Sommier**

# IRAK LE NOUVEAU BOURBIER AMÉRICAIN

## DES G.I. HARD ROCK ET SURARMÉS

*A Bagdad, l'armée américaine mène la traque aux insurgés. Le 2 décembre 2006, dans le quartier de Shula, un garçonnet glisse une tête hors de la pièce où les femmes et les enfants ont été confinés pour faciliter la fouille des soldats du 23<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Appuyé sur son M16 gravé au nom de Slipknot, un groupe de heavy metal, originaire de l'Iowa, le sergent Trevor Warrior monte la garde pendant que les soldats tentent de découvrir les caches d'armes. Plus de 34 000 civils ont été tués en 2006, selon l'Onu.*

PHOTO CHRIS HONDROS





« Dieu te damne Saddam ! »  
crie le garde. « Dieu vous  
damne tous », répond Saddam  
à ses bourreaux

**ET LA TRAPPE  
S'OUVRE SOUS  
SES PIEDS...**

*L'exécution de Saddam Hussein, le 30 décembre 2006, trois ans après son arrestation, a été entièrement filmée par un des gardiens avec son téléphone portable. « Dieu est grand et Mahomet est son prophète » seront ses derniers mots. Le tyran déchu avait 69 ans.*

# A distance, les militaires américains veillent à ce que l'exécution de l'ancien président irakien ne tourne pas au lynchage.

S

PAR RÉGIS LE SOMMIER

**S**addam Hussein a été exécuté à FOB Justice. Parce que cette base opérationnelle avancée – FOB dans le jargon de l'U.S. Army – est l'endroit de Bagdad où l'on pratique les pendaisons. A l'aube du samedi 30 décembre 2006, on aurait pu aussi l'appeler FOB Vengeance. Il est 5 heures quand le prisonnier Saddam Hussein arrive en convoi jusqu'à ce camp retranché, sous contrôle de la 1<sup>re</sup> division d'infanterie, situé à 10 kilomètres au nord de la Green Zone, dans le quartier de Khadamiya. D'abord, il a fait le trajet en hélicoptère jusqu'à la Green Zone depuis Camp Cropper, près de l'aéroport, où il était détenu depuis décembre 2003. Puis les M.P. de la Task Force 134 l'ont remis aux Irakiens et c'est par la route, un itinéraire notoirement dangereux, qu'il a accompli son dernier voyage. Comme il eût été ironique que son fourgon explose sur un piège tendu par l'insurrection ! Peu après, la vingtaine de témoins autorisée à assister à l'exécution est arrivée en hélicoptères Black Hawk depuis la Green Zone. Sous le règne de Saddam, FOB Justice était le siège de l'Istikhbarat, le renseignement militaire.

Nous y avions séjourné, il y a trois semaines, car c'est aussi de là que partent les patrouilles chargées du maintien de l'ordre pour le nord-ouest de la capitale. Le capitaine Nick Kron nous avait montré alors dans les sous-sols les traces de l'ancien régime : des mares de sang séché, des crochets de boucher et une grosse moulinette rouillée dont l'usage semblait clair, transformer les suspects en viande hachée. Ali, un traducteur qui a été torturé ici, disait que « quiconque atterrissait aux sous-sols n'en ressortait jamais ». Le capitaine Kron n'était pas du genre bavard, d'un naturel méfiant même. Pourtant, à la fin de la visite, il m'a dit sur le ton de la confidence : « C'est ici que Saddam sera exécuté. Cela se passera dans une des trois prisons de FOB Justice, celle qui est administrée par le ministère de la Justice irakien. » Sur le coup, je ne l'ai pas cru.

**M**ais c'est bien là que Saddam est conduit ce samedi de décembre. Il fait nuit noire et l'air est glacial. A 5 h 30, lorsqu'il pénètre dans les sous-sols du bâtiment, les militaires américains qui, à distance, veillaient à ce que le châtiment ne tourne pas au lynchage prématuré s'effacent. Enfin on est entre Irakiens, sauf qu'aucun n'ose montrer son visage à Saddam, encore moins à la caméra. Ali Al-Massed, le vidéaste personnel du Premier ministre, a été dépêché pour filmer l'événement. Les gardes se pressent autour de l'ancien dictateur, mais aucun n'ose le toucher. Il fait si froid que lorsqu'ils lui parlent, leur souffle blanc sort des orifices de leurs cagoules. Saddam tente de fuir, un moment. On le retient, en douceur.

En dépit de la haine qu'il inspire, il suscite encore un respect mêlé de crainte. Déjà, à son procès, ses gardes avaient pour lui une attention qu'ils ne manifestaient à aucun autre prévenu. Ce matin, certains n'en reviennent pas de le voir en chair et en os. Ces hommes appartiennent pourtant à la 2<sup>e</sup> division de la police nationale irakienne, dissoute et reformée en novembre car infiltrée par les escadrons de la mort. Ces chiites fanatiques ont entre leurs mains celui qui les a opprimés pendant plus de trente ans. Mais en dehors de vifs échanges verbaux, il ne se passe rien. En arrivant dans la pièce où sa potence l'attend, Saddam est un peu désorienté. Il est pris en charge par trois bourreaux appelés « ash-mawi », eux aussi masqués. On lui lit le verdict. « Vive la nation,

vive le peuple ! » hurle-t-il d'un air de défi. Il y a de la peur dans ses yeux lorsqu'il monte l'escalier et qu'il aperçoit la corde. Très vite, le politique qu'il est se recompose. Après tout, il est président de l'Irak, il le dit souvent. Il refuse la cagoule qu'on lui propose. Il aurait souhaité, il l'a dit à l'audience, être passé par les armes. A la main, il tient un Coran. Le livre ne l'a pas quitté tout au long du procès. Il faut dire que Saddam le laïc a fait preuve d'une piété exemplaire sur la fin de sa vie. Même à l'audience, il récitat ses prières. A intervalles réguliers, il se tournait vers La Mecque à sa gauche et, sans quitter sa chaise puisqu'on ne l'aurait pas laissé s'agenouiller, accomplissait de petits mouvements de la tête au fil de son monologue intérieur. Lors d'une de ses dernières apparitions début décembre, à laquelle nous avions assisté, les images des fosses communes du Kurdistan défilaient sur un écran. Les débats tournaient autour d'un squelette qui portait les marques de 84 impacts de balle. Peu importe ce qui se passait autour de lui, Saddam priait. Ce qui contribuait, pensait-il, à son image de martyr.

« **L**ongue vie au fils d'Al-Sadr, Moqtada, Moqtada, Moqtada ! » hurle un garde alors que Saddam s'avance, la corde nouée autour du cou, vers la trappe qui va s'ouvrir sous ses pieds. Il est 6 h 05. Saddam s'arrête, interloqué. « Moqtada ? » A ce moment, il a comme un sourire. Veut-il marquer son mépris pour le jeune chef chiite extrémiste ou bien pense-t-il au père de ce dernier qu'il a fait assassiner ? Mouaffak al-Rubaie, le chef de la sécurité irakienne, lui demande s'il a des remords. « Non, répond-il. Je suis un militant et je n'ai pas peur pour moi. J'ai consacré ma vie au djihad et à combattre l'agression. Quiconque choisit cette voie ne peut avoir peur. » Un des gardes le prend à partie. « Vous avez ruiné nos vies, vous nous avez massacrés... » « Je vous ai sauvés de l'imposture et de la misère et j'ai détruit vos ennemis, les Perses et les Américains », répond-il. « Dieu te damne Saddam ! » dit le garde. « Dieu vous damne tous », réplique Saddam à ses bourreaux. Le calme revient. Il s'avance vers la trappe, maudit une fois encore les Perses, les espions et les Américains et s'en remet à la prière. « Dieu est grand et Mahomet est son prophète » sont ses dernières paroles.

C'est alors le moment d'une invraisemblable danse macabre. Autour du cadavre supplicié, des témoins laissent éclater leur joie. La mise à mort de l'ancien dictateur n'a rien d'une réconciliation nationale. En cet instant, elle est l'expression de la vengeance des chiites. Saddam meurt peut-être à l'endroit où il a fait exécuter des centaines de dissidents. Mais il meurt aux mains des chiites à Khadamiya, le fief d' Hussein Al-Sadr, l'oncle de Moqtada, qui renferme le sanctuaire de l'imam Kazim, le plus révéré à Bagdad, celui que Zarqaoui avait rêvé de détruire. Ni les sunnites, encore moins les Kurdes n'ont eu leur mot à dire dans le timing de cette exécution. Ces derniers auraient voulu prolonger le procès qui était entré dans la phase où l'on jugeait le génocide des leurs en 1988. Peine perdue. Saddam est condamné pour l'exécution de 148 chiites du village de Doujail en 1982, en représailles d'une tentative d'assassinat sur sa personne, et non pour celle de 200000 Kurdes dans des centaines de localités du Kurdistan. Suprême insulte, son demi-frère Barzan Ibrahim et l'ancien juge du tribunal de la Révolution Awad al-Bandar l'accompagnent sur la potence, alors que le bourreau du Kurdistan, le général Ali Hassan al-Majid dit « Ali le chimique », reste en vie, pour l'instant. ●



**«LOFT STORY» :  
11 CÉLIBATAIRES  
FILMÉS 24 HEURES  
SUR 24**

*Soutien-gorge pailleté, minijupe en Stretch, manteau de fourrure, nounours rose à la main et chaussures à talons compensés, l'arrivée de Loana à la première de «Loft Story» (M6), le 26 avril 2001, n'est pas passée inaperçue. La blonde pulpeuse rejoint le loft construit sur le parking du studio 103 de la Plaine Saint-Denis.*

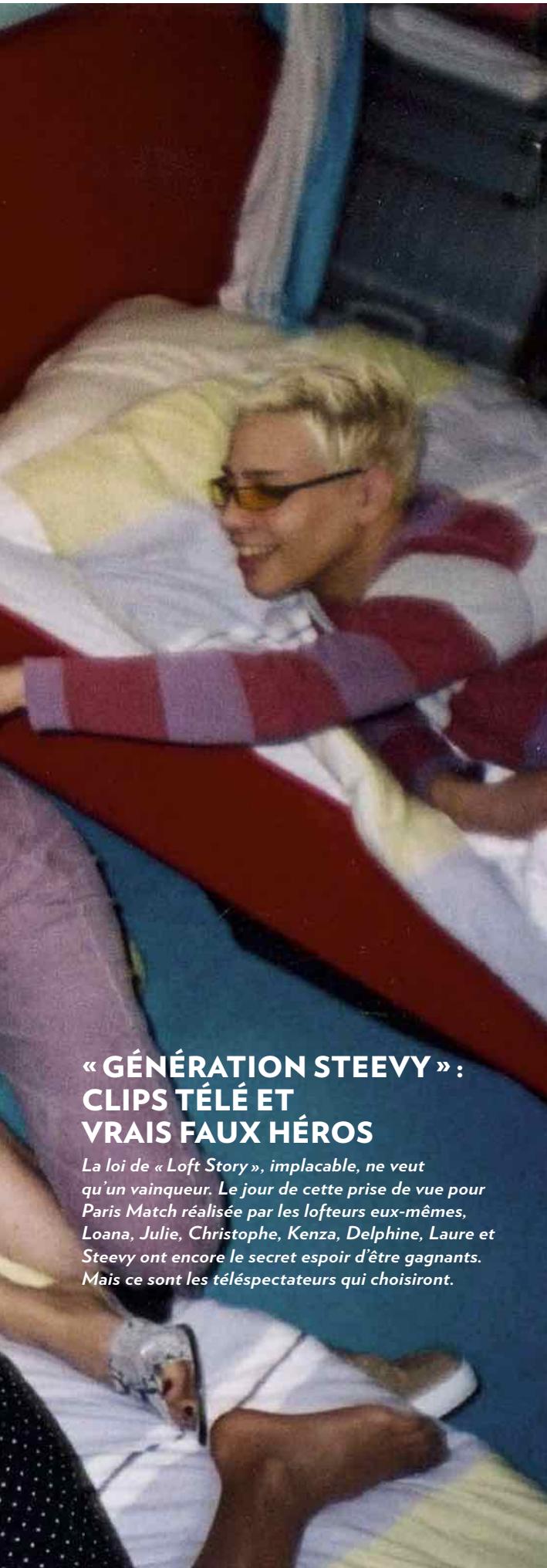
PHOTO BENOIT GYSEMBERGH



Dans le sillage de la provocante Loana, une brochette de cobayes se transforment en reclus volontaires sous l'œil des caméras.

# L'ÈRE DE LA TÉLÉRÉALITÉ





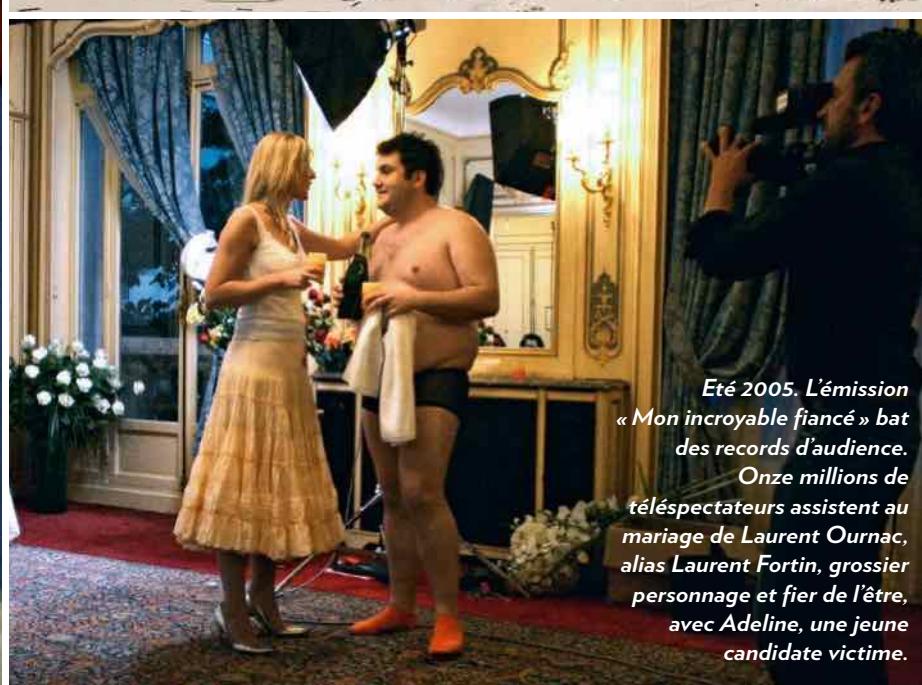
## « GÉNÉRATION STEEVY » : CLIPS TÉLÉ ET VRAIS FAUX HÉROS

*La loi de « Loft Story », implacable, ne veut qu'un vainqueur. Le jour de cette prise de vue pour Paris Match réalisée par les lofteurs eux-mêmes, Loana, Julie, Christophe, Kenza, Delphine, Laure et Steevy ont encore le secret espoir d'être gagnants. Mais ce sont les téléspectateurs qui choisiront.*



*Chorégraphe et danseuse, Mia Frye a fait danser la terre entière au son de la « Macarena ». Et en avril 2004, pour « La ferme célébrités », la New-Yorkaise conduit la vache Myrtille à la baguette.*

*« L'île de la tentation ». Martha et Thomas, 22 ans tous les deux, en couple depuis un an, resteront-ils ensemble à la fin de la saison 7 ? Un indice : monsieur exerce le métier de chippendale.*



*Eté 2005. L'émission « Mon incroyable fiancé » bat des records d'audience. Onze millions de téléspectateurs assistent au mariage de Laurent Ournac, alias Laurent Fortin, grossier personnage et fier de l'être, avec Adeline, une jeune candidate victime.*



Jenifer est de retour. A Los Angeles, la brune incendiaire joue les sirènes sur Sunset Boulevard. Célèbre à 19 ans, mère à 21 ans, la gagnante de l'édition 2001 de « Star Academy » sort son troisième album, « Lunatique », en 2007.



Grégory Lemarchal sous les portraits de Nolwenn Leroy, Elodie Fréjé et Jenifer, les précédentes lauréates de « Star Academy ». Vainqueur, de la saison 4 en 2004, le jeune homme meurt des suites de la mucoviscidose à l'âge de 23 ans, en 2007.



## JENIFER, GRÉGORY ET NOLWENN L'ENCHANTERESSE

*Elle a remporté la deuxième édition de « Star Academy », le 21 décembre 2002, devant plus de 11,5 millions de téléspectateurs ! Trois mois plus tard, elle sort son premier album, « Nolwenn », auquel participent Pascal Obispo, Lara Fabian, Laurent Voulzy et Daniel Lavoie. Il se vend à plus de 600 000 exemplaires. Et la voici qui débute à Grenoble, le 6 décembre 2003, une tournée triomphale sur les routes de France.*

# « Les ménagères de moins de 50 ans » en tête d'un peloton de 8 millions de téléspectateurs

PAR PATRICK MAHÉ

**D**ès sa première apparition, « Loft Story » se fait « Hot Story »... Minijupe moulante azur, débardeur rose bonbon, la blonde Loana crève l'écran. Sa crinière dégrisée, tombant sur des épaules nues, ajoute une touche de sensualité provocante, même si le regard éteint émousse un glamour étudié. En quelques secondes, la bimbo cannoise, instantanément surnommée « Miss Wonderbra », va surfer sur la déferlante de la télévision nouvelle vague, baptisée « téléréalité ». Elle en sera la symbolique égérie à Q.I. caricatural et fantasme XXL. « Star ou victime ? » titre fraîchement « Télé 7 Jours », qui prend ses distances, via l'œil froid d'un psy...

Le 26 avril 2001, onze célibataires, issus d'un casting de fête foraine, s'enferment dans un studio de la Plaine Saint-Denis transformé en « loft » de circonstance : un 225 m<sup>2</sup>, avec piscine et jardin. Au menu : des semaines de réclusion volontaire, sous l'œil de M6, « la petite chaîne qui monte », les caméras et micros de TPS, ouverte 24 heures sur 24.

Ils ont tous la vingtaine. Ils s'appellent Laure, 25 ans, sans profession, œil noir, langue et nombril percés. Jugée manipulateuse, on la surnomme la « bourge » (elle sort d'un milieu aisé), la « peste » ou la « schtroumpf » ; Julie, brune pulpeuse ; Fabrice, sportif à serre-tête et bouc de pirate, surnommé « kamikaze » ; Kimy, une brune dont la devise est : « Je danse donc je suis », dite la « gazelle » ; Aziz, chef de sécurité dans un casino, alias « M. Muscles ». Et puis il y a Kenza, une forte tête, née à Bagdad, appelée « c'est clair », son mot de passe, seriné soir et matin. Passons sur trois ou quatre autres figurants et voici Steevy, blondinet peroxydé qui suce son pouce et bécote Bourriquet, son âne en peluche. Extraverti, exubérant, il joue la carte de l'enfant star. Il est l'anti-Christophe, seul étudiant de la bande. Introverti solitaire, le crâne déplumé, celui-ci incarne l'homme tranquille.

## LA SCÈNE CULTE DE LA PISCINE

A cette brochette de cobayes plus ou moins décavés, manque un joker : Jean-Edouard. Prototype de l'enfant gâté, il devient vite la gueule d'amour. D'entrée, il cible Loana : « Bon, il y en a une... pas mon genre de fille ! Comment elle s'appelle ? Je me rappelle plus... Loana... Beaucoup trop allumeuse. » Mais quand la belle défait son peignoir et met un pied dans la piscine, Jean-Edouard, lâche un sifflement admiratif : « Oh, la la ! On a de la chance ! »

La nuit est tombée. Loana esquisse une brasse. Jean-Edouard opère une tendre approche. Les autres lofteurs fixent la scène, cachés derrière la baie vitrée... Le bain de minuit est retransmis en direct sur le canal 27 de TPS... Loana a marqué son territoire. Loin d'être dénigrée par ses rivales, le comportement dédaigneux du DiCaprio provençal lui vaudra la compassion générale. En effet, après l'avoir attirée sous la couette, il la snobe au réveil. Loana cherche alors des explications et lui balance : « Tu te



Deux gagnantes de la « Star Academy » sont en couverture de Match en 2002 : Nolwenn en décembre et Jenifer en juillet.

rappelles ou t'avais trop bu ? », ce qui vaut au bellâtre le surnom de « Sois beau et tais-toi ». Le « Titanic » du macho !

## LE CSA S'ALARME

Mais on n'a encore rien vu ! Passons sur la « croisade des longues figures », dont madame la ministre de la Culture, Catherine Tasca, se fait la Marianne morale. Mélant sa voix à la cacophonie régnant dans le Paf (paysage audiovisuel français), elle n'est pas étrangère aux sommations du Conseil supérieur de l'audiovisuel qui appelle à rectifier le tir. L'aveu de Loana, susurrant à l'envi que son 85 C de tour de poitrine originel s'était transformé en 85 D pour quelque 4500 euros, ses ébats aquatiques avec l'éphèbe de baquet d'eau douce justifiaient le carton jaune des instances. Jaune... même pas rose ! Les reclus volontaires y gagnent deux pauses par jour, sans micros, ni caméras, tandis qu'une poignée de manifestants oisifs s'époumonent, non sans humour, sous les portes du camp retranché : « Les trente-cinq heures pour Loana ! ».

Dès lors, les choses s'emballent. La une du vénérable « Monde » donne le « la », en posant le curseur sur la sociologie télévisuelle... Dans le même temps, 50 % des « ménagères avec enfant » grossissent un peloton de 8 millions de téléspectateurs. Pourquoi tant de mamans ? Sans doute parce que chacune, dans une société déjà culturellement dégradée, tente d'y reconnaître les siens. Leurs gamins ont 20 ans, leur parler est minimalist : « C'est clair », « j'suis trop content » ; ils se shampouinent soir et matin, se papouillent au « confessionnal » (studio secret), se lancent dans d'infantiles batailles de polochon, s'éliminent du jeu, l'un après l'autre, en pleurant le verdict à larmes de crocodile. Ils ne disent rien, ni ne lisent, et n'ont du cinéma qu'une vision de vidéoclub. Cette équipée creuse surfe sur la vie. Elle sera taxée de « génération Steevy », fragile et lourdingue à la fois, peuplée de clips télé et de vrais faux héros.

Cela n'empêchera pas les organisateurs du Festival de Cannes, gardiens du grand écran, de voler au secours du petit, en invitant les lofteurs aux marches du Palais ! Succès de saison garanti... « On vit une époque formidable ! » sourient les humoristes, parodiant Reiser, le caricaturiste culte de « Hara-Kiri ».

On n'a pas encore tout vu. Entre 2001 et 2003, les couvertures de magazine font le plein de téléréalité (30 pour « Télé 7 Jours »,

leader sur son marché). Même « Elle » hissera Loana, mi-Cosette, mi-Cendrillon, sur son pavois! Dénoncée par un corbeau de la Croisette, sa maternité cachée fait d'elle, un « sujet sociétal ».

## LE PIRE EST À VENIR

Cette fois, le carton décerné à M6 est d'un rouge vermillon... Le casteur aux imprécations libertines – « Simule-moi un orgasme ! » – fait émerger de la pochette-surprise une Lesly, exhibitionniste à string, ex-modèle nu de « Newlook » sous le pseudo de « Nasty » (la vilaine). Poitrine en avant, elle vampe l'animateur du jeu sous le regard du vainqueur précédent qui se lâche: « Ah, c'te paire ! » On nous avait promis un « Tournez manège » bon enfant (parole de diffuseur), c'est plutôt la fête à Neu-Neu: surgit, en effet, une certaine Marlène, dragueuse autoproclamée en 4x4. Avec une gourmandise plus nympho que nymphette, elle ressasse, bouche en cœur: « Les mecs ? Un petit Crunch : on ouvre, on déguste du début à la fin et on en prend un autre ! »... Out, « Loft Story 2 » !

« Pas de ça ici », jure-t-on, croix de bois, croix de fer, sur TF1. Tu parles ! La chaîne, qui s'est laissé souffler le concept du « Loft » (venu des Pays-Bas), a perdu des parts de marché du sacro-saint Audimat. Du coup, elle fera plus fort, côté sex-appeal avec « L'île de la tentation ». Le concept de l'émission ? C'est un test à l'infidélité dans un éden exotique... Aussitôt les marathoniens de la télé adultère nourrissent les castings dévoyés. Gogos danseuses, strip-teaseuses professionnelles, bimbos incendiaires, candidats hardeurs croquent la pomme au large du Honduras. Une certaine Diana, 26 ans, ex-danseuse de cabaret, et Brandon, 25 ans, dans le rôle de l'homme objet, font l'affiche. Suspense scénarisé : « Diana va-t-elle tromper Brandon ? Brandon va-t-il se venger de Diana ? » En fin d'émission, une voix off, couvrant la musique techno new age, attise la curiosité du téléspectateur : « Laurent aura-t-il le courage d'avouer à sa future épouse ce qu'il s'est vraiment passé sur l'île de la tentation ? »

La suite ? Une ère au long cours de productions diverses et variées. Un chassé-croisé TF1-M6. Voici « Première compagnie », sorte de remake du film « La 7<sup>ème</sup> Compagnie au clair de lune » : une grosse farce en battle-dress et tenue camouflage dans la mangrove de Guyane. Mais n'est pas légionnaire qui veut, même pas l'ancien rugbyman et animateur de radio (RMC) Vincent Moscato. On ne s'improvise pas non plus « La Madelon ». On y voit cependant, paquetage à l'épaule, la blonde Marlène, chanteuse oubliée, défier la brune Thalia entre mygales et fourmis rouges. Coups de gueule, jeux de force, bivouacs, garde-à-vous au clairon constituent le menu de ces recrues volontaires. Jusqu'à extinction des feux.

« La ferme célébrités » (TF1) attire la chanteuse Régine et l'ex Miss France Nathalie Marquay, épouse de Jean-Pierre Pernaut. La voilà soudain radieuse dans l'habit de Perrette et le pot au lait...

Ces farces et ses bluettes ne font pas perdre de vue que l'opération séduction reste le graal des midinettes adeptes de télé spectacle. Place donc, à « Bachelor » (M6), soit le mythe de Casanova revisité avec vingt soupirantes à ses pieds... Sur un scénario à vrai-faux suspense, l'amour vire au bouquet de « bachelorettes ». « Greg le millionnaire » (TF1), lui, ajoute la tentation de l'argent au pouvoir de séduction. Escort girls et galant vert croquent la pomme à Big Apple (New York). Est-il vraiment patron de resto ou chef de rang ? Aux candidates de quêter la rose du vainqueur !

Enfin, voilà « Marjolaine et les millionnaires » ! Amazone, castratrice, mante reli-

gieuse ou simple séductrice ? La piquante Eurasienne (son père fut ministre au Vietnam et l'éleva à la baguette) semble tout droit sortie d'un film de Tarantino. TF1 met carrément quinze hommes à sa botte et, tour à tour, elle coupe les têtes façon Lucy Liu, dans « Kill Bill ». Bref, du sea, sex and fun : Marjolaine sera élue « fille de l'été » 2005, selon un sondage Ipsos.

Le vrai grand test, enfin, est purement sportif. Vous êtes naufragé sur une île déserte, on vous fait avaler des vers, dévorer par les moustiques tropicaux, ronger par des crabes ou des rats de mangrove, tenir au soleil de midi sur des plots plantés en mer... Avec « Koh-Lanta » (TF1), qui dure toujours, les épreuves de survie sont au programme depuis 2001. Non sans assistance médicale, ni accidents, parfois. La mise en scène des éliminations, le suspense travaillé autour d'un feu de camp et de torches vacillantes, le totem d'immunité, le verdict rendu par l'animateur Denis Brogniart et sa voix de bronze expliquent ce succès de longue durée.

## « STAR AC », L'ATOUT DU TÉLÉ-CROCHET

D'un genre bien différent, « Star Academy » (TF1) réveille les radio-crochets d'autrefois où chacun tentait sa chance façon Blues Brothers dans le Chicago des années rock'n'blues. Certes, il y a aussi un huis clos. Mais, au contraire du « Loft » en bâti provisoire, c'est un véritable château, sis à Dammarie-les-Lys, qui accueille les candidats au micro d'or. La différence entre les deux : dans la téléréalité façon « Loft Story » on est passif. Ici, sous la baguette de professeurs émérites, véritables maîtres à chanter et non maîtres chanteurs, l'émulation se fait au mérite. Armande Altaï, baroque cantatrice aux allures de Castafiore, Raphaëlle Ricci, maîtresse au cœur de sucre, Kamel Ouali, maestro de la danse, sont tous dans la note. Enfin, Nikos Aliagas jongle avec les bons mots d'animateur-inspecteur d'Academy...

Au premier palmarès de la « Star Ac », explose la très sexy Jenifer. Le public l'adopte sur-le-champ. Elle est « la plus fun, la plus sympa, la plus lookée », la « copine préférée », etc. Arrivée femme enfant, elle assume un air sauvageon en fin de parcours, sûre d'elle et, bientôt, parée pour braver la scène. Moins d'un an après sa victoire, elle fait l'Olympia. Une consécration ! Et elle tient toujours en haut de l'affiche, sachant se renouveler à son heure. Nolwenn Leroy est l'éclatante révélation de la saison 2 : on la jugeait « ange noir » au premier regard. Jaloux, les machos (très « vénères ») de la petite classe lui promettaient l'enfer. Elle s'est faite « blanche hermine ». Bientôt, Laurent Voulzy composera pour elle. Elle fait du répertoire breton traditionnel le patrimoine musical de son premier C.D., et pose, à l'image d'une fée Morgane, en forêt de Brocéliande. C'est un triomphe ! Emma, Elodie, Morganne ou Mélusine... Blondes et brunes, anges ou démons, tiennent leur rang. Et puis voici Grégory Lemarchal. Inoubliable. La « Star Ac » accouche enfin d'un garçon en 2004. Mais aussi d'un drame. Car le talentueux jeune homme est atteint de la mucoviscidose. Il se sait condamné. Jusqu'au bout, défiant la fatalité, il puise dans ses forces ultimes. Pour ce battant de l'impossible, l'enjeu était au-delà du temps. Requiem pour un ange.

Bien sûr, M6 signe la face B de cette explosion de talents. Car, d'où sortent Chimène Badi, Christophe Willem, Vianney, Julien Doré, autant de valeurs fermement établies aujourd'hui ? Vous avez dit « Nouvelle star » ? Banco ! ●

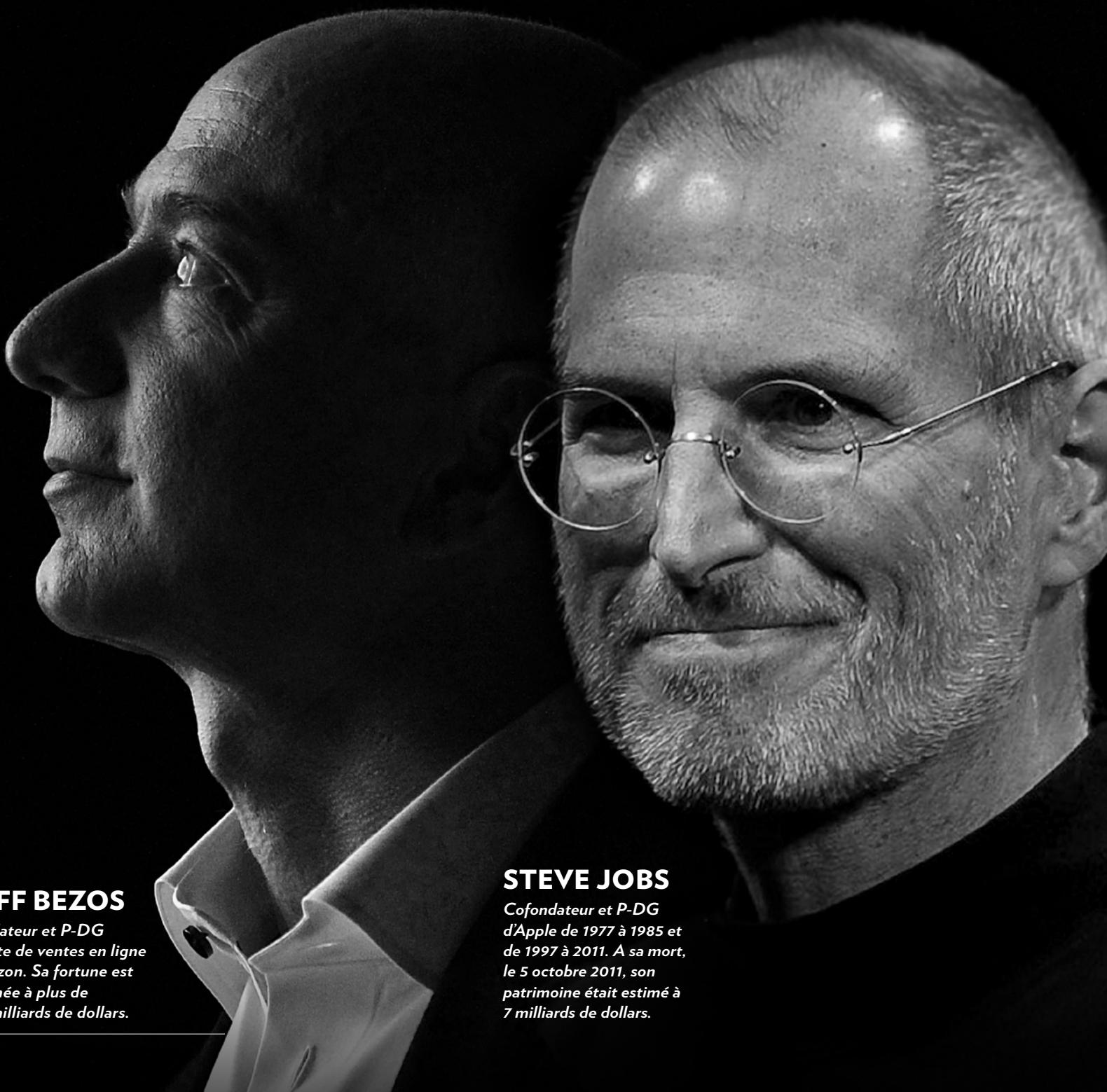


En 2001, Loana avec sa fille, Mindy, 5 mois.

Aziz et Delphine, de « Loft Story », au 54<sup>e</sup> Festival de Cannes.



# C'ÉTAIT LES ANNÉES 2000



## JEFF BEZOS

*Fondateur et P-DG du site de ventes en ligne Amazon. Sa fortune est estimée à plus de 112 milliards de dollars.*

## STEVE JOBS

*Cofondateur et P-DG d'Apple de 1977 à 1985 et de 1997 à 2011. À sa mort, le 5 octobre 2011, son patrimoine était estimé à 7 milliards de dollars.*

# Les maîtres du XXI<sup>e</sup> siècle

Tels les magiciens d'un nouveau monde, un carré d'inventeurs fait du numérique sa chasse gardée. Ces conquérants accélèrent la globalisation de la planète.



## ELON MUSK

*P-DG de SpaceX depuis 2002 et de Tesla depuis 2008. Sa fortune est estimée à plus à 22 milliards de dollars.*

## MARK ZUCKERBERG

*Cofondateur et P-DG du réseau social Facebook. Sa fortune est estimée à 71 milliards de dollars.*

# Des potaches en jean et tee-shirt à la conquête du pouvoir

PAR ROMAIN CLERGEAT

**L**'histoire retiendra que l'ancien monde a basculé ce jour-là. Nous sommes le 9 janvier 2007. Steve Jobs s'avance sur la scène du salon Macworld à San Francisco et sort de la poche arrière de son jean un étrange objet. Il l'a imaginé et conçu en secret depuis trois ans. Dans ses moindres détails. Il sait qu'il tient dans le creux de sa main une révolution. C'est ainsi qu'il le présente à une assistance médusée, mais délivrante d'enthousiasme. Il l'a baptisé « iPhone ».

Onze ans plus tard, on l'a oublié, mais avant la sortie de ce Smartphone, Apple s'occupait autant de téléphonie que Renault de recherche sur les bactéries ! Mais gouverner c'est prévoir. Et Steve Jobs avait compris que le monde de demain se nichera dans « là-dedans ». Dans cet outil numérique qui concentrerait l'essentiel de l'activité humaine, réunissant le monde professionnel, la vie privée et l'univers des loisirs.

« Votre temps est limité, ne le gâchez pas en menant une existence qui n'est pas la vôtre. Ne soyez pas prisonnier des dogmes qui obligent à vivre en obéissant à la pensée d'autrui. Ayez le courage de suivre votre cœur et votre intuition. Soyez insatiables, soyez fous. » Jobs a vaincu un cancer du pancréas. Du moins le pense-t-il. Et ce sont les mots qu'emploie ce non-diplômé en 2005 devant le

parterre d'élite des étudiants de Stanford. Il ne sait pas combien il avait raison. Le cancer le rattrapera finalement en 2011, mettant un terme à une existence hors normes. En 1984, Steve Jobs mettait l'informatique à la portée de tous (Macintosh) puis il l'avait rendue « fun » (iMac, iBook) avant d'amorcer la dématérialisation et la fin du papier (iPad) et, donc, d'anticiper la convergence de tous les aspects de notre vie vers un seul objet : le Smartphone. Le public ne s'y trompe pas et se rue sur l'iPhone : 500 000 sont écoulés en deux jours ! Deux ans plus tard, il s'en est vendu 30 millions et Apple trustee 50 % des connexions Internet mobile.

Le monde est en train de changer. Tout s'accélère. Depuis 1971, les puces en silicium qui font tourner les ordinateurs sont devenues 3 500 fois plus performantes, consommant 90 000 fois moins d'énergie et coûtant 60 000 fois moins cher. Dit comme ça, cela ne veut rien dire. En revanche, si l'automobile, par exemple, avait accompli des progrès comparables, cela équivaudrait à avoir une voiture capable de rouler à 482 000 km/h, consommant 1 litre d'essence à 1 centime d'euro le litre, pendant 860 000 kilomètres ! Pour le grand public, c'est abstrait. Mais pour une poignée de visionnaires, c'est le signe qu'il faut penser, inventer et agir autrement. Et les années 2000 sont celles où les nouveaux maîtres du monde vont imposer leur vision pour le futur.

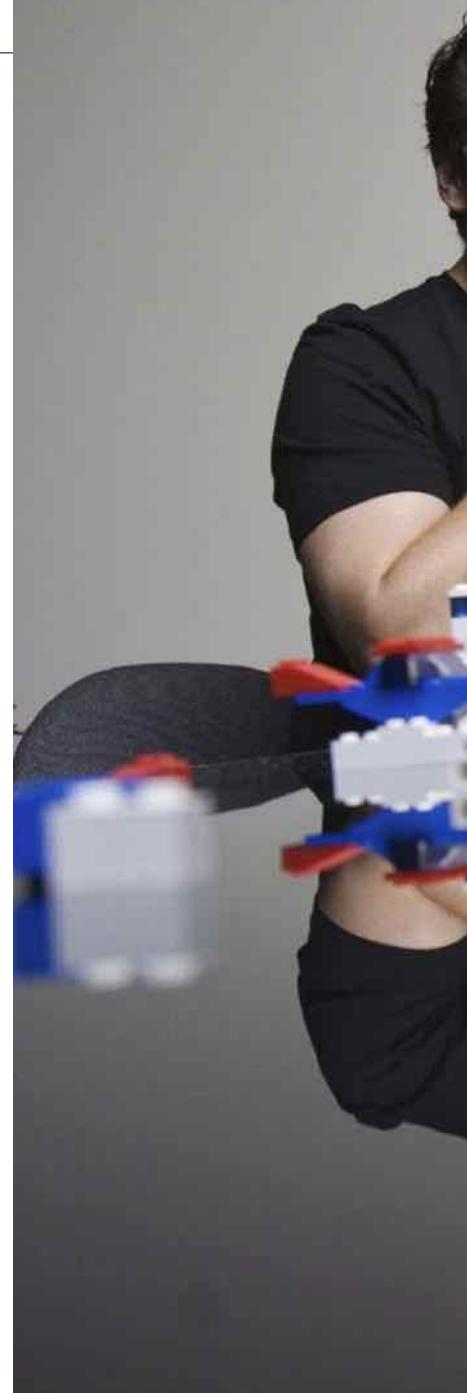
Au départ, ce sont des « geeks », le nom que leur donnent les autres étudiants qui voient chez ces boutonneux introvertis des personnalités décalées et asociales. Et en effet, ils le sont. L'ancien monde, avec ses codes traditionnels et l'organisation hiérarchisée de la société, ne leur convient pas. Ces gamins peu en phase avec leur époque ont compris qu'un univers parallèle existe, dans lequel ils s'épanouissent bien mieux. Celui des ordinateurs, des lignes de code et de la réalité dématérialisée.

Mark Zuckerberg est de ceux-là. Quand il invente « The Facebook » en 2004, d'abord comme un outil amusant pour draguer en donnant des notes aux étudiants sur le campus de Harvard où il étudie, il comprend très vite, devant le succès, qu'il a créé un outil au potentiel universel. Car la planète devient réellement, et concrètement, un village où chacun peut parler avec tout le monde, qu'on soit élève à Tombouctou ou pizzaiolo à Rio. En quatorze ans, Facebook passe de 800 membres à... 2,2 milliards d'utilisateurs. Dans l'histoire de l'humanité, quelle autre entreprise a développé un business qui touche autant de clients aussi rapidement ? Ce n'est jamais arrivé. De fait, Mark Zuckerberg devient, à moins de 30 ans, un des hommes les plus riches du monde. Donc un des plus puissants aussi.

## En attendant de coloniser Mars...

Cette génération « jean-tee-shirt » n'a peur de rien. Et surtout pas de ses ambitions. Ils ont même une formule pour cela : « Si tu veux changer de vie, invente un truc qui va toucher 1 million de personnes. Si tu veux changer le monde, invente un truc qui en touche 1 milliard. »

Elon Musk a ce genre d'objectifs. Ce Sud-Africain de génie l'énonce même très tôt. Il a 17 ans quand il décide de partir aux États-Unis, là où les choses se font. Et il a un plan : d'abord, gagner de l'argent pour pouvoir financer ses « vrais » projets. Alors, il se lance dans un business de paiement en ligne qui ne le passionne guère. Assez cependant pour le revendre et en tirer un confortable bénéfice. Il est désormais prêt pour mener de front deux révolutions en parallèle : le transport et l'espace. C'est une caractéristique de la jeunesse que de



trouver que le monde se traîne. Musk pense pareil et décide d'agir. Le moteur thermique est un non-sens et la transition écologique n'avance pas. Alors, il se lance dans la voiture électrique, mais pas petits bras. Il veut fabriquer la meilleure voiture du marché. Tout simplement. Et il y parvient. Sa Tesla devient un modèle unanimement reconnu par tous les experts comme étant, effectivement, la meilleure automobile du monde.

Mais ces nouveaux conquérants sont insatiables et leurs ambitions, sans limites. Véritablement. Ainsi, Elon Musk veut-il « vraiment » finir sa vie sur Mars et y être enterré ! Et il s'en donne les moyens. Il crée donc SpaceX, une entreprise spatiale avec un plan simple : devenir le transporteur officiel de la Nasa. Les géants de l'industrie lui rient au nez, et



## LES NOUVEAUX PROPHÈTES

*En 2006, à Mountain View, au cœur de la Silicon Valley, les fondateurs de Google Sergey Brin (à g.) et Larry Page (à dr.) avec Eric Schmidt (au centre), le P-DG qu'ils ont choisi en 2001 pour diriger leur entreprise et qui le restera jusqu'en 2011.*

s'esclaffent devant les premiers lancements, ratés, sur une petite île du Pacifique. Cela ne l'empêche pas d'asséner devant un parterre de gros bonnets encravatés du secteur spatial : « Salut à tous, je m'appelle Elon Musk, je suis le fondateur de SpaceX. Et dans cinq ans, vous êtes morts. » Aujourd'hui, plus personne ne rigole. Musk a dit ce qu'il allait faire. Et il a fait ce qu'il a dit. En attendant de coloniser Mars... Ce qu'il a aussi annoncé.

### Amazon, le plus grand magasin du monde

Dans un genre plus discret, moins flamboyant, mais tout aussi efficace (sinon plus !), Jeff Bezos est aujourd'hui l'homme le plus riche sur terre ! Il fait partie de cette

génération de surdoués qui voit plus vite, et plus loin, que les autres. Internet est balbutiant en 1994, mais lorsque Jeff Bezos, passionné de technologie, lit que sa fréquentation a augmenté de 2 300 % en un an, il comprend qu'un raz de marée se prépare. Et il veut surfer sur la vague. Se rendre dans une boutique pour acheter des produits ne va pas disparaître du jour au lendemain, mais une autre façon de consommer arrive. Bezos choisit de vendre des livres sur Internet. Pourquoi des livres ? Parce que ce sont des objets non périsposables, faciles à manipuler, à ranger donc à expédier. Deux mois après ses débuts, il en écoute chaque semaine pour 20 000 dollars. Il ne s'est pas trompé de cible. Le e-commerce est l'avenir de la consommation. Aujourd'hui, 50 %

des livres vendus aux Etats Unis le sont par Jeff Bezos et il a bâti le plus grand magasin au monde. La Samaritaine, où on trouvait tout, c'était hier. L'endroit où tout s'achète aujourd'hui s'appelle Amazon.

En septembre dernier, un mois après Apple – finalement pas si orpheline que ça de son créateur Steve Jobs –, Amazon a franchi la barre symbolique des 1 000 milliards de dollars de capitalisation boursière. Des sommets sans précédent dans l'histoire de l'économie, une simple petite montagne pour Jeff Bezos qui voit encore plus loin, et plus haut. Lui aussi s'intéresse à l'espace, à travers sa société Blue Origin. Et compte envoyer des touristes hors de l'atmosphère dès l'année prochaine.

Pour ces puissants d'un nouveau genre, rien ne paraît hors de

portée. Larry Page et Sergey Brin, les fondateurs de Google, n'hésitent pas, à travers leur société Calico, à s'attaquer au défi ultime : la mort. Aucun secteur n'échappe plus à leur influence, et déjà, d'autres bâtisseurs arrivent à toute allure. En provenance de l'Est pour la plupart. De Chine surtout, où les futurs Steve Jobs, Mark Zuckerberg et autres Elon Musk rattrapent leur retard grâce à l'intelligence artificielle. La clé du monde à venir. Car, comme l'écrit Thomas Friedman du « New York Times » : « Avec les accélérations exponentielles de l'économie globale, le monde se recompose beaucoup plus vite que notre capacité, celles de nos leaders, de nos institutions et de nos choix éthiques, à s'y adapter. » Il faudra bien pourtant. ●



## MARIE PLEINE DE GRÂCE

*Singulière, attachante et amoureuse du surréalisme, la comédienne s'était amusée en février 2002 à se déguiser en ange pour évoquer un tableau de René Magritte.*

PHOTO JACQUES LANGE

# MARIE TRINTIGNANT UN ANGE FRACASSÉ

Vilnius, 26 juillet 2003, une chambre d'hôtel. La 35. Chambre maudite. Lui, chanteur et amant jaloux. Elle, actrice libre dans sa tête, un rien stressée en fin de tournage. Les coups pleuvent : 23 ! Gisante, abandonnée, elle ne s'en relèvera pas. Ce drame ouvre le noir cahier des femmes battues. Parfois à mort.





## DEUX FEMMES SACRIFIÉES HANTENT À JAMAIS LE MYSTÈRE CANTAT

*Marie Trintignant et Bertrand Cantat, le 24 juillet 2003, lors d'une pause sur le tournage de « Colette, une femme libre », à Vilnius. L'actrice ne quitte pas son costume. Entre elle et le rockeur, depuis six mois, c'est la passion, intense, extrême. Et comme ils ne pouvaient pas supporter d'être trop longtemps séparés, Bertrand est venu rejoindre Marie en Lituanie.*



Devant la juge  
française Nathalie  
Turquey, le chanteur  
de Noir Désir  
reconnait les faits.  
Une longue  
confession de  
six heures,  
entrecoupée  
de plusieurs crises  
de larmes.

21. 8. 2003



Le 31 juillet 2004,  
Krisztina Rady, la  
femme que Bertrand  
Cantat avait quittée  
pour l'actrice,  
accourt à Vilnius  
pour le soutenir. La  
nuit du drame,  
paniqué, c'est elle, la  
mère de ses  
deux enfants, qu'il a  
appelée en premier.  
Combative, elle  
affirme qu'en dix ans  
de vie commune  
Bertrand Cantat ne  
l'a jamais frappée.

# Les derniers mots, comme un appel à sa mère: « fifille battue ». Nadine Trintignant revit son cauchemar

PAR VALÉRIE TRIERWEILER

Q

uinze ans déjà. Quinze ans que ce sourire énigmatique a disparu. Quinze ans que cette voix rauque et sensuelle s'est éteinte. Quinze ans que Marie Trintignant est morte sous les coups de Bertrand Cantat. En cette fin de mois de juillet 2003, l'annonce de cette nouvelle laisse la France sous le choc. Si Marie allait rester définitivement muette, jamais le silence ne devrait s'abattre sur ce crime. Jamais. Pas d'oubli pour Marie, pas d'amnésie pour les féminicides. La litanie des horreurs a débuté le jour même de la tragédie. La nuit tombe alors sur Vilnius à la naissance de l'aube. Marie Trintignant, la jolie Marie, se trouve dans le coma, atteinte d'un œdème au cerveau après avoir reçu des coups de son compagnon. Il faudra attendre quelque temps pour apprendre que le chanteur de Noir Désir lui en a administré vingt-trois. Une violence inouïe.

Mais que s'est-il passé pour en arriver là ? Comment a-t-il pu ? Quelques mois plus tôt, les deux amants viennent de succomber l'un à l'autre. Dans un tourbillon passionnel, ils rompent avec leurs conjoints respectifs. Marie quitte le metteur en scène Samuel Benchetrit avec qui elle a eu son dernier fils. De son côté, Cantat met un terme à son histoire de onze ans avec Krisztina Rady. Cette rencontre fatale a lieu lors d'un concert du chanteur à Vaison-la-Romaine, la sœur de celui-ci sert d'agent de liaison. Il suffit de peu. D'un échange de regards pour que chacun comprenne qu'ils se plaisent. Quelque chose d'intense les parcourt en l'espace d'un instant. Les numéros de téléphone sont échangés. Puis les premiers SMS laissent entrevoir la vague qui emportera tout. Marie aime les mots, elle y baigne depuis toujours. Elle sait si joliment les assembler. Elle se laisse séduire par cette passion autant que par cet homme qui la fascine. Il a du charisme, il n'y a qu'à le voir sur scène. A ce moment-là, Krisztina est enceinte. Cantat ne veut pas brusquer son départ. Il attendra la naissance de son deuxième enfant en septembre 2002 pour voler vers cette autre vie.

L'exaltation des sentiments, la chaleur des corps enflamme aussitôt la relation. Et avec elle la jalousie. La passion n'admet pas la séparation, mais Marie est retenue à Vilnius pour le tournage de « Colette », réalisé par sa mère, Nadine. Son fils Roman y fait ses débuts de comédien, tandis que Vincent, son jeune frère, travaille comme « assistant réal ». Bertrand Cantat la rejoint. La journée, il l'attend à son hôtel. Ils ont créé une bulle dans laquelle ils se réfugient dès le tournage achevé. Pas d'interférences, de l'insouciance, seulement de l'insouciance. Quinze ans après, Nadine Trintignant se souvient : « Elle était très différente sur ce tournage, car il était là. Elle avait mauvaise mine. Vincent mon fils me rassurait en me disant : "Tu la connais, elle s'emballe toujours dans ses histoires d'amour." Il était très possessif, il voulait qu'elle s'arrête de tourner pendant deux ans. » Beaucoup ne reconnaissent pas la joyeuse Marie qui, traditionnellement, n'aime rien tant que cette vie de bohème où l'on partage les fous rires autant que la bonne chère. Il lui arrive même de cuisiner pour toute l'équipe. Cette fois-ci non. Elle n'est disponible pour personne, sous l'emprise de l'amour qui agit comme une drogue dure. Ses trois autres enfants la rejoignent pour les vacances, mais ils ne resteront qu'une semaine au lieu des deux prévues. Elle n'est là que pour lui, pour ses yeux à lui. Ses yeux qui la scrutent, qui ne supportent pas de la voir dans les bras d'un autre lors des plans de cinéma. Marie ira jusqu'à reprocher à sa mère les scènes d'amour pourtant chastes et de ne pas avoir interrompu certaines séquences.

Ce 26 juillet, la fin du tournage approche. Il est temps. Cantat vit ce moment comme une délivrance. Il s'ennuie, les journées lui paraissent longues à attendre sa comédienne. Ce soir-là, le couple décide de se rendre chez Andrius, l'un des techniciens lituaniens. La tension entre les deux amants se fait ressentir. L'intrusion du passé de chacun dans leur présent commun vient entacher leurs instants de bonheur. Comment pourraient-ils faire autrement ? Krisztina Rady est la mère des deux enfants de Cantat, dont un nouveau-né. Samuel Benchetrit est le père du petit Jules. Il est aussi le réalisateur du film « Janis et John », dans lequel Marie vient de jouer. Chaque appel de l'ex, est une torture pour l'autre. Cantat veut qu'elle prenne du champ, Marie exige qu'il prenne le large. Il



*Mère et fille complices dans la vie comme au cinéma. En 1999, Marie joue le rôle d'une militante du droit à l'avortement dans « Victoire, ou la douleur des femmes », de Nadine Trintignant.*

fait le premier geste, explique à Krisztina que désormais leur relation se cantonnera au minimum. Le chanteur attend que Marie fasse de même. Il la questionne, il veut tout savoir du lien qui l'unit à Benchetrit. Elle ne répond plus, l'ignore. Elle tarde. Juste avant de sortir, Marie avait reçu un SMS de Samuel. Marie lui avait lu ce message, occultant la fin: «ma petite Janis». Une fois qu'ils sont rentrés à leur résidence hôtelière, l'amant jaloux, de plus en plus insistant, reprend ses questions. Marie ne supportant plus ce harcèlement, lui répond sèchement, crûment. Ils ont trop bu, les coups partent. La suite, on ne la connaît que trop. La reconstitution a permis de retracer le cours de cette maudite soirée de la chambre n° 35, dans les moindres détails. Nadine Trintignant ne cesse de se repasser ce mauvais film. Il y a eu ce message que sa fille lui avait adressé: «O ma douleur, tiens-toi tranquille...» Un vers de Baudelaire qu'elles s'envoyaient souvent. Mais il était signé, cette fois, d'un énigmatique «fille battue». «Je m'en veux tellement de ne pas lui avoir demandé ce qu'elle voulait dire. J'aurais dû m'en douter. Mais à chaque fois que je l'interrogeais, elle me disait: "Je suis forte, je suis un camion." Non elle n'était pas forte comme un camion.»

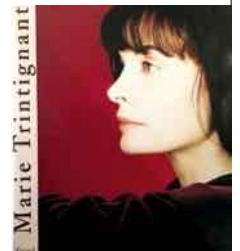
**E**lle semblait tout avoir, Marie. Née dans une famille bénie des dieux. Son père, Jean-Louis, acteur magnifique, sa mère, Nadine, réalisatrice géniale. Des parents qui ne songeaient qu'à faire régner l'harmonie autour de leurs enfants. Jamais un éclat de voix, jamais de mésentente. Jusque dans la séparation. Lorsque Nadine choisit de continuer son chemin avec Alain Corneau, Jean-Louis reste son voisin. Ils gardent l'un pour l'autre une grande tendresse. Marie reproduit le schéma, elle reste proche de Samuel. Bien sûr, Marie souffre un temps de cette désunion, reprochant une fois à Nadine de faire passer sa vie de femme avant son rôle de mère. Mais elle sait ce que lui donnent ses parents. «Vous avez été merveilleux papa, Alain et toi. Vous m'avez fait croire que la vie est un paradis, mais ce n'est pas la réalité.» Non, la vie peut être un enfer. Elle peut s'interrompre à 41 ans sous les coups d'un homme. Marie a pourtant déjà connu un drame. La mort de sa

petite sœur, Pauline, bébé, alors qu'elle n'a que 8 ans. Un premier tournant. Marie veut changer d'école. Dans la nouvelle, le quotidien ne se déroule pas mieux. Elle pleure tout le temps. La psychologue convoque Nadine qui retire sa fille de l'école et engage un professeur à la maison. Marie parle peu, donne son amitié avec parcimonie. Mais dans ce silence, elle rayonne. «Elle a toujours été belle, c'était une petite fille très secrète. Elle ne me disait jamais les choses sur le moment, mais bien après.» Elle, qui veut devenir vétérinaire, commence à jouer.

A 5 ans à peine, elle tourne une scène dans les bras de son père dans le film «Mon amour, mon amour». A 17 ans, elle obtient son premier vrai rôle qui la révèle dans «Série noire», d'Alain Corneau; elle dit son texte à la perfection. Il n'est alors plus question de devenir vétérinaire, mais bien comédienne. La meilleure façon de ne pas quitter le cocon familial. Cependant, Nadine s'inquiète, elle sait combien les comédiennes sont malheureuses. Elle en a bavé. Comme toutes les actrices, elle a été contactée par des réalisateurs qui l'ont laissée tomber ensuite. Très vite, Marie assume ses choix: «Je ne veux pas jouer les ingénues.» Nadine se souvient: «Elle avait raison, elle n'a jamais été une ingénue, elle possède l'humour noir de son père et ce physique d'ange mystérieux. Nous avions elle et moi la même amoralité. Nous nous fichions du regard des autres.» Que son fils Roman interprète son amant dans «Colette» ne la dérange pas, même si cela en choque quelques-uns. Elle aime les rôles non conventionnels. Certaines de ses interprétations troublent la mère. «Dans "Betty", j'ai été écrasée de tristesse. Je me suis dit qu'il fallait avoir connu le malheur pour jouer comme ça. Mais j'ai envie Chabrol d'avoir su tirer autant d'elle.» Marie sait puiser en elle des émotions qu'elle retient dans la vie. «Une affaire de femmes» provoque une autre réaction chez Nadine: «Je ne l'ai pas aimée dans ce film. Elle jouait la putain. Je crois que la mère a pris le dessus sur la réalisatrice.» Marie se met à écrire des scénarios avec elle renforçant leur complicité. Elle projetait peu à peu de glisser vers la mise en scène ou la réalisation. Vieillir est si difficile dans ce métier. Marie disait se préparer, anticiper, profiter encore des belles années qu'elle avait devant elle avant de passer à autre chose. Dieu qu'elle était belle. Personne pour nier cette beauté au regard impénétrable. Personne pour renier cette âme singulière et silencieuse. Les hommes en savent quelque chose.

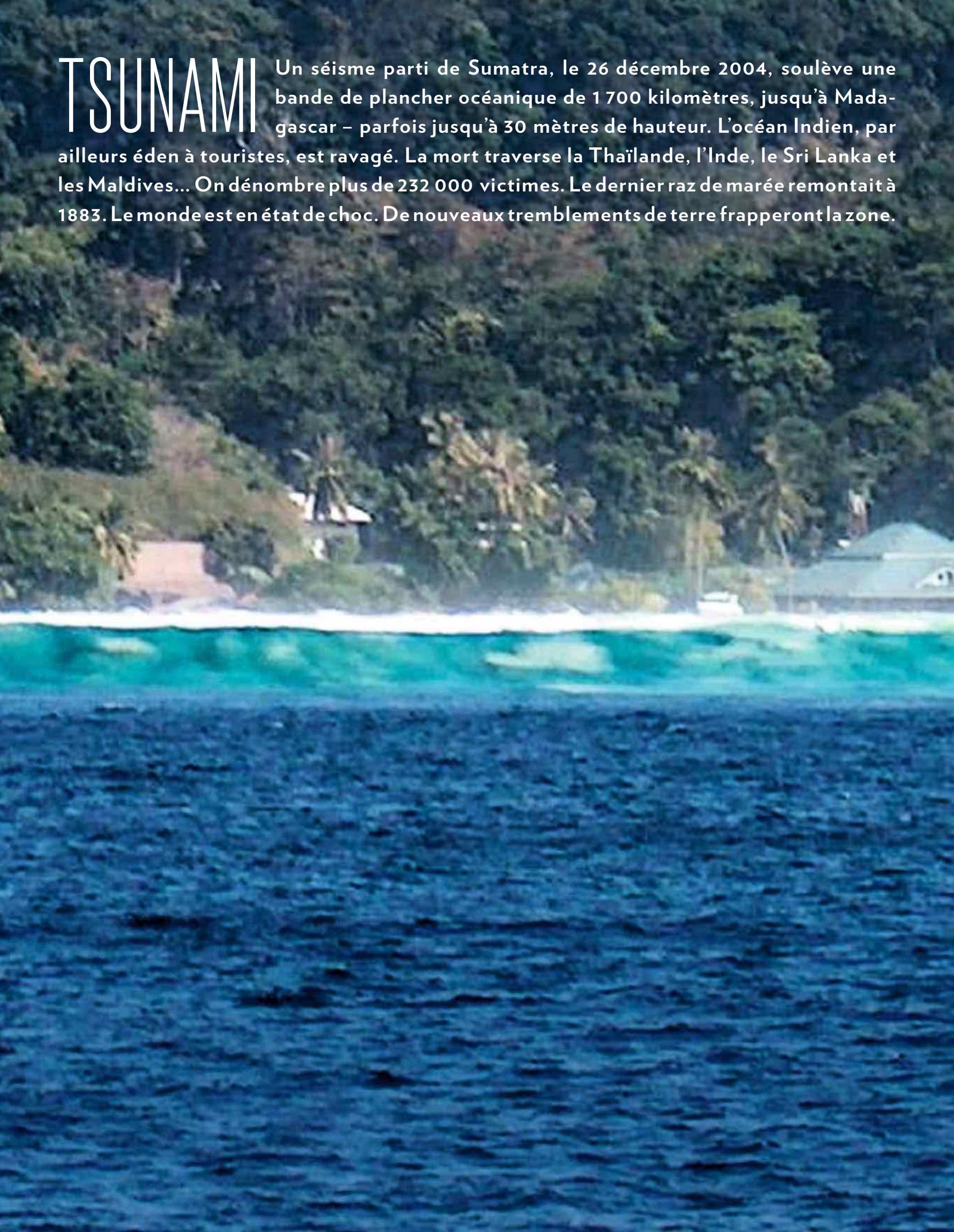
**M**arie aime l'amour plus que tout. Elle a en tant reçu, elle en a tant à donner. A ses enfants d'abord. Elle se voit à la tête d'une tribu de six, autant que la fratrie de sa mère. Elle n'est pas qu'une rêveuse. Elle sait affronter la réalité, gérer sa famille recomposée, quatre fils, quatre pères. Pas tous présents. Alors, quand l'un d'entre eux esquive son week-end de garde, elle ne le lâche pas, refusant que le garçonnet se sente malheureux de rester quand ses frères eux, partent chez leurs pères. Parfois, elle est fauchée, mais ne demande rien aux pères défaillants. Elle tient à sa liberté, elle a sa fierté. L'enfance est pour elle le monde merveilleux qu'elle a connu et qu'elle entretient autour d'elle. Chaque naissance est un bonheur. «Je la voyais partir accoucher, j'avais peur pour elle et je voyais ma petite fille se transformer en paysanne du Danube. C'était le moment où elle était le plus heureuse.» Marie n'est pas qu'une mère, elle est une amoureuse. De celles qui rêvent d'absolu. «C'est de ma faute, je lui ai toujours dit qu'il fallait être exigeante en amour», regrette Nadine. Alors elle a aimé Richard, François, Mathias, Samuel. De chacun d'eux, elle a eu un enfant. Roman, Paul, Léon et Jules. Puis son chemin a croisé celui de Cantat. Pour le pire, seulement pour le pire. ●

*A lire: «Marie Trintignant», de Nadine Trintignant, éd. Fayard.*



# TSUNAMI

Un séisme parti de Sumatra, le 26 décembre 2004, soulève une bande de plancher océanique de 1 700 kilomètres, jusqu'à Madagascar – parfois jusqu'à 30 mètres de hauteur. L'océan Indien, par ailleurs éden à touristes, est ravagé. La mort traverse la Thaïlande, l'Inde, le Sri Lanka et les Maldives... On dénombre plus de 232 000 victimes. Le dernier raz de marée remontait à 1883. Le monde est en état de choc. De nouveaux tremblements de terre frapperont la zone.





# ET SOUDAIN LA VAGUE TUEUSE

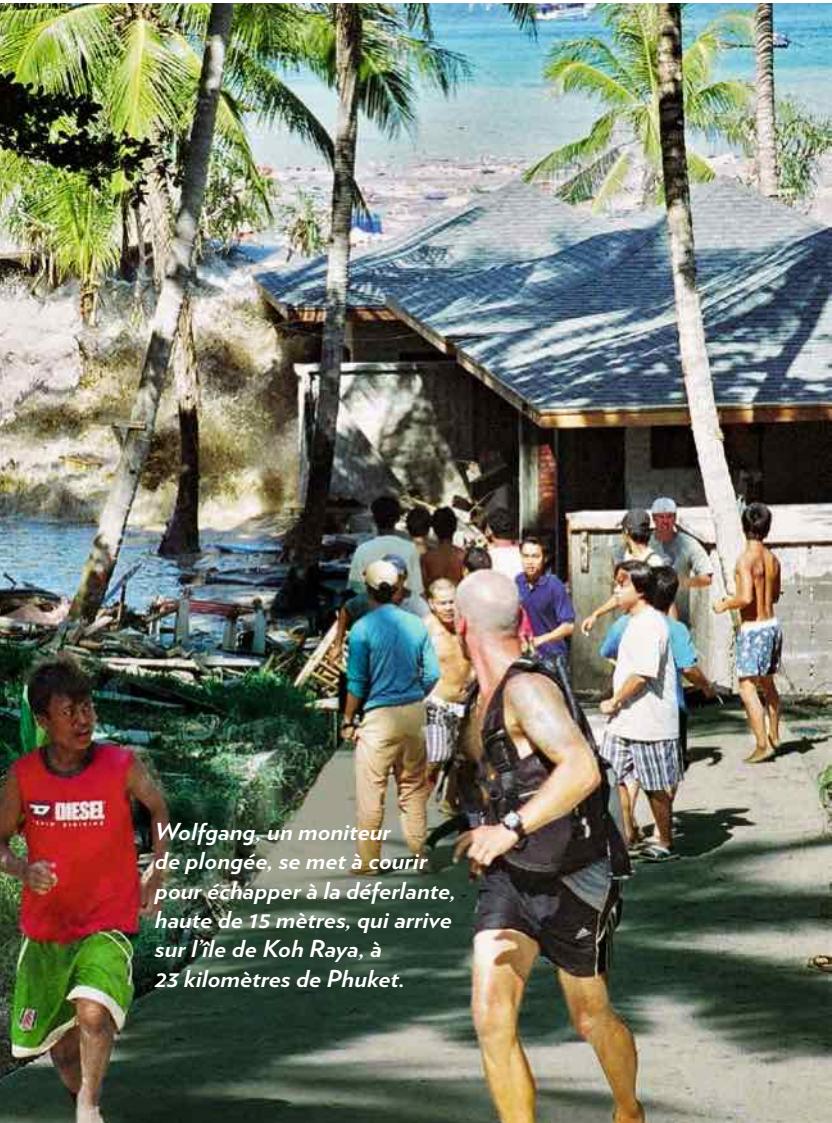
**A 9 H 59, CETTE PHOTO  
EST PRISE PAR UNE MIRACULÉE**

*Dimanche matin, un bateau accoste sur l'une des îles thaïlandaises de Phi Phi, au sud-est de Phuket. A bord, des vacanciers viennent faire de la plongée sous-marine. Il est à peu près 9 h 45. Le débarquement commence. Le capitaine remarque alors que les poissons s'enfuient vers la pleine mer. Sinistre présage... Il ordonne que tous les passagers regagnent le navire immédiatement et met le cap au large, moteur à pleine puissance. Le temps de s'éloigner des hauts-fonds et les vagues arrivent à une vitesse folle. Le bateau les franchit sans peine. L'équipage et les plongeurs ont la vie sauve... La première vague poursuit sa route, s'élève, déferle et va balayer la côte.*



## ILS ONT APERÇU LE MUR D'EAU ET D'ÉCUME BARRER L'HORIZON ET FUIENT...

Rai Leh, en Thaïlande, 9 heures du matin, le 26 décembre. Deux familles suédoises, les Hedlund et les Flach, profitent du soleil quand, soudain, Anna-Lena Flach montre l'horizon et la vague monstrueuse qui s'avance vers eux. Tous se ruent vers le sable, vers l'abri. Ils se souviennent de cette femme blonde, en deux-pièces, qu'ils ont vue partir à contresens, droit vers la mer. Ils l'ont entendue crier : « Mon Dieu, non, pas mes enfants ! »



Wolfgang, un moniteur de plongée, se met à courir pour échapper à la déferlante, haute de 15 mètres, qui arrive sur l'île de Koh Raya, à 23 kilomètres de Phuket.



La première vague vient de ravager la longue plage de Khao Lak. Résistant aux flots, un homme tente de s'échapper de cet hôtel ravagé.



*Agrippés aux piliers du Kamala Beach Hotel, sur la côte ouest de l'île de Phuket, les touristes regardent les flots se ruer à l'assaut des étages.*



## DANS LA PANIQUE, LE TEMPLE BOUDDHISTE EST TRANSFORMÉ EN MORGUE DE FORTUNE

Les cadavres qui n'ont pas encore été reconnus sont alignés sur le sol, dans des sacs dans le temple bouddhiste de Takua Pa, à 175 kilomètres au nord de Phuket. La glace qui entoure et recouvre les corps est destinée à retarder leur décomposition. Les équipes de médecins légistes venus du monde entier s'efforcent de reconnaître les dépouilles et prélèvent les échantillons qui permettront l'identification grâce à l'ADN.



# Des rescapés redescendent des collines... et la seconde vague les fauche

PAR ROMAIN CLERGEAT

**L**es secousses ont commencé vers 8 heures du matin. Pendant au moins deux minutes. Assez inquiétantes pour qu'Alex Lee prenne la peine de remplir un bol d'eau, le pose au sol et remarque les vibrations à la surface. Alex Lee habite à Chalong, sur l'île de Phuket. Son grand-père lui avait raconté l'histoire d'un tsunami dévastateur en 1883. Une explosion du volcan Krakatoa en Indonésie, avait causé la mort de 40000 personnes. Le village de son ancêtre avait été rayé de la carte. Aujourd'hui en Thaïlande, Alex Lee comprend que ces pulsations dans le bol sont annonciatrices d'un grand malheur.

A 30 kilomètres de là, au large, Sacha et Marina ont ancré leur bateau au-dessus d'une barrière de corail. Quatre ans auparavant, ces deux Français ont ouvert une boutique de plongée. Sacha est déjà sous l'eau lorsqu'il sent un mouvement marin. Il consulte son profondimètre et constate qu'il vient de grimper de 10 mètres par rapport à son dernier relevé. Quelques secondes plus tard, il redescend cette fois de 10 mètres ! Il regarde autour de lui. Tous ses clients plongeurs sont là. Certains n'ont visiblement rien senti.

Ce n'est pas le cas de Patrick Carlier et de sa fiancée, Sophie. Ils séjournent au Royal Méridien de Phuket. Ce matin, deux bateaux de l'hôtel les emmènent avec d'autres clients en excursion aux îles Similan. Ils ont manqué le premier départ

en aidant un passager à récupérer son sac tombé à l'eau. Ils ont donc pris le suivant. A mi-parcours, la mer est devenue jaunâtre. Après un bref conciliabule avec l'équipage, le capitaine annonce qu'il rentre au port. Il s'apprête à prévenir son homologue sur l'autre bateau qui le précède au loin quand soudain, il voit l'embarcation disparaître sous la mer. Avec ses jumelles, il scrute l'horizon : plus rien. Les 14 personnes à bord ont sombré corps et biens.

Il est 10h37 et la vague monstrueuse s'apprête désormais à avaler les rives thaïlandaises. Sur l'île de Koh Phi Phi, Natacha Zana, fille d'Elisabeth et de Jean-Claude, reporter à Paris Match, a dîné la veille au restaurant Mama. L'établissement est célèbre ici. Natacha est arrivée deux jours auparavant et ressent encore les effets du décalage horaire. Elle est venue passer son diplôme de plongée à 18 mètres. Ce même jour, elle a vu pour la première fois un requin-baleine et s'en est émerveillée par e-mail auprès de sa mère, avec qui elle a une relation fusionnelle.

A 35 ans, « Nat » comme ses amis l'appellent, a déjà une vie bien remplie. Elle a écrit plusieurs livres sur la Chine, parle quatre langues, milite à Greenpeace et a une passion : la mer. C'est la raison pour laquelle elle a choisi cette île : impossible d'y trouver un hôtel ne donnant pas sur la plage ! Elle a un bungalow au Charlie Beach. En ouvrant les rideaux le matin,

elle fait face à la mer. Elle y est heureuse. D'ailleurs, elle dort encore ce 26 décembre 2004 à 10h37 quand l'eau emporte tout sur son passage. On retrouvera son corps. Neuf mois plus tard.

**E**n ce dimanche, même les locaux viennent à Koh Phi Phi. Jean-Claude Guillet est de ceux-là. Il vit à Phuket avec sa femme. Leurs deux fils et leur fille sont venus les rejoindre et séjournent aussi au Charlie Beach.

« Nous devions rentrer sur Phuket dans la matinée et nous traînions avec ma femme dans notre bungalow, situé à côté de celui des enfants, raconte Jean-Claude. Nous avons entendu du bruit et nous sommes sortis. Sur la plage, nous occupions la quatrième rangée de bungalows, mais l'eau avait déjà atteint la deuxième. Quelques secondes plus tard, nous prenions tout sur la gueule ! C'était un tourbillon invraisemblable et je ne voyais rien. Combien de temps ai-je pu retenir ma respiration ? Peut-être une minute. Je pensais mourir lorsque j'ai aperçu une « tache » jaune. J'ai nagé dans cette direction comme j'ai pu. C'était une lumière de secours. En me déplaçant, tant bien que mal, j'ai vu qu'au-dessus de moi l'eau devenait plus claire. C'était la surface. Une seconde de plus, je « lâchais », et je me noyais. J'ai tout de suite aperçu mon fils qui avait gagné l'étage supérieur et qui m'a aidé à sortir.



En Inde du Sud, une femme erre dans les ruines de son village à la recherche de son passé.

Plus tard, on a retrouvé son frère vivant. Mais pas ma femme ni ma fille...»

Non loin de là, Jean-Paul Delvallet, directeur d'EDF Chine, est venu avec sa femme et ses deux enfants. Un peu plus tôt, comme d'autres, il a remarqué que la mer s'était retirée d'un coup. «Nous sommes restés là un moment, dira Jean-Paul Delvallet, à nous interroger. Puis nous avons regardé la vague, au loin. Elle semblait petite, on la laissait s'approcher, mais il était déjà trop tard...» Jean-Paul et sa fille ont le réflexe de courir vers les montagnes. Sa femme et son fils préfèrent courir le long de la plage. Ils sont emportés par la déferlante.

**S**ur la plage de Kamala où l'avocat français René Hubert a sa maison, la première lame est déjà passée. «Mon fils qui habite non loin de là m'avait prévenu qu'une vague arrivait. J'ai eu le temps de me réfugier sur la colline. Mais j'aurais dû savoir qu'un tsunami n'est jamais composé d'une seule vague.» Dans

Natacha Zana faisait de la plongée sous-marine près de l'île de Koh Phi Phi, quand la terrible déferlante l'a emportée. Ses parents, Elisabeth et Jean-Claude Zana, reporter à Paris Match, ont réussi à transformer leur souffrance en espoir pour des centaines d'enfants thaïlandais, grâce à Nat Association.

son ignorance, l'avocat redescend aussitôt constater les dégâts dans sa villa. «Je ramassais ce qui pouvait être sauvé quand un mur d'eau d'au moins 8 mètres est entré dans la maison. Je me suis retrouvé soulevé de terre, et très vite, ma tête a touché le plafond. J'étais sur le point de ne plus pouvoir respirer lorsque le niveau de l'eau s'est brutalement mis à descendre. La cloison du fond venait de céder. J'ai été emporté par le courant. J'ai vu au passage mon gardien qui s'accrochait comme il pouvait au sommet de la gouttière.»

Pendant ce temps, Michel Sarlande, un Français de 38 ans installé en Thaïlande, termine son petit-déjeuner dans sa maison du village de Ban Nam Khem où il vit. Lui aussi voit la mer se retirer sur plusieurs centaines de mètres. Il s'avance pour observer les poissons échoués sur le sable. Il distingue, bien au loin, de l'écume blanche, mais n'y voit aucun danger. Pourtant, la vague grossit et sa vitesse augmente. Il comprend ce qui va arriver. Il retourne chez lui et empoigne Yannick, son fils, resté à l'intérieur. Tandis que sa femme thaïlandaise, Noï, prend leur dernier-né, Luc, dans ses bras. Quand ils ressortent en tentant de fuir, la muraille liquide n'est plus qu'à 50 mètres d'eux. Et la première colline à plus de 800 mètres... Après quelques foulées, Michel Sarlande est happé par la vague. Un témoin monté dans un arbre le regarde tournoyer sur lui-même à la recherche de Yannick qu'il a lâché, de sa femme et de Luc qu'il a perdus de vue. Aucun ne survivra.

Jean-Marc Garret, lui, n'était pas présent en Thaïlande quand les vagues sont venues y faucher 5 395 vies et engloutir 2 817 disparus. Vice-président d'un groupe hôtelier, il vit à Bangkok avec sa femme, Nell, et leur fille, Pamela. Cette année, il avait choisi d'emmener Pamela découvrir ce qu'était un Noël en France, dans sa famille, près de Nice. Nell avait choisi de passer le réveillon à Koh Phi Phi avec une amie. Sitôt l'info de la catastrophe connue, Jean Marc est fou d'angoisse. Sa femme ne répond pas sur son téléphone. Depuis Nice,

Jean Marc appelle, remue ciel et terre, et finit par apprendre que Nell devait rentrer sur Phuket par le bateau de 9 heures. Qui a bien accosté à l'heure prévue. Mais sans son épouse. Quelques instants avant de quitter Nice pour Bangkok, le portable de Jean-Marc sonne : on vient de retrouver le corps de Nell. «Je ne l'ai pas dit tout de suite à ma fille. J'ai attendu d'arriver à Phuket. Elle aura pu dormir pendant le voyage.»

Des plages de rêve de Thaïlande aux villages de pêcheurs du Sri Lanka en passant par les côtes indonésiennes et les îles Maldives, la mer a semé la mort dans tout l'océan Indien. Près de quinze ans après, le Sud-Est asiatique s'est relevé de cette catastrophe naturelle et, régulièrement, on entend désormais des alertes au tsunami au moindre tremblement de terre sous-marin. Le bilan du cataclysme de 2004 s'établit à 232 000 morts et plus de 40 000 disparus, faisant de lui le raz de marée le plus meurtrier de mémoire d'homme.

**A**ujourd'hui, Elisabeth et Jean-Claude Zana, les parents de Natacha, la jeune femme emportée dans son sommeil, ont créé l'association Nat. Partie sur place à la recherche de sa fille, Elisabeth découvre alors le sort des orphelins frappés par la tragédie. L'école d'un village à l'abandon notamment. Elle sait qu'il n'y a plus d'espoir pour Natacha. Alors elle choisit de transcender sa mort. Par la vie. Elle s'installe en Thaïlande, lève des fonds et bâtit pierre après pierre son association. Jean-Claude fait le relais depuis Paris. Pour lui, spécialiste à Paris Match des célébrités et des mondanités, frayer dans la légèreté et les paillettes est devenu impossible. «Les autres existent», dit-il, comme s'il n'y avait pas prêté attention avant que sa fille ne l'éclaire.

L'école qu'Elisabeth Zana a rebaptisée Natacha Primary School est un établissement solide où 90 enfants sont scolarisés chaque année. La tragédie a 14 ans. Certains élèves sont déjà entrés à l'université. Le temps a passé et la vie a repris le dessus. Heureusement. ●





# CARLA ET NICOLAS LES MARIÉS DE L'ELYSÉE

En 2008, elle chante « Je suis ton amoureuse » au nez des sceptiques. Nombreux sont ceux qui taxent la liaison surprise de Nicolas Sarkozy et Carla Bruni – top model si libre dans sa vie – de coup de cœur sentimental à durée déterminée. Dix ans plus tard, heureux parents d'une petite Giulia, le couple formé sur un coup de foudre confond les railleurs.

## DANS L'INTIMITÉ DU POUVOIR

*Pour le premier anniversaire de son élection, le chef de l'Etat reçoit Paris Match, le samedi 3 mai 2008. Très peu d'objets personnels dans son bureau : ses « grigris », un trèfle à quatre feuilles, une coccinelle, une pensée. Quelques terres cuites chinoises et, sur la cheminée, des photos. Entre autres, le président avec son fils Louis, le jour de l'intronisation. Et avec Carla, lors de leur mariage.*

PHOTO PASCAL ROSTAIN

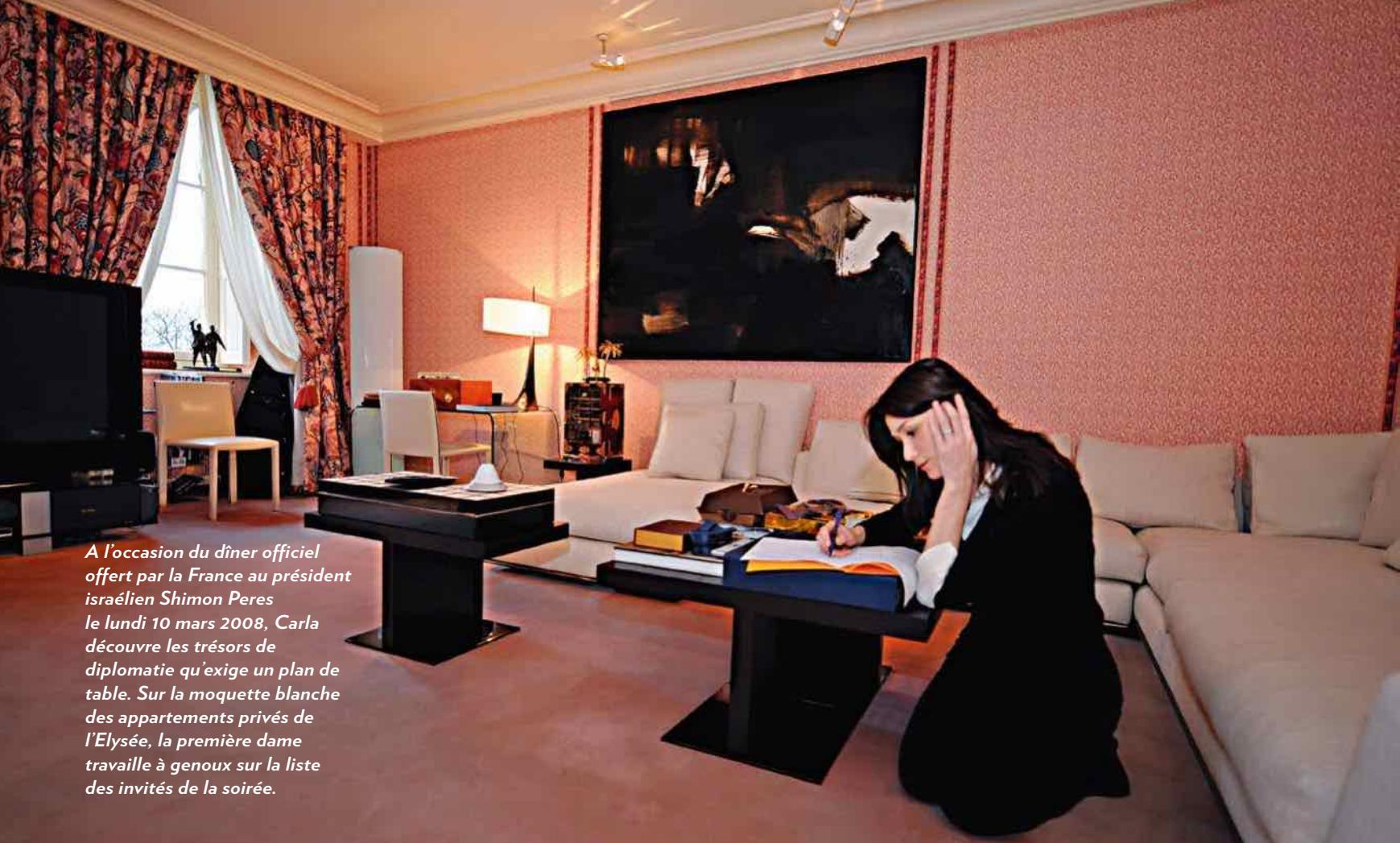


EXIT

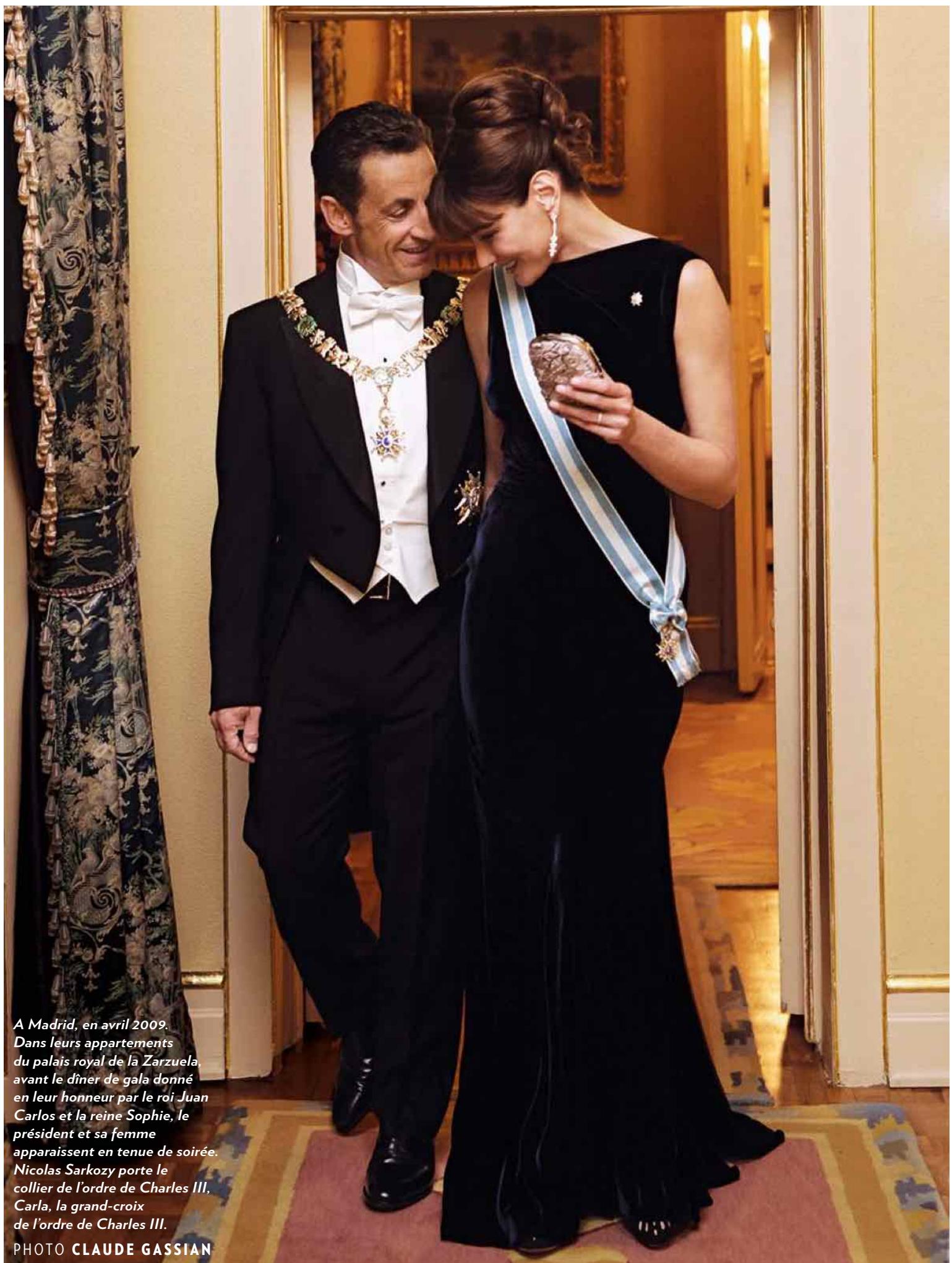


## « TU NE SERAS PLUS JAMAIS SEUL », SON HYMNE À L'AMOUR

Enlacés, ils pourraient presque passer inaperçus tandis qu'ils visitent le musée Guggenheim de New York, le 22 septembre 2008. Le couple présidentiel parcourt les collections permanentes, qui abritent les œuvres d'impressionnistes français. Face à eux, les deux panneaux de « La place Vintimille », d'Edouard Vuillard, peints entre 1908 et 1910.



A l'occasion du dîner officiel offert par la France au président israélien Shimon Peres le lundi 10 mars 2008, Carla découvre les trésors de diplomatie qu'exige un plan de table. Sur la moquette blanche des appartements privés de l'Elysée, la première dame travaille à genoux sur la liste des invités de la soirée.



*A Madrid, en avril 2009.  
Dans leurs appartements  
du palais royal de la Zarzuela,  
avant le dîner de gala donné  
en leur honneur par le roi Juan  
Carlos et la reine Sophie, le  
président et sa femme  
apparaissent en tenue de soirée.  
Nicolas Sarkozy porte le  
collier de l'ordre de Charles III,  
Carla, la grand-croix  
de l'ordre de Charles III.*

PHOTO CLAUDE GASSIAN

Carla Bruni-Sarkozy

« Heureuse à l'Elysée et aussi de l'avoir quitté...

Mon meilleur souvenir? La naissance de ma fille »

INTERVIEW VALÉRIE TRIERWEILER

**Paris Match. Comment envisagiez-vous les années 2000 lorsque vous aviez 20 ans?**

**Carla Bruni-Sarkozy.** Lorsque j'avais 20 ans je travaillais déjà depuis deux ans, j'habitais à New York et j'avais une vie d'adulte. Les années 1990 étaient encore des années trépidantes et pleines d'espoir. Au regard d'aujourd'hui, ce furent des années de grande liberté, de parole comme d'esprit. Je voyais donc les années 2000 comme de belles années à venir...

**Comment avez-vous abordé cette décennie?**

Personnellement, ces années ont été marquées par la fin de mon travail de mannequin et le début de mon travail musical, mais surtout marquées par la naissance de mon premier enfant, ce qui a changé ma vie à tout jamais.

**Le début des années 2000, c'est avant tout le 11 septembre 2001 et l'attentat du World Trade Center, qu'est-ce que cela a changé en vous?**

L'attentat du 11 septembre fut un choc pour moi comme pour le monde entier évidemment. Je me revois encore avec mon fils de 3 mois dans les bras, abasourdie devant les images des avions entrant dans les Twins. La peur s'est installée sur nos sociétés occidentales, naguère florissantes et apaisées en apparence et elle ne nous a plus jamais quittées.

**Au début des années 2000, vous composez pour Julien Clerc**

« Si j'étais elle » et vous connaissiez un grand succès pour votre album « Quelqu'un m'a dit ». Vous êtes récompensée aux Victoires de la musique en 2004. Quel regard portez-vous sur cette période ? Ressentez-vous de la nostalgie ?

Je dirais plutôt de la reconnaissance... Quelle chance d'avoir commencé mon

travail d'auteure avec un artiste aussi unique et merveilleux que Julien Clerc, quelle école d'exigence et d'excellence ! Et quelle chance d'avoir rencontré le public avec ce premier album béni qui, encore aujourd'hui, voyage dans le monde entier. C'est inespéré pour un artiste.

**Pensez-vous que l'on convoque le destin ?**

Si le destin existe, au cas où tout ne serait pas le fruit du hasard, je dirais plutôt qu'on l'attrape au vol, quand il se montre.

**En 2007, vous rencontrez Nicolas Sarkozy. Si on vous l'avait prédit, l'auriez-vous cru ?**

J'ai tendance à aimer les prédictions de toutes sortes, je suis superstitieuse, un brin mystique et très rêveuse. Mais il est vrai que je n'imaginais pas, ce soir-là, rencontrer l'homme de ma vie, aussi simplement, aussi clairement et malgré les circonstances...

**Quel rapport entreteniez-vous avec la politique jusqu'alors ?**

Un rapport quasi inexistant, en tout cas avec la politique française, j'étais encore uniquement italienne et j'ai obtenu la double nationalité seulement en 2008, après notre mariage. Auparavant je ne pouvais pas voter en France.

**Qu'est-ce qui vous a frappée en côtoyant la politique de près ?**

La ferveur de ceux qui la choisissent, leur passion, leur dévouement souvent, leur sérieux. L'enthousiasme des militants ou des leaders, l'espoir de ceux qui croient encore. Mais aussi le cynisme et l'agressivité que le pouvoir engendre. Le jugement sans pitié de tout ce qui est accompli, l'attente, la déception et la cruauté, inévitables avec le pouvoir.

**Avez-vous appris à l'aimer ?**

J'aime la politique parce qu'elle



La chanteuse sur scène, à New York,



En 2002, Carla défile pour Yves Saint Laurent. En 2008, devenue première dame, elle et son époux rencontrent l'ex-président d'Afrique du Sud Nelson Mandela, à Johannesburg. Et, le 11 février 2009, c'est en tant qu'ambassadrice du Fonds mondial de lutte contre le sida qu'elle inaugure le centre médical de Pissy, à Ouagadougou, au Burkina Faso.

ressemble à la vie. Elle concerne toutes les facettes de notre existence, elle est comme une sorte de loupe de notre espèce humaine. J'aime ce qu'elle tente d'accomplir et de changer, malgré les difficultés et les échecs. J'aime qu'il y ait encore des gens qui s'y collent, qui y croient, qui essaient.

**Avez-vous eu peur de cette vie nouvelle qui s'ouvrait à vous ?**

Non, j'avais confiance en lui, je n'ai jamais eu peur. Il me donnait de la force.

**Vous avez été confrontée au public comme top model, puis comme chanteuse. En quoi est-ce différent en tant que première dame ?**

Le métier de mannequin puis de chanteuse m'a en quelque sorte préparée à la médiatisation féroce que subit obligatoirement une première dame. Je savais depuis longtemps que l'on ne peut rien faire pour contrôler son image dans les médias, c'est peine perdue. Cela m'a donc permis de lâcher prise tout en essayant de bien me tenir en toutes circonstances. J'ai sans doute fait des erreurs, mais j'ai fait de mon mieux. Pour ce qui est de mon contact avec le vrai public c'est différent, je le sens bien quand je chante en tournée en France comme ailleurs. Pour eux je ne suis qu'une chanteuse, malgré tout.

**L'attente des Français vis-à-vis de la première dame vous semble-t-elle justifiée ?**

Je ne crois pas que les Français attendent grand-chose de l'épouse ou de la compagne du président de la République, car c'est lui qu'ils ont élu ! Peut-être attendent-ils un certain engagement humanitaire et une représentation de l'image du pays, somme toute assez protocolaire. En vérité, il me semblait à l'époque que les Français étaient surtout concernés par l'action du président.

**Aviez-vous le sentiment de pouvoir agir lorsque vous étiez à l'Elysée ?**

J'ai eu le sentiment de pouvoir aider beaucoup de gens et ce avec beaucoup de force, simplement parfois par ma présence ou par mon soutien à un projet. Vous avez sans doute ressenti la même chose à travers vos engagements lorsque vous étiez à l'Elysée, notamment avec le Secours populaire. C'est l'une des grandes opportunités relatives à cette fonction : aider les autres

le plus possible et c'est merveilleux.

**Avez-vous des regrets ?**

J'ai tendance à faire beaucoup de choses, erreurs incluses, j'ai assez peu de regrets. Il m'a toujours semblé que les regrets concernaient surtout ce que l'on ne fait pas.

**Et un meilleur souvenir ?**

Mon meilleur souvenir des années à l'Elysée est la naissance de ma petite fille en octobre 2011 et puis mille autres souvenirs de tous ces gens extraordinaires que j'ai rencontrés, célèbres ou anonymes, presque tous passionnants, étonnantes.

**Quelle était la cause qui vous tenait à cœur ?**

Le travail accompli avec ma fondation pour l'éducation et la culture, le travail accompli pour le Fonds mondial dans la lutte contre le sida. Le soutien sans faille de l'action de mon mari.

**Que pensez-vous avoir apporté à votre mari ?**

**Et inversement ?**

Peut-être lui ai-je apporté un peu de douceur et de calme et lui un peu de son énergie infinie ? Je ne sais pas, c'est difficile à dire dans l'amour car on finit par se ressembler un peu...

**Gardez-vous de vos années à l'Elysée un souvenir heureux ?**

J'ai vécu ces années comme une parenthèse extraordinaire de ma vie. Je fus heureuse d'avoir eu le privilège d'être à l'Elysée, mais je fus heureuse d'en partir et de retrouver une vie plus normale...

**Comment se réinvente-t-on une vie après l'Elysée ?**

Je crois profondément que l'essentiel de nos existences se situe dans notre vie intime et non dans notre vie sociale. Je n'ai pas subi de fracture dans ma vie intime en quittant l'Elysée, ce qui n'est pas votre cas. Encore aujourd'hui, j'admire la force qui est la vôtre d'avoir surmonté l'ouragan qui vous est tombé dessus. Peu de femmes auraient tenu le coup comme vous l'avez fait, peu de femmes auraient su tourner la page comme vous l'avez fait. Vous êtes une battante et vous êtes une vraie amoureuse. C'est fort.

**Avez-vous l'impression d'avoir eu un destin unique ?**

J'ai surtout le sentiment d'avoir eu de la chance. ●

*Le 1<sup>er</sup> septembre 2009, Albert II, à la barre du « Tuiga », un voilier centenaire, vaisseau amiral du Yacht Club de Monaco, est bien le seul maître à bord !*

PHOTO GUILLAUME PLISSON





# ALBERT II PRINCE DE MONACO

Le 6 avril 2005, le fils de Rainier et de Grace devient le souverain de la principauté. Avec ses 2 kilomètres carrés et ses 32 000 habitants, l'Etat qu'il dirige est l'un des plus petits du monde, mais aussi l'un des plus prospères.





## IL CHAVIRE POUR UNE BELLE NAGEUSE SUD-AFRICAINE

Ils ne se cachent plus, multiplient les baisers et les gestes tendres. A la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Turin, en 2006, les deux amoureux ont oublié leur habituelle réserve pour afficher en mondovision une tendre complicité. Albert, le prince célibataire de 47 ans, vient de rendre les armes devant une sirène sud-africaine de 28 ans, Charlène Wittstock. « Pourquoi ai-je plu au prince ? Parce que je le fais rire », a confié la jeune nageuse, avec une simplicité désarmante. S'exprimer en anglais, sa langue maternelle, et parler de sport, sa passion, sont sans doute les deux autres chemins pour accéder au jardin secret du prince. Pour Albert, Charlène est une championne. En 2000, l'année où elle l'a rencontré, Charlène avait battu le record sud-africain du 50 mètres dos crawlé et l'avait emporté sur 200 mètres dos en 2 minutes 14 secondes et 67 centièmes au Meeting international de natation de Monaco.

*A Turin, le spectacle est dans le stade, et quelquefois dans les tribunes, où des petites lampes ont été distribuées. Charlène a beau aimer le sport, ce 10 février 2006, elle n'a d'yeux que pour son prince.*





*Il était le plus ancien chef d'Etat au monde. Rainier III de Monaco, le « prince bâtisseur », est mort le 6 avril 2005, à l'âge de 81 ans. Son fils, Albert II, régent depuis un an, lui succède. Avec sa disparition, une page longue de cinquante-six ans de l'histoire du Rocher se tourne.*



## LE SOUVENIR D'UNE PRINCESSE BLONDE

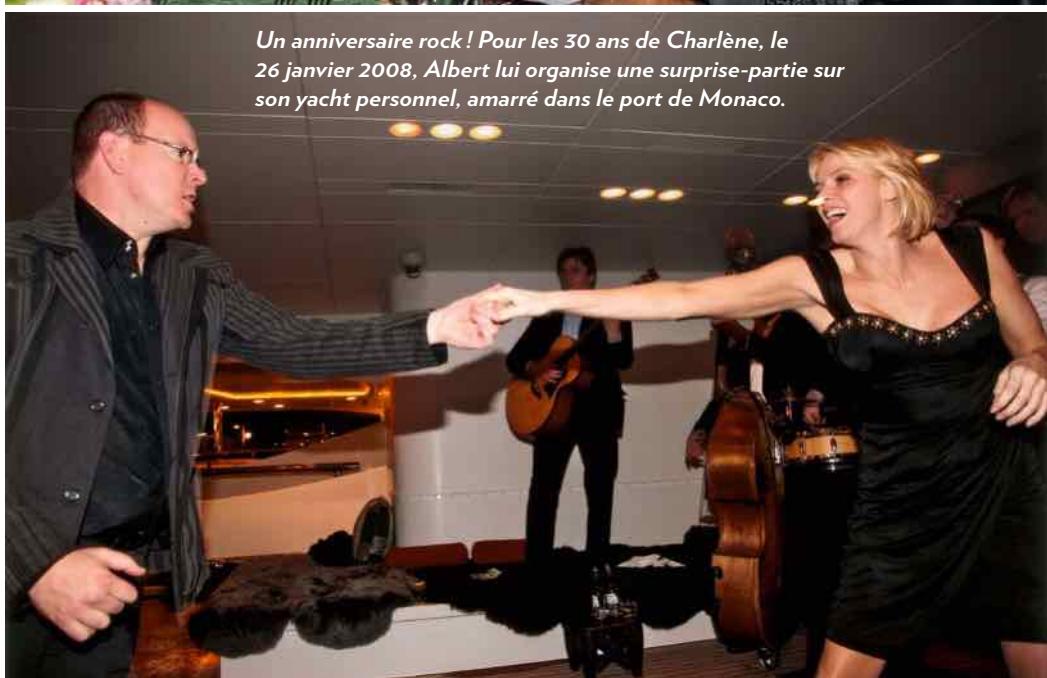
Sa mère sera toujours pour lui l'image de la femme idéale. En 2007, Albert pose devant le grand portrait de Grace peint par Ralph Wolfe Cowan, le spécialiste des têtes couronnées, que le prince va prêter pour une exposition. La mère et le fils s'adorent, mais le protocole les a rapprochés plus encore. Pour des raisons de sécurité, les parents du petit prince voyagent séparément. Rainier avec ses filles, Albert avec Grace. « Ce choix nous a permis de passer plus de temps ensemble et de nouer des liens très forts », se souvient-il. La princesse lui montre les films de Grace Kelly. Et lui révèle des anecdotes jamais évoquées. Il est son confident, celui qui connaît un visage que les autres ignorent : « Elle avait un sens comique qui lui permettait de sortir, de façon inattendue, des situations les plus embarrassantes. »



*Au 59<sup>e</sup> Bal de la Croix-Rouge, en 2007, de g. à dr. : Ernst August de Hanovre, Caroline de Monaco, Charlène Wittstock, Stéphanie de Monaco, Albert II, sa tante Antoinette, accompagnée de sa petite-fille.*



*Le 2 septembre 2007, l'ancien président sud-africain Nelson Mandela participe comme invité d'honneur à une grande soirée de charité, organisée par Albert et Charlène.*



*Un anniversaire rock ! Pour les 30 ans de Charlène, le 26 janvier 2008, Albert lui organise une surprise-partie sur son yacht personnel, amarré dans le port de Monaco.*





# JEAN-PAUL II LE COURAGE JUSQU'AU BOUT

Cet homme de fer ne dissimulait rien de ses souffrances quand, au fil des ans, la maladie de Parkinson prit le dessus sur son extraordinaire vitalité. Le pape charismatique a fait face. Et forcé l'admiration.



## EN POLOGNE, LE CALVAIRE DU SAINT-PÈRE

*Pour son huitième voyage en Pologne, le Souverain Pontife entend démontrer qu'à 82 ans il peut encore célébrer la messe. « A qui devrais-je remettre ma démission ? » a-t-il lancé après les rumeurs sur son renoncement. A Cracovie, dont il était le cardinal archevêque, celui qu'on a baptisé « l'athlète de Dieu » prouve une fois de plus son courage.*





## UN VOILE DE SOIE BLANCHE RECOUVRE SON VISAGE

*Lors de la mise en bière, la dépouille de Jean-Paul II, décédé le 2 avril 2005 dans sa 85<sup>e</sup> année, est recouverte d'un linceul blanc par le maître des cérémonies, Mgr Piero Marini, et par le secrétaire particulier du Saint-Père, Mgr Stanislaw Dziwisz. Ils ajouteront ensuite quelques objets personnels dans le cercueil en cyprès sur lequel sera déposé l'Evangile. Puis, lors d'une émouvante procession, le corps du défunt est ramené, dans la basilique Saint-Pierre, où il est placé dans un deuxième cercueil de plomb épais de 4 millimètres, puis dans un troisième d'orme sur lequel sont cloués son blason et son crucifix. Le tout pesant quelque 600 kilos.*

PHOTO ERIC VANDEVILLE

# Comment Jean-Paul II est devenu un « pope star »

PAR CAROLINE PIGOZZI

**K**

arol Wojtyla tutoyait le ciel afin de dialoguer avec le Très Haut, mais aussi les cimes des Alpes lorsqu'il enfilait un anorak immaculé pour aller skier avec Sandro Pertini, le président de la République italienne, quant à lui pas trop à l'aise sur des skis. «Venez, de toute façon, ça ne pourra que vous faire du bien», lançait malicieusement le pape polonais très bon slalomeur. Un héritage de sa patrie froide et enneigée. Et Pertini suivait ! Ces photos insolites et jusque-là inimaginables firent le tour du monde, tout comme les clichés de Jean-Paul II lorsque chaque année, en juillet, équipé de lourdes chaussures de montagne et d'un bâton de pèlerin, il marchait au cœur des Dolomites ; sans oublier celles du Saint-Père avec un koala dans les bras ou à l'avant d'une Ferrari – rouge bien sûr – à Maranello, en Emilie-Romagne, berceau des usines de la marque italienne.

**O**n pourrait multiplier presque à l'infini les photos à l'époque si peu classiques d'un Souverain Pontife rayonnant dont l'allure sportive et virile, les pommettes hautes, le regard d'aigle et la prestance avaient poussé les Américains à le surnommer «pope star». Chacun de ses déplacements était non seulement relayé par la télévision italienne depuis toujours passée avec l'Eglise, mais par la presse écrite, les hebdomadaires internationaux et les chaînes du monde entier. Ce Slave impétueux, élu à 58 ans, séduisait et captivait les médias, et son quotidien était suivi tel un feuilleton. Loin de l'image d'Epinal compassée de papes souvent blancs comme des hosties, inconfortablement juchés sur leur majestueuse «sedia gestatoria» dans l'éblouissant décor de la basilique Saint-Pierre, il ne ressemblait à aucun de ses prédécesseurs. Jean-Paul II, issu de l'Eglise du silence d'un pays communiste, entraîné à la résistance et combatif, avait instauré le dialogue avec les journalistes grâce à la complicité de son secrétaire particulier Mgr Dziwisz – «Don Stanislao», comme on l'appela au Saint-Siège après quelques années – et le Dr Joaquin Navarro-Valls médecin psychiatre espagnol et ancien correspondant du quotidien ibérique «ABC» devenu directeur de la «sala stampa», mythique salle de presse du Saint-Siège. Son style délié, émaillé de petites phrases faisant mouche bien avant les Tweet, était pour les médias spécialisés et pour la grande presse du pain bénit et pour lui un vecteur de proximité. Ainsi fit-il entrer la papauté dans la modernité et la mondialisation. Il lui fallait être conquérant, puisqu'il était le premier étranger élu depuis 1522. Cela signifiait redessiner cette enclave de 44 hectares à son image mais également à celle du monde «urbi et orbi». Il régnait donc avec panache et autorité bien au-delà du Vatican et de son Sacré Collège. Les «robes rouges», surtout les italiennes, se montrèrent de fort mauvaise humeur dès son arrivée, peu aimables à son égard. Ces descendants princes de l'Eglise aux mines sévères ne l'aimaient guère et se méfiaient de celui qu'ils qualifiaient «mezza voce» d'ambitieux Polonais aux manières brutales.

Tout ceci n'était pas sans risque... Souvenons-nous entre autres de la tentative d'assassinat place Saint-Pierre, le 13 mai 1981, lors de l'audience générale. Ce mercredi-là, l'ennemi des régimes totalitaires fut la cible du Turc Mehmet Ali Agca, membre de l'organisation islamiste et nationaliste turque des Loups gris, qui le blessa grièvement à l'abdomen. Événement tragique, diffusé en mondovision et en boucle. L'indomptable et très courageux Wojtyla s'en releva vite et malgré des séquelles continua de sillonna le globe. Résultat ? Un bilan international record avec 104 voyages, 130 nations visitées et 2382 discours prononcés. Si Paul VI a été le premier à avoir quitté le Vatican neuf fois entre 1964 et 1970, Jean-Paul II a élargi la sphère d'influence d'un pontificat désormais universel. Après avoir ébranlé les régimes totalitaires en jouant un certain rôle dans la chute du rideau de fer, ce frondeur entama un rapprochement avec les autres religions, dont le judaïsme. On parlera bientôt de lui comme d'un être mystique, politique, médiatique. Polyglotte il s'entretenait souvent avec ses interlocuteurs dans leur langue. Sa spontanéité, sa liberté de ton, ses analyses géopolitiques éblouissaient ceux qui l'approchaient. Tout comme les milliers de fidèles venus dans la Ville éternelle assister à l'audience générale du mercredi sur la célèbre place.

**L**e nouveau pape souvent imprévisible fascinait bien au-delà des catholiques. Alors que le bon Jean XXIII émuait, que Paul VI l'intellectuel intimidait et que Jean-Paul I<sup>er</sup> avait brièvement intrigué, Jean-Paul II surprenait ! Dans la force de l'âge, lui qui avait fait du théâtre dans sa jeunesse savait poser sa voix, maintenir en permanence l'attention sur son action, fixer ses invités au fond des yeux. Et lorsqu'on était avec lui, privilège exceptionnel, il semblait vous regarder d'une manière si intense que vous aviez la grisante impression d'être pour lui la personne la plus importante qui soit. Tout un art ! Comme le révélait l'un de ses proches, le cardinal jésuite Roberto Tucci, chef d'orchestre de ses voyages, c'est-à-dire de la caravane pontificale : «Où qu'il se trouve il était en dialogue permanent avec Dieu et ressentait en même temps le besoin de communiquer avec le monde extérieur.» Lorsqu'il décida de se consacrer au sacerdoce, le Saint-Père songea d'abord, dit-on, à la vie monacale, mais l'archevêque de Cracovie, le prince Sapieha qu'il vénérait, insista : «Vous êtes appelé à des desseins plus grands...» Sur ses conseils, ce sera le clergé séculier avec le destin et l'héritage spirituel que l'on connaît. Celui d'un pape entré de son vivant dans l'histoire, des années avant d'être canonisé, le 27 avril 2014. En effet, en raison de son très long pontificat – il régna d'octobre 1978 à avril 2005 –, le charismatique Jean-Paul II était-il devenu l'un des plus anciens chefs d'Etat de la planète. Il avait notamment rencontré cinq présidents des Etats-Unis, trois français, onze de nos Premiers ministres, de très nombreux chefs de gouvernement et de têtes couronnées... parmi lesquels Elizabeth II. Il m'avait confié, lors d'un de mes reportages, que la souveraine britannique était l'une des personnalités internationales qui l'impressionnait le plus ; de fait, femme régnant depuis près d'un demi-siècle et de



Après la disparition de Jean-Paul II, nous lui avons consacré 100 pages dans notre numéro souvenir daté du 5 avril 2005. Son successeur, Benoît XVI, élu le 19 avril, fera la une du n° 2919 de notre magazine.

demi siècle et de surcroît à la tête d'une Eglise, la sienne. Ainsi le 264<sup>e</sup> successeur de Pierre s'entretenait-il en quelque sorte d'égal à égal avec la représentante suprême des Anglicans.

**S**ur le plan politique, Karol Wojtyla fut le témoin de l'embrasement du Moyen-Orient, de la fin des dictatures en Amérique latine, de la montée du terrorisme religieux avec l'ascension d'un islam extrémiste et des sectes d'évangélisation. Ce fin diplomate au tempérament de battant œuvrait jour après jour pour tenter de changer la face de la Terre et, quand il rencontrait un échec, pragmatique et philosophe, il lâchait : « Dieu en a décidé ainsi. » Puis il s'attelait avec la même détermination à un autre sujet, en attendant de revenir à son but initial. Valéry Giscard d'Estaing qui le connaît bien explique : « Ce personnage hors norme avait une pensée circulaire qui le ramenait toujours à ses objectifs premiers. Une technique propre aux gens de l'Est. »

Ayant fait du Vatican le lieu phare de tous ceux qui comptent, Jean-Paul II mena l'Eglise dans le XXI<sup>e</sup> siècle.

Autre mission qu'il s'était fixée : ressoudre la communauté chrétienne. Il mesurait certes que l'équilibre au sein du catholicisme était en train de vaciller car la majorité de ses ouailles vivait maintenant dans l'hémisphère Sud... Ranimer la foi déclinante et tenter de limiter la baisse du clergé sur le Vieux Continent furent parmi ses multiples enjeux. C'est pourquoi il imagina les Journées mondiales de la jeunesse en s'inspirant des Jeunesses ouvrières chrétiennes nées en France et en Belgique au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et des Rencontres de Taizé également lancées dans l'Hexagone, en Bourgogne, dans les années 1940. Les JMJ remportèrent un vif succès avec leurs messes spectaculaires, comme celle inoubliable d'août 1997 à Paris, sur l'hippodrome de Longchamp, qui rassembla quelque 1,2 million de fidèles. La profondeur de son message papal, son enthousiasme, sa détermination entraînèrent toute une génération. Cela lui procura la joie de voir le ferment de la relève. Des jeunes qui n'avaient connu d'autre pape que lui représentent

aujourd'hui une bonne partie du clergé séculier et régulier en Europe et sur les autres continents. Pour motiver le peuple de Dieu et afficher sans relâche l'universalité de l'Eglise, Jean-Paul II avait canonisé 482 saints, béatifié 1 341 personnes, cérémonies de masse avec des collectifs de martyrs de la foi coréens, vietnamiens, chinois, espagnols... célébrées le même jour. Des chiffres jamais atteints et une manière différente de créer l'événement, de capter l'attention des chrétiens et de toujours rebondir !

**A**u fil des ans, malgré son incroyable volonté, ses forces finirent par l'abandonner, les séquelles de l'attentat et la maladie de Parkinson prenant le dessus. Or cet homme de fer ne voulait dissimuler aucune de ses souffrances car elles devaient, selon lui, servir d'exemple afin de soutenir les plus faibles. Démontrer que chacun est égal devant Dieu, fut-il pape. C'est pourquoi, contre l'avis de ses médecins et de son entourage polonais, Jean-Paul II tint jusqu'au bout à accomplir ses longues et épuisantes tournées d'évangélisation. Son désormais tout-puissant secrétaire particulier, Mgr Dziwizs qui, d'une certaine façon, gouvernait à sa place dans les derniers temps, confiait que « c'était d'aller sur les routes qui maintenait Sa Sainteté en vie et lui enlever sa mission pastorale l'aurait fait mourir ». Quelques mois avant de s'éteindre, dans son message à l'attention des Journées interreligieuses de la communauté de Sant'Egidio, le Souverain Pontife avouait le 7 septembre 2004 : « Alors que se réduisent les forces du corps, je sens encore plus vive la force de la prière. » L'Évêque de Rome offrait avec simplicité ses souffrances à l'Eglise et au monde. « J'ai besoin d'aide, merci pour votre présence et l'affection dont vous m'entourez », répétait à ses visiteurs celui qui avait déjà apprivoisé l'idée de la mort. A 84 ans, il bouleversait encore les foules par ses paroles rédemptrices, mais également ses silences, accompagné sur son chemin de croix par des milliers de gens à Rome et de par le monde. Lors de son dernier voyage à l'étranger, justement chez nous, à Lourdes, en août 2004, le chef de l'Eglise catholique perclus de douleurs, en fauteuil roulant, cherchant parfois sa respiration entre deux mots, continuait néanmoins de s'exprimer en public.

Comme me l'avait raconté Jozef Glemp, cardinal archevêque de Gniezno et Varsovie, primat de Pologne, « Karol Wojtyla, a toujours imploré le Seigneur en polonais. Même conscient de sa dimension universelle dans l'humilité du culte à Dieu comme dans les profondeurs de son âme, Jean-Paul II, viscéralement attaché à sa patrie, ne cessa jamais de prier dans sa langue maternelle ». Sa force, son jardin secret... ●

## LUSTIGER : SA VIE, QUEL ROMAN !

**Jean-Marie Aaron Lustiger est celui que Jean-Paul II choisit en janvier 1981 pour devenir archevêque de Paris et cardinal deux années après. Un réel esprit d'ouverture !**

Son grand-père était un rabbin ashkénaze et ses parents, des juifs émigrés de Silésie, tenaient une modeste bonneterie dans la capitale. Aaron, né dans le XII<sup>e</sup> arrondissement en 1926, est envoyé, pendant la guerre, avec sa sœur à Orléans chez une chaleureuse catholique. Sa ferveur contagieuse entraîne le jeune garçon à la prière. A 14 ans, dans un climat d'hostilité familiale, il se convertit et prend les noms de baptême de Jean et Marie, fait dans la foulée sa confirmation et sa communion. Sa mère, restée à Paris pour tenir la boutique, est déportée et meurt à Auschwitz en 1943. Après ce drame, Lustiger rejoint dès

ses 18 ans le séminaire des Carmes, y étudie la théologie et la philosophie. Son chemin spirituel l'emmènera au sommet. Toujours dans la gravité d'un douloureux passé, le brillant prélat aux racines polonaises noue une relation privilégiée avec Karol Wojtyla qui a décelé sa piété, sa singularité et son goût de l'action. Aux commandes de l'Eglise de Paris, celui qui se dope au café et au chocolat, crée notamment un séminaire, une faculté de théologie, une radio, une chaîne de télévision, un hebdomadaire, une maison de soins palliatifs. Il transforme l'ancien collège des Bernardins devenu une caserne de pompiers en centre de culture et de recherche. Humble mais fier, doté d'une certaine insolence, son sens de l'histoire lui dictait lorsqu'il était invité à l'Elysée de garer sa voiture dans la cour d'honneur puis

d'écouter assis le chef de l'Etat. Un droit réservé aux princes de l'Eglise, qu'il respectait non par tradition, mais pour préserver cet usage républicain. Il refusa en revanche la Légion d'honneur que Jacques Chirac voulut tardivement lui remettre. « Pourquoi accepter ce ruban rouge après avoir été vêtu de rouge par Jean-Paul II ? » soulignait le cardinal élu à l'Académie française. Jean-Marie Lustiger, qui « régnait » sur les catholiques parisiens, s'est éteint, le 5 août 2007. Selon ses dernières volontés, le Kaddish, prière de consolation des juifs, fut récité sur le parvis de Notre-Dame lors de ses funérailles, avant la messe d'enterrement dans « sa » cathédrale. Un destin inimaginable. En effet, quelle mère juive aurait un jour pensé avoir un fils cardinal archevêque de Paris ? ● **Caroline Pigozzi**

Overdose de médicaments... Telle est la cause du décès qui conduira à condamner son médecin personnel, reconnu coupable d'homicide involontaire. Ainsi, le roi de la pop, qui talonne Elvis et les Beatles en nombre de ventes (33 disques de platine), termine-t-il sa courte vie, le 25 juin 2009, à 50 ans, dans une sorte de « Thriller » fatal, son grand succès. Comme le sont « Bad » ou « Dangerous », autres titres prémonitoires.

# MICHAEL JACKSON THE END





## ULTIMES RÉPÉTITIONS

*Les dernières images de Michael Jackson, pendant le tournage de « This Is It » au Staples Center de Los Angeles. Ce film est le seul témoignage sur ses trois derniers mois de travail.*

PHOTO KEVIN MAZUR



**CHIRURGIE ESTHÉTIQUE,  
ACCUSATIONS D'ABUS  
SEXUELS, PATERNITÉ  
CONTESTÉE...  
QUELLE DRÔLE DE VIE !**

*Michael Jackson, tel qu'en lui-même. Sans l'éternel masque qui occulte la moitié de son visage. Les spécialistes ont retracé pas moins de 50 opérations chirurgicales sur ce visage massacré. Son nez a été raboté au bistouri jusqu'au dernier millimètre de cartilage.*



Le 17 décembre 2001, dans son ranch de Neverland, il pose avec ses enfants : Paris-Michael Katherine et Michael Joseph Jackson Jr.

Après les succès, la descente aux enfers ! La presse à scandales s'en donne à cœur joie sur « Wacko Jacko » (Jacko le barjo) : ses frasques, sa chambre à oxygène, son chimpanzé Bubbles. Et il y a ces enfants qu'il invite dans son ranch de Neverland, transformé en parc d'attractions. Même s'il a été disculpé, les accusations de pédophilie portées contre lui dans les années 1990 ainsi que les chèques de plusieurs millions de dollars qu'il a signés pour éteindre les poursuites ont laissé des traces. En 2003, Michael Jackson est à nouveau dans l'œil du cyclone, lorsqu'il affirme, dans un documentaire, ne voir aucun mal dans le fait de dormir avec des enfants. Scandale ! Un mandat d'arrêt est lancé. Jackson est inculpé pour agression sexuelle. Son procès, en 2005, se solde par un acquittement à l'unanimité. Une autre bataille judiciaire l'attend. Debbie Rowe, la mère de son aîné Michael Joseph Jr et de sa fille Paris, lui demande désormais un droit de garde et de visite. Un an plus tard, elle abandonnera toutes prétentions.





## DANS CE LIT, IL A AGONISÉ SEUL PENDANT 47 MINUTES

*Dans sa maison de Holmby Hills, à Los Angeles, la chambre du chanteur, photographiée peu après sa mort, livre quelques informations supplémentaires sur ses dernières heures. Sur le lit, l'élastique bleu est peut-être celui qu'a utilisé Conrad Murray pour faire un garrot à son patient. Cette nuit-là, les perles de prière, encore sur le matelas, n'ont rien pu pour le roi de la pop.*



*Dernier hommage à la star. Jackie, Tito, Jermaine, Marlon et Randy Jackson arborant une cravate jaune et un gant blanc, portent le cercueil doré à l'or fin recouvert d'orchidées et de roses, dans lequel repose leur frère.*

# Les dernières heures de Michael Jackson

PAR RÉGIS LE SOMMIER

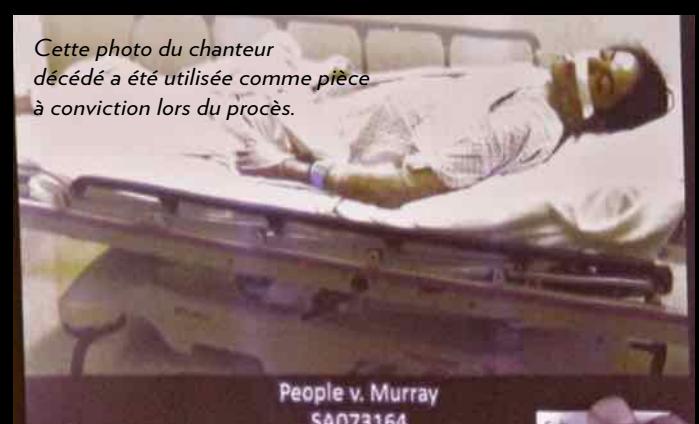
**T**his is it !» C'est terminé. Il avait décidé d'appeler ainsi sa tournée d'adieu. Il est presque minuit, mercredi 24 juin. Michael Jackson vient de finir les répétitions de son spectacle au Staples Center, dans le centre de Los Angeles. Les dirigeants de la société AEG, promoteurs de la tournée, sont ébahis par ce qu'ils ont vu ce soir. On a retrouvé le Jackson des grandes heures.

En vue de cette lourde tournée de cinquante dates, son ami Lou Ferrigno, acteur de « Hulk » et professionnel de la remise en forme, avait été appelé en renfort. Mais le plus facile restait de le laisser succomber à ses démons : les médicaments. A l'occasion de son procès, en 2005, on avait découvert l'ampleur de son addiction aux antalgiques. Il a commencé à en prendre au milieu des années 1980, à la suite d'un problème de dos, lié à ses performances sur scène. L'accident dont il est victime en 1984, quand sa chevelure prend feu lors du tournage d'une pub pour Pepsi, le rend plus dépendant encore. Il n'en sortira jamais. Le clan Jackson, son père en particulier, fait tout pour l'empêcher d'en abuser. Peine perdue. En 2007, une pharmacie de Beverly Hills le menacera de poursuites pour un impayé de 101 926 dollars de médicaments. Durant les dernières années de sa vie, Michael Jackson a vécu de chambre d'hôtel en villa de location, se levant invariablement vers midi, avalant au pied du lit un cocktail de Xanax (anxiolytique) et de Zoloft (antidépresseur), sans oublier le Demerol (antalgique). Mardi soir, un de ses frères avait appelé l'hôpital en disant que Michael ne se sentait pas bien. C'est peut-être la raison pour laquelle le chanteur avait son médecin à domicile. C'est celui-ci, le Dr Conrad Murray, qui lui aurait fait une injection de ce Demerol, un produit dérivé de la morphine. Peu après, la respiration de Michael Jackson s'est ralentie et il a perdu conscience.

**P**ourtant, la veille de sa mort, tout allait apparemment bien. Ken Ehrlich, producteur des Grammy Awards était dans les gradins pendant la répétition : « A un moment, il s'est mis à traverser la scène en faisant ces gestes qu'on lui connaît tous. Je me suis dit "mais ça fait combien de temps que tu ne l'as pas vu faire ça ?" » A l'issue de la journée, le chorégraphe Kenny Ortega et les douze danseurs regagnent leurs véhicules au sous-sol. Jackson, lui, prend place à bord d'une Cadillac Escalade noire. Direction la villa qu'il loue à Holmby Hill, sur les hauteurs de Bel Air, pour 100 000 dollars par mois. La troupe s'est donné rendez-vous le lendemain (pour une nouvelle répétition).

Jeudi 25 juin, vers midi, alors que tout le monde est réuni, Michael Jackson se fait attendre. Pas d'inquiétude. Il est coutumier du fait. Vers 13 heures, Kenny Ortega reçoit un coup de fil. Michael est à l'hôpital. A 12h22, la standardiste du Samu a reçu un message depuis un portable. « Un homme de 50 ans, en état d'arrêt respiratoire. » En moins de trois minutes, l'ambulance 71 des pompiers de Los Angeles pénètre chez Jackson. Ils le trouvent inanimé, étendu sur son lit. Le Dr Murray est à ses côtés. Il lui a fait les pressions d'usage sur la poitrine. Les urgentistes mettront quarante minutes à le réanimer. Suffisamment pour le transporter. « Vous devez le sauver ! » hurlent ses proches à la porte de l'hôpital universitaire de UCLA. Trop tard. Michael

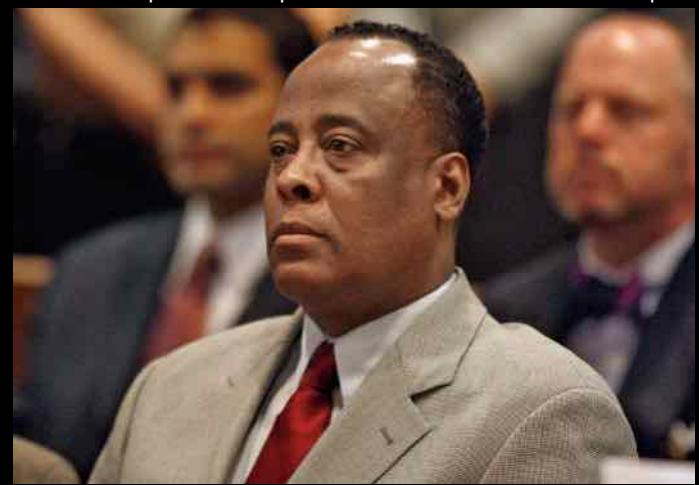
Jackson est mort. Dès l'annonce officielle, des avocats se précipitent au Staples Center pour confisquer des enregistrements vidéo des répétitions... De quoi est-il vraiment mort ? Sa santé lui permettait-elle de faire cette tournée ? Lui aurait-il forcé la main ou n'avait-il simplement pas le choix, endetté comme il l'était ? AEG risque de perdre 115 millions de dollars dans l'affaire, surtout s'il est prouvé que la mort est due à un état de santé antérieur. Michael Jackson voulait quitter la rubrique des chroniques judiciaires, il y replonge. Cette fois, le procès aura lieu sans lui. ●



Cette photo du chanteur décédé a été utilisée comme pièce à conviction lors du procès.

People v. Murray  
SA073164

**L'ÉTRANGE DR MURRAY** Né à La Grenade, aux Antilles, en 1953, Conrad Murray a d'abord été un cardiologue au-dessus de tout soupçon malgré une situation financière précaire. A Las Vegas, il mène grand train avec son épouse et ses deux enfants. Ses nombreuses vies parallèles lui coûtent très cher. Le séducteur est le père de sept enfants conçus avec au moins cinq femmes... En 2009, Michael Jackson a besoin d'un médecin pour la tournée « This Is It ». Il lui offre 150 000 dollars par mois. Soigner Michael Jackson – et se plier à ses désirs – quand il exigeait du propofol, un anesthésiant puissant – devait lui permettre d'échapper à la ruine. Pour les deux médecins légistes, la cause de la mort de la star ne fait aucun doute : « intoxication massive au propofol ». Sur le rapport d'autopsie, ils ont coché la case « homicide ». En 2011, le Dr Murray a été jugé et condamné à quatre ans de prison, sa licence médicale a été révoquée.



ECLATANTE  
ET SOBRE,  
**C'EST LA MAGIE  
BINOCHE**

*Films français, chinois, iranien... Depuis son Oscar de la meilleure actrice dans un second rôle pour « Le patient anglais », Juliette Binoche est une étoile du cinéma mondial. En 2007, à Cannes, l'actrice défend « Le voyage du ballon rouge », du réalisateur Hou Hsiao Hsien. Pour elle, John Galliano a créé chez Dior une robe bustier en crêpe de soie fuchsia.*

PHOTOS SÉBASTIEN MICKE



SCENE  
SCENE  
SCENE



CANNES, DEAUVILLE, HOLLYWOOD...

# LE BAL DES STARS

C'était le temps du chic des photos. Une époque bénie où les vedettes entretenaient une vraie complicité avec ceux qui célèbrent leur image. Petit à petit, les intermédiaires ont multiplié les exigences, abîmant la spontanéité des rendez-vous de connivence.

« Je m'habille toujours comme si j'avais 17 ans », s'amuse Kristin Scott Thomas, la plus française des actrices britanniques. En 2005, elle pose en robe du soir sur le lit de sa chambre de l'hôtel Majestic, à Cannes.



UN CLIN  
D'ŒIL, UN  
SOURIRE,  
UNE POSE  
ÉCLAIR...  
**C'EST  
GAGNÉ !**



« La fille qui refuse de faire du cinéma » est devenue « la fiancée de l'Italie », le symbole de l'âge d'or du cinéma transalpin. Durant la décennie 2000, Claudia Cardinale est fêtée dans le monde entier : Ours d'or d'honneur à Berlin, Légion d'honneur en France, Aigle d'or d'honneur à Moscou.



*Les apparitions publiques de « l'homme le plus sexy de la planète », selon le magazine américain « People », provoquent immanquablement des émeutes de fans énamourées. Ce dimanche 2 décembre 2007, George Clooney goûte à un peu de calme, sous les lambris de l'hôtel Le Royal de Deauville.*



*Portes qui claquent et quipropos dans la suite du Grand Hôtel Haussmann à Paris. Christian Clavier a retrouvé son compère Gérard Lanvin. En 2007, dix-huit ans après « Mes meilleurs copains », les deux acteurs sont partenaires dans une comédie, « Le prix à payer ».*





## SYLVIE TESTUD BONHEUR ET RAVISSEMENT

*Avec sa frimousse coquine et cet air de ne pas y toucher, elle est l'une des comédiennes les plus douées de sa génération. Couverte de récompenses – dont le César de la meilleure actrice pour sa prestation dans « Stupeur et tremblements », d'Alain Corneau, l'adaptation du roman d'Amélie Nothomb –, elle a fini l'année 2004 en accumulant les heureux événements. Cinq films et la mise en route d'un bébé (son fils, Ruben, verra le jour quelques semaines plus tard). Voilà tout ce qu'elle aime : mener de front plusieurs vies à la fois.*

PHOTO  
HUBERT FANTHOMME

## HEUREUX COMME JERRY LEWIS EN FRANCE

« J'aurais 9 ans toute ma vie », a-t-il toujours prévenu. En 2009, dans sa chambre de l'hôtel Majestic à Cannes, l'Américain fait le clown, comme à son habitude. Dans le film « Max Rose », il interprète son premier rôle dramatique. Un mélo qui sera sélectionné au Festival de Cannes.



## ROBERTO BENIGNI RIRE CONTRE LE PIRE

Avec « La vie est belle », le génial bouffon a montré que l'on pouvait parler de la Shoah sur fond de comédie. Roberto est une pile électrique branchée sur le pôle positif. En 2005, devant l'objectif de Sébastien Micke, notre photographe, l'acteur italien martyrise un fauteuil en jouant au kangourou.

PHOTOS SÉBASTIEN MICKE





## TROIS PETITES NOTES DE MUSIQUE POUR DES ACTRICES IRRÉSISTIBLES

En 2003, Isabelle Nanty, Audrey Tautou et Sabine Azéma donnent un coup de folie à une opérette de 1925, dans « Pas sur la bouche », sous la houlette d'Alain Resnais.



## CHARLOTTE ET YVAN HISTOIRE DE COUPLE

Après le succès en 2001 de « Ma femme est une actrice », comédie inspirée de sa vie avec Charlotte Gainsbourg, Yvan Attal reste fidèle – trois ans plus tard – à sa muse dans « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ».

## HUMOUR ET FRATERNITÉ AU BOX-OFFICE

Avec « Le cœur des hommes », en 2003, « Les bronzés 3: amis pour la vie », en 2005, « Camping », en 2006, et « Bienvenue chez les Ch'tis », en 2008, le cinéma made in France fait des étincelles. Le public veut rire et s'émouvoir. L'amitié entre mecs fait mouche, au point que Marc Esposito entraînera ses acteurs, Jean-Pierre Darroussin, Marc Lavoine, Bernard Campan et Gérard Darmon (3) dans deux autres épisodes sur dix ans. Preuve que les histoires de potes, ça marche, les copains du Splendid (2) replongent une troisième fois dans le bain des « Bronzés » un quart de siècle après l'opus initial. Quant à Franck Dubosc (4), il enfile pour la première fois, mais pas la dernière, le slip de bain de Patrick Chirac sous la direction de Fabien Onteniente. La comédie nordiste de Dany Boon (1), elle, casse la baraque avec ses 20 489 303 entrées et vient titiller le record de l'insubmersible « Titanic ».



1 2

3 4





## SERRAULT, VILLERET, NOIRET **SALUT LES ARTISTES !**

« Je vois bien qu'aujourd'hui, dans le cœur des Français, j'ai ma place, un peu comme si j'étais un oncle », confiait Philippe Noiret à Paris Match, quelque temps avant de s'éteindre, entouré des siens, le 23 novembre 2006. Mais la famille du cinéma français ne serait pas complète si l'on omettait de citer Jacques Villeret le cousin lunaire et le grand-père fantasque Michel Serrault, décédés le 28 janvier 2005 pour le premier et le 29 juillet 2007 pour le second. Le départ de ce trio d'acteurs de choc dans un intervalle de deux ans, a laissé un grand vide. Du chirurgien Julien Dandieu dans « Le vieux fusil » à l'ingénue François Pignon du « Dîner de cons » en passant par l'inénarrable Zaza Napoli de « La cage aux folles »... il y a tant de personnages inoubliables à qui ces comédiens immenses ont donné vie en prêtant leur souffle et leurs traits !

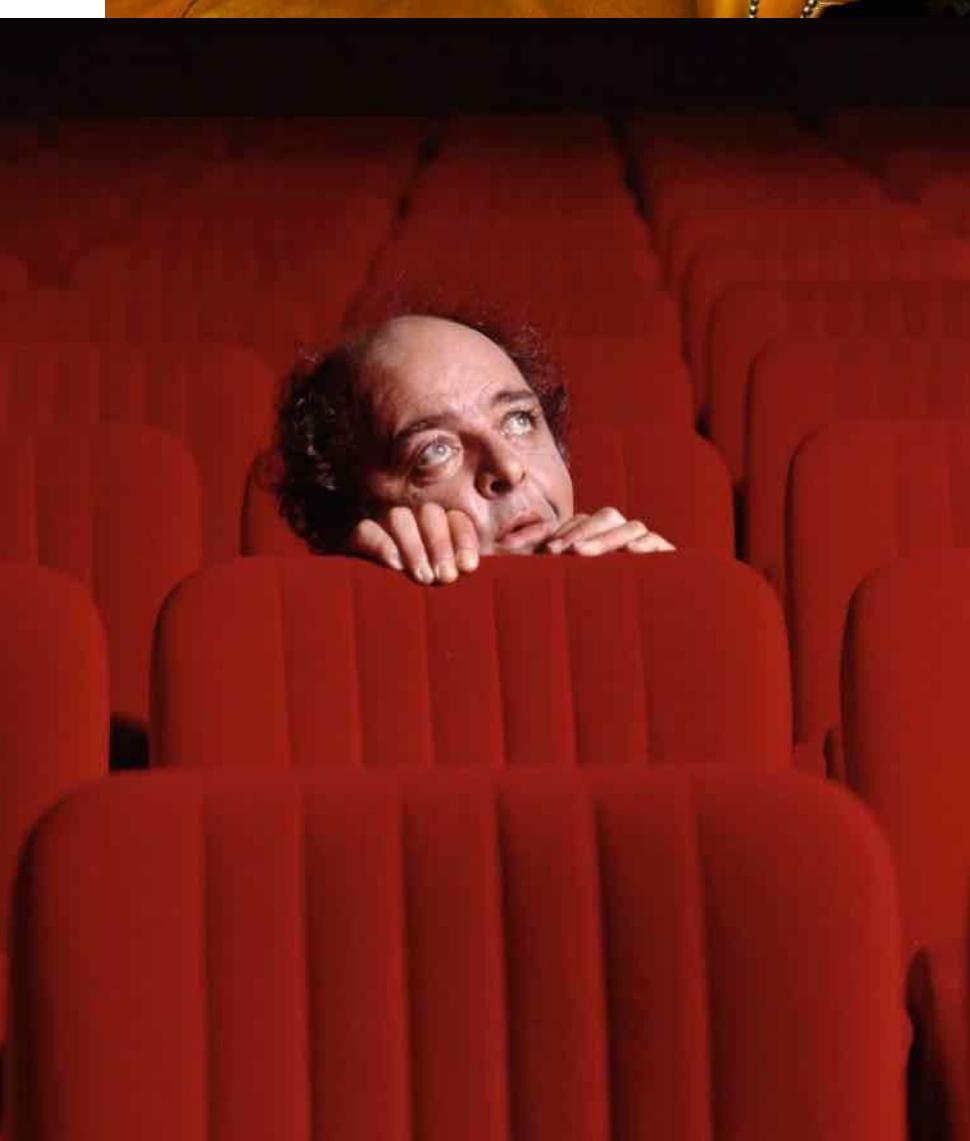




PHOTO JACQUES LANGE

## LA VIE EN ROSE AVEC SHARON STONE

Le 24 février 2008, à Los Angeles, Marion Cotillard serre dans sa main la statuette de son sacre. Son interprétation d'Edith Piaf dans « La môme », d'Olivier Dahan, est une performance exceptionnelle. Jusque-là, la seule Française à avoir obtenu l'Oscar de la meilleure actrice était Simone Signoret, en 1960.

PHOTO STEFANIE KEENAN



# Marion Cotillard

# Hollywood à ses pieds

« Merci Olivier, tu as bouleversé ma vie, je suis sans voix. »

A 32 ans, Marion Cotillard décroche l'Oscar, elle avait déjà été distinguée d'un César et d'un Golden Globe pour le même rôle.

PAR PATRICK MAHÉ

**D**'abord l'affiche : une silhouette, de dos, bras ouverts, sous un halo. Tout est dit. « La môme » – Edith Piaf – offerte sur scène, telle qu'en elle-même, telle qu'aux plus beaux jours, pardon, les plus funestes, de son « hymne à l'amour »... Et puis, voilà « La vie en rose » qui court, bientôt de théâtre en théâtre sur Broadway. Un titre de comédie ; une vie de tragédie.

On est en 2008.

Entre les deux, l'histoire d'une statuette finement dorée... Pas n'importe laquelle : un Oscar. Pas n'importe où : à Hollywood... Trois ans plus tôt, Marion Cotillard, Parisienne aux solides attaches bretonnes, est repérée par Luc Besson. Révélée dans « Taxi » (trois films), elle quitte la comédie pour « adulescents » avec le rôle phare de sa jeune carrière, celui d'Edith Piaf ! Un mythe.

Déjà, elle avait glané un César pour son apparition de sept minutes dans « Un long dimanche de fiançailles ». Dès lors, les récompenses se succèdent : Bafta, Golden Globe et l'Oscar au bout du tapis rouge, tout en haut de l'affiche ! Un coup de jeune pour la France du grand écran ! En quatre-vingts ans, en effet, seules deux actrices non américaines avaient décroché le graal suprême avant Marion : l'Italienne Sophia Loren, pour « La ciociara », de Vittorio De Sica et notre Casque d'or, Simone Signoret, mais pour un film en anglais : « Room at the Top », de Jack Clayton, étonnamment traduit « Les chemins de la haute ville » (1959).

Avec une modestie digne des plus grands, drapée dans une robe de sirène, Marion Cotillard désacralise son succès : « Je choisis un rôle, pas une statuette, les Oscars ne me font pas du tout triper ». Ce qui ne l'empêche pas, dans un rire éclatant, de brandir le lingot de la renommée dans un éblouissement de flashes. Elle surgit alors du verdict lumineux de près de six mille jurés.



Un cri du cœur « Ma-ri-onnnnnn ! » traverse alors le Kodak Theatre de Los Angeles à la vitesse de l'éclair. Bob Berney, le distributeur, s'époumone : « Ma-ri-on, you deserve it ! » (Marion, tu le mérites !) Pour lui, la soirée tourne au bingo : il avait pratiquement acheté à l'aveugle les droits de « La môme ». L'effet Piaf n'est pas saugrenu aux Etats-Unis ; aussi le pari pouvait-il se tenter. Mais de là à défier les codes du marché « à l'aveugle », surtout... C'était – un peu – du jamais-vu !

Bien des écrivains ont croqué la saga Piaf jusqu'aux derniers pépins de Big Apple, la grosse pomme new-yorkaise. Peu d'actrices, au faîte de leur carrière, telle Bette Midler en 1979, jouant Janis Joplin, ont osé surmonter un défi analogue. Endosser un rôle, même « impossible » pourquoi pas ? Le tenir, des semaines durant, le revendiquer face au public, en « sortir » enfin, quel marathon psychologique !

Piaf, c'est d'abord la chanteuse des rues, grandie sur le pavé ; une cigale des faubourgs aux amours malheureuses, presque une réincarnation des « Mystères

de Paris ». C'est aussi le Club des Cinq qui a fait swinguer le Tout-Paris d'après-guerre. Le public populaire se nourrit de ses complaintes. Elle les chante comme pour s'en délivrer. La voix douloureuse, elle témoigne d'un univers romanesque où la vie en rose se voile souvent de noir.

Sa rencontre avec le boxeur Marcel Cerdan marie l'amour et la tragédie. Ce soir-là, en 1946, ni coup de cœur ni coup de foudre. Une poignée de main. Banale. Leur conquête commune de New York, elle sur scène, lui sur le ring, les rendra amoureux pour un jour, pour toujours...

Deux ans durant, ils doivent taire leur liaison interdite. Elle ne vit que pour lui, il ne voit que par elle. Chaque séparation est une épreuve. Leur histoire s'arrêtera une nuit, quelque part, dans le ciel, entre New York et Paris. Edith, bête blessée, implose de chagrin. Elle se maudit d'avoir précipité le retour de « [son] homme », alors qu'il devait rentrer, par mer calme, à bord du paquebot « Ile de France ». « Il est mort dans le ciel, donc il y est ! » hurle-t-elle, signant là, un poignant « Hymne à l'amour ». Incroyable mais vrai : les paroles de cette chanson, devenue culte, avaient glissé sous sa propre plume, quatorze jours avant le drame du Constellation d'Air France s'écrasant sur un pic des Açores :

« Si un jour la vie t'arrache à moi / Si tu meurs que tu sois loin de moi... »

Pour interpréter « La môme », Marion Cotillard a tout lu, tout dévoré, tout appris de l'univers rose et noir d'Edith Piaf. Elle a saisi le rôle, s'immergeant dans le personnage, si brisé à l'heure des fins dernières, comme on épouse une deuxième vie : « Oui, confesse-t-elle, alors, j'ai mis longtemps à « sortir » d'Edith Piaf ! »

Son retour à l'écran, ne tarde pas pour autant. Un an après les Oscars, elle signe pour « Public Enemies », tout l'opposé d'une dramaturgie intime, comme que celle de « La môme »... Avec la saga criminelle de John Dillinger face au FBI – Johnny Depp partageant l'affiche –, cet autre genre tourne au nouveau triomphe : Hollywood à ses pieds. ●



## APRÈS PRESQUE SEPT ANS, ELLE RETROUVE SES ENFANTS

*Dimanche 6 juillet 2008 sur la terrasse du  
Raphael, le palace près de l'Etoile où Ingrid se repose  
depuis son arrivée à Paris le vendredi précédent.  
Enfin, elle peut de nouveau serrer contre elle  
Mélanie, 22 ans, alors que son fils, Lorenzo, 19 ans,  
devenu si grand, l'étreint tendrement.  
Au poignet, elle porte son précieux chapelet.*

PHOTO PHILIPPE PETIT

A photograph of a woman with dark hair, smiling broadly with her eyes closed. She is wearing a light-colored top and has her arms crossed. The background features the Eiffel Tower and a clear blue sky with some white clouds. The city of Paris is visible in the foreground with its rooftops.

# INGRID BETANCOURT RENAISSANCE À PARIS

A côté des sourires  
des retrouvailles familiales,  
à Paris, il est un détail  
important pour la  
Franco-Colombienne, enlevée  
par les Farc en février 2002...  
Elle ne quitte pas le chapelet  
qui, tout au long de sa  
captivité au cœur de la jungle  
l'a fait tenir, moralement et  
spirituellement.

# Ingrid Betancourt

# 2 300 jours

# en enfer



**Notre journaliste connaît Ingrid avant son enlèvement. Il a pris l'avion qui la ramenait en France et ils ont longuement parlé.**

Paru dans Paris Match n° 3086 du 9 juillet 2008

PAR MICHEL PEYRARD

Il me serre dans ses bras et son étreinte est étonnamment forte. Plus tard, Ingrid m'expliquera pourquoi. « J'ai fait des pompes, parce que là-bas j'ai dû apprendre à vivre comme un homme. » Pour l'heure, sur ce perron de la résidence de l'ambassade de France à Bogota, c'est la douceur de son expression qui frappe avant tout. Les familles d'otages encore aux mains des Forces armées révolutionnaires de Colombie (Farc), la contemplent, comme on vénère une icône. Il y a sept ans, Ingrid dégageait déjà ce mélange subtil de générosité et de force. La captivité l'a transcendée. Nous nous étions rencontrés en février 2001, lors d'un reportage en Colombie. Nous avions parcouru le pays, de Bogota à Mompos, des faubourgs populaires jusqu'à cette route de San Vicente del Caguan où, quelques mois plus tard, elle allait être kidnappée par ces mêmes guérilleros des Farc qui nous accueillaient alors. Nous nous étions revus à Paris. Elle fut un soutien efficace pour ma famille, en octobre 2001, alors que j'étais détenu en Afghanistan par les talibans. En dépit de multiples voyages dans la jungle de Colombie, durant ces six ans et quatre mois, je n'avais jamais eu l'occasion de la remercier. Aujourd'hui, c'est fait. Dans la nuit, à bord de l'avion présidentiel qui ramenait Ingrid vers sa « douce France », sa main est venue me réveiller. Nous avons parlé pendant deux heures. Une longue conversation où la douleur le disputait parfois à l'exaltation, le chagrin à la joie. Comme une catharsis.

— Tu reviens d'un monde figé, fossilisé. Le nôtre a continué d'évoluer. Qu'est-ce qui te surprend le plus ?

— Tous vos petits machins, ces portables qui vibrent et font des photos. J'éprouve une sorte de terreur à les voir s'agiter tout seuls. J'ai accumulé un peu de retard sur le plan technologique. [Sourire.]

— Le 23 février 2002, jour de ton enlèvement, tu as dû prendre la route pour te rendre à San Vicente del Caguan, l'ancienne capitale des Farc sur le point d'être reprise par l'armée, parce que le président de l'époque, Andres Pastrana, t'avait refusé une place à bord de son hélicoptère. Tu lui en veux ?

— Je n'en veux à personne. Je t'assure : strictement personne. Il y a eu probablement des erreurs commises de part et d'autre, une mauvaise évaluation du risque. Je crois que les forces de sécurité colombiennes auraient pu me protéger davantage. J'ai toujours pensé que, si j'avais disposé de ce qui m'avait été promis, c'est-à-dire une voiture blindée et une escorte, j'aurais passé sept années extraordinaires avec mes enfants et n'aurais pas enduré tout ce que j'ai vécu. Mais j'ai compris que c'était mon destin. J'ai souvent refait dans ma tête le cheminement qui a conduit à ma prise de décision de partir, en dépit des risques. C'est très curieux parce que tout me poussait à ne pas y aller. Mon père, d'abord. Je l'avais embrassé la veille. Il était très malade. C'était un début de week-end et je voulais être avec lui. J'avais peur qu'il meure, je n'avais pas du tout envie d'aller à San Vicente. Mon équipe avait besoin de voir leur leader se bouger. [Elle était en campagne pour la présidentielle.] J'ai parlé avec le maire, élu de mon parti. Il m'a dit : « Il faut que tu viennes, les gens ont peur. Ils pensent qu'il va y avoir des représailles. » J'ai fini par accepter. Je pense que les Farc ont été prévenues de mon départ et m'attendaient. Quand nous avons été capturés, Clara et moi avons été placées d'un côté, et les autres à l'opposé. Aussitôt, j'ai songé à une photo. Tu te souviens quand ils ont tué la famille Turbay Cote ?

— Malheureusement oui. [Le 29 décembre 2000, les Farc avaient intercepté sur cette même route le véhicule blindé du parlementaire Diego Turbay Cote. Le négociateur de paix colombien avait été exécuté avec sa mère, un journaliste et quatre personnes.]

— Il y avait cette photo où l'on voyait les corps gisant près de leur voiture. Je me suis dit : « Ça y est, on y est. C'est ce qui m'arrive, ils vont me tuer. » Tout le monde était très excité, les gars avaient l'arme au poing et criaient : « Ne bougez pas ! » Un Toyota, dans le plus pur style narco, énorme, gyrophare rouge, est arrivé. Un type a ouvert la fenêtre, très cool, et m'a lancé : « Bonjour, Ingrid, comment ça va ? » Je lui ai répondu : « Commandante, como esta ? » Le type a souri, ravi que je reconnaisse son statut. C'était Cesar.

— Le chef du front n° 1, celui qui a été arrêté lors de l'opération qui a conduit à ta libération ?

— Non, un autre Cesar. Lui, c'était le chef du front n° 15, qui allait être tué un an après m'avoir fait kidnapper. Il me dit alors : "Ne vous inquiétez pas, je suis là, je garantis votre vie, rien ne vous arrivera. Montez dans la voiture." Et il fait monter Clara derrière. Les trois autres personnes qui m'accompagnaient restent là.

— Que ressens-tu alors ? De la rage, de la colère ?

— Quand il m'annonce que je suis prise en otage, ma seule préoccupation, c'est mon père. Il fallait qu'il apprenne la nouvelle de la manière la plus douce possible, parce qu'il risquait d'en mourir. J'ai demandé la permission de lui annoncer moi-même, par fax.

— Est-ce que Clara t'a suivie volontairement, ou les Farc lui ont-elles ordonné de monter ?

— Lorsque nous avons décidé de prendre la route pour San Vicente, Clara a dit : "Je viens avec toi." Elle aurait pu rester comme d'autres. Lors de la prise d'otage, c'était différent. On ne te demande pas ton avis. On te dit : "Là !"

— Votre amitié n'a malheureusement pas survécu...

— Non, mais j'ai eu une très grande affection pour Clara. Nous avons vécu beaucoup de choses ensemble. Les difficultés qui se sont présentées sont des difficultés de la vie. Parce que nous avons vécu des choses atroces.

— Y a-t-il un événement particulier qui vous a séparées ?

— [Long silence.] La douleur. L'immense douleur. La difficulté de vivre cette douleur.

— Qu'elle ait conçu un enfant avec un guérillero t'a choquée ?

— C'était sa décision, que je respecte. C'est sa vie.

— Selon certains ex-otages, le problème résidait dans ton combat de chaque instant pour conserver ta dignité, là où Clara a plus souvent composé. Les otages libérés avant toi ont souligné à quel point tu ne cédaient rien à tes geôliers. C'était une manière de préserver ton amour-propre ou une façon d'entretenir ta colère ?

— Je crois que c'est simplement ma façon d'être. J'ai été élevée dans une famille où le respect est fondamental. Mon père était un homme d'une droiture extraordinaire. Eux [les Farc, dont Ingrid s'abstient le plus souvent de prononcer le nom] me traitaient en ennemie, sans jamais le moindre geste de compassion, le moindre respect. Leur discours a été immuable : "Nous sommes l'armée des pauvres. Ce que nous faisons, c'est pour le bien du pays. Dans cette histoire, nous sommes les bons." Ils ne savaient pas ce que je défendais : ma lutte contre la corruption, pour la justice sociale, tout ce qui est essentiel dans mon action politique. Pour eux, toutes les personnes qui ne militent pas au sein des Farc sont des ennemis. Ils me détestaient plus que les autres. Sans compter le fait d'être une femme, j'étais le symbole de ce qu'ils haïssent : l'oligarchie mais aussi le fait d'être française et colombienne. J'avais la possibilité d'accéder à un monde qui leur était interdit, de posséder une culture qui les dépassait, de parler une autre langue qu'eux, d'être allée à l'université. Pour eux, tout cela était un luxe dont ils rêvaient probablement...

— Comment se traduisait cette hostilité à ton égard ?

« Le châtiment après mon évasion ? Terrible. J'ai passé trois jours debout, chaîne au cou, attachée à un arbre »

— Par des vexations de tous les instants. Lorsqu'on perd la liberté, on perd aussi la possibilité d'agir dans les moindres petits détails, de satisfaire les besoins essentiels de la vie. Tout est sujet à demande. Aller aux toilettes, il faut demander la permission. Parler avec un gardien nécessite une permission. Parler avec un autre otage aussi. Ecouter la radio : permission. Tu as besoin d'une brosse à dents, de dentifrice, de papier toilette : tout est sujet à négociation. S'ils sentent que vous résistez, ils ne vous donnent rien.

— Comme tu leur résistais, tu as été souvent privée.

— Absolument. Sept années de privation. De tout, des besoins les plus élémentaires.

— Les otages, c'est une microsociété. Il y a des héros, mais aussi des collabos, des délateurs. Comment analysais-tu ça ?

— Je ne peux faire de jugement de valeur sur ceux qui ont partagé cette vie atroce. Nous étions tous pris en otages, avec un fusil sur la nuque 24 heures sur 24. Notre principale compagne, c'était la peur de la mort. Je ne jugerai aucun de mes camarades : je n'ai que de l'admiration pour eux. Nous avons tous eu des défaillances. Je vais t'avouer une chose. J'ai été très malade : pour avoir accès à des médicaments, il a fallu que je négocie des cigarettes pour les échanger. Négocier des cigarettes, c'est une façon d'être, de participer au monde atroce de la corruption, que je déteste et combats. Et pourtant je l'ai fait, comme d'autres. Le système de cette microsociété fait que le guérillero qui a accès aux détenus a un pouvoir immense. Lui seul peut t'apporter ce dont tu as besoin.

— Quel a été le pire moment ?

— [Long silence.] Lorsque, à bord de cet hélicoptère, la liberté nous a été rendue, j'ai regardé cette épaisseur de jungle sous mes pieds. Et je me suis dit que toutes ces horreurs... [Ingrid fond en larmes.] Elles sont restées là-bas. Aucun intérêt.

— Lucho [le sénateur Luis Eladio Perez, relâché en février 2008] et Pinchao [un policier, évadé en avril 2007] m'ont raconté que tu étais passée maîtresse en matière d'évasion. L'évasion, c'est le luxe de l'otage ?

— Oui. C'était ce qui me permettait d'accepter de vivre une semaine de plus. Je me disais : "D'accord, une semaine de plus, mais demain..." Parce que j'ai été malmenée physiquement, humiliée... Cinq fois, je suis parvenue à m'échapper. Le problème, c'est que la jungle est très éprouvante. Le vrai héros, c'est Pinchao : il a réussi à faire ce dont je rêvais. Il a marché, seul, sans nourriture. Il est parvenu en extremité à faire le contact avec l'armée. Et il a été sauvé.

— Combien de temps a duré ta première tentative d'évasion ?

— La première, avec Clara, n'a duré que quelques heures, moins d'un mois après ma capture, parce que j'étais partie sans rien du campement. Je me suis rendu compte que je ne connaissais rien de la jungle. J'ignorais comment y survivre. J'avais même peur de boire de l'eau de la rivière, c'est te dire mes chances de réussite ! Mais cela m'a beaucoup appris. A chaque évasion, j'apprenais quelque chose, sur moi, sur la survie, sur ce dont j'avais besoin pour la prochaine. [Elle sourit.] Oui, je suis devenue une experte.

— Ta tentative d'évasion la plus aboutie fut, sans conteste, la dernière, menée avec Lucho. Elle a duré une semaine...

— Quand je revis ces moments, c'est si intense ! Nous étions si près de la liberté. Dans la jungle, seuls. Le fait de ne plus avoir de gardes suffisait à nous enchanter ! Nous avons réappris à vivre.

— Une fois reprise, quel a été le châtiment ?

— Terrible. J'ai passé trois jours debout, chaîne au cou, attachée à un arbre. Par la suite, je serai enchaînée trois ans en tout.

— Où as-tu trouvé la force morale de résister à ça ?

— Dieu. Dieu !

— Tu étais une catholique fervente avant ton enlèvement. L'expérience a donc renforcé encore ta foi ?

— Dans la jungle, tout est ennemi. La végétation, les animaux, les hommes, on n'est entouré que d'éléments hostiles. On touche un arbre ? On est piqué. Tu marches ? C'est sur une *(Suite page 110)*

“conga” [fourmi venimeuse], un serpent, une tarantule... La jungle n'est pas faite pour l'homme. Ou alors l'homme n'est pas fait pour la jungle. Le climat est monstrueux, humide. On ne peut pas survivre, ou alors il faut payer un prix exorbitant : devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un qui n'a plus grand-chose d'humain. Dieu, c'est une garantie, la seule manière de se prémunir contre le risque de perdre sa dignité. C'est ce qui te permet de te contrôler.

— Dans le Vaupes, il y a quelques mois, lorsque nous te recherchions, il a fallu abandonner car, selon les Indiens, un commandant des Farc surnommé “Gafas” [lunettes] avait envoyé un groupe de guérilleros à notre rencontre et ses intentions étaient hostiles. “Gafas”, c'était bien le chef de tes geôliers ?

— “Enrique”, aussi baptisé “Gafas”. Un homme d'une cruauté extraordinaire, d'une intelligence tout entière dévouée à la méchanceté. Un artiste de la cruauté. Capable, aussi, d'être charmant.

— Cela s'appelle de la perversité, non ?

— Ce fut un thème de réflexion constant pour moi : j'avais le sentiment que le diable habitait la jungle colombienne. Nous étions dans un système démoniaque où la méchanceté, les comportements les plus vils étaient la règle... Nous sommes pourtant parvenus à faire le nécessaire pour nous préserver. [Elle montre le chapelet qu'elle a confectionné.] Moi, je priais trois fois par jour.

— Les otages libérés affirment que, toutes ces années, tu les as aidés, soutenus, fabriquant des vêtements pour les uns, remontant le moral des autres, alors même que tu étais la plus maltraitée.

— [Ingrid fond en larmes.] J'avais besoin de créer un espace de fraternité. J'ai toujours éprouvé le besoin de comprendre les autres. Les militaires, notamment, ont été ma famille. Même s'il a été d'abord difficile d'être une femme au milieu de tant d'hommes.

— Lucho a évoqué des problèmes avec certains otages militaires, des actes de voyeurisme...

— C'est arrivé, un peu. Des choses d'abord ponctuelles, des cas individuels. Mais la majorité se sont comportés comme des frères. Ils m'ont aidée. J'ai beaucoup appris... L'un d'eux m'a sauvé la vie. Il a fait de la préservation de ma vie son défi personnel. Il s'appelle William Perez, le seul infirmier militaire, un être extrêmement intelligent, très doué. Il était très respecté par la guérilla. Il a été libéré avec moi.

— Avant ton enlèvement, je me souviens de tes réticences, de tes critiques envers les militaires. Ton point de vue a donc changé ?

— Totalement. J'ai une profonde admiration pour les soldats, leur force intérieure, leur volonté de ne pas se laisser abattre morallement. Pour moi, ce sont des héros.

— Quand tu descends de l'avion, à Bogota, tu portes un chapeau militaire confectionné par eux. C'est un signal fort que tu envoies, dans un pays où cette institution est souvent décriée.

— Je dois la vie à ceux qui ont mené l'opération audacieuse de notre libération. Mais, surtout, je dois tout à mes compagnons otages militaires. Au début, j'étais incapable de faire à manger, de dresser une tente, d'installer un lit. Je n'avais pas de forces dans les bras. [Souriante, elle me fait toucher ses biceps.] Maintenant, j'en ai ! Et ce sont les soldats qui m'entraînaient à faire des pompes. Aujourd'hui, je suis même hyper musclée. Ils m'ont entraînée pour que je puisse être autonome, indépendante. Dans la jungle, tout est fait à la force du bras. Les soldats otages étaient jeunes. Nous, non. Lucho, par exemple, était très malade. Quand il a fait un coma diabétique, j'ai dû le soigner avec un morceau de sucre, le lui mettre dans la bouche pour qu'il ne crève pas. Et, pourtant, après une crise, Lucho était capable d'installer à la force de ses bras un “campuché” [un campement de fortune].

# « J'ai marché 300 kilomètres par an dans la jungle. J'aimais toucher les serpents, comme pour apprivoiser la mort »

— Pendant ces six ans et demi, as-tu une idée du nombre de kilomètres que tu as parcourus ?

— J'ai dû marcher, en moyenne, 300 kilomètres par an...

— Les bestioles ?

— De toutes sortes. Les bêtes vraiment dangereuses, ce sont les serpents. Ils me fascinaient. J'aimais les prendre, les toucher. C'est peut-être une façon d'apprivoiser la peur de la mort.

— Il t'est arrivé d'en manger ?

— Oui. La seule bête que j'ai refusé de manger, c'est le singe.

— Pourquoi ?

— La première année,

les guérilleros avaient tué une mère pour prendre son bébé et l'apprivoiser, mais ils l'ont blessé. J'avais un flacon de poudre antiséptique, j'ai joué à l'infirmière avec le petit singe, Cristina, qui s'est pris d'affection pour moi.

— C'est toi qui lui as donné ce nom ?

— Non, c'était sa propriétaire, une guérillera. Ils lui avaient coupé les poils du crâne afin qu'elle ait une coupe militaire, en brosse. Ils avaient l'obsession de lui faire prendre un bain tous les jours. Pour la pauvre bête, c'était une torture. Je la câlinais. J'ai réussi à lui faire plus ou moins comprendre qu'il fallait descendre de mon épaule pour faire ses besoins. On s'entendait bien. Mais cela a suscité la jalouse de la guérillera, qui venait la reprendre avec rage. Un jour, je ne l'ai plus revue. Sa disparition coïncidait avec l'arrivée de deux chiens, des mascottes pour le commandant du groupe d'alors, Andres. Comme je me faisais du souci, un gars m'a dit : “Ne t'inquiète pas, Cristina ne va plus souffrir car elle est morte. Elle a servi de repas aux chiens...” J'ai décidé de ne plus avoir de bête.

— Et en quoi consiste l’“équipement” d'un otage ?

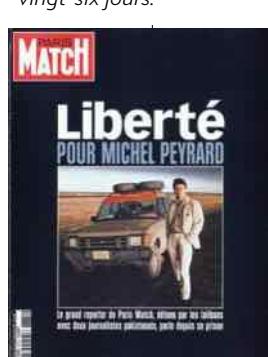
— La tente, le hamac, les moustiquaires, le plastique [qui sert à isoler du sol humide], les vêtements, la serviette de bain... On a un savon pour laver les vêtements et le corps. Il faut le faire durer, parce qu'on ne nous en donne qu'un chaque mois. Pour pouvoir se laver, on finit par ne plus laver les vêtements. Il y a aussi le talc, indispensable parce que, en raison de l'humidité et des bottes, on a des mycoses aux pieds. Malgré le talc, on a des problèmes de champignons. Les mycoses, dans la jungle, c'est une horreur. Hier, j'ai pris conscience que, pour la première fois depuis sept ans, je ne m'étais pas grattée de la journée. J'ai eu cette chance incroyable de ne pas avoir de leishmaniose [terrible affection cutanée]. Mais j'ai tout eu : paludisme, diarrhée chronique...

— Le paludisme, ils le soignent ?

— Il y a deux sortes de paludisme. De temps en temps, il y a les médicaments pour l'un, alors qu'on a attrapé l'autre. Ils m'ont donné un médicament qui, pour mon foie, a été pire que le paludisme lui-même.

— Dans la région de San José del Guaviare, il y a quelques mois, on t'a dit agonisante ou déjà morte. Tu n'y as pas été hospitalisée dans un poste de santé, comme on l'a prétendu ?

— Jamais ! Je n'ai pas reçu, de leur part, de soins médicaux. Mais il s'est produit un miracle : j'ai eu la chance que l'infirmier William Perez soit là au moment de mon hépatite. J'ai été très proche de la mort entre août et novembre 2007. Son diagnostic



était clair: "Dans un hôpital, tu t'en sortiras en un quart d'heure. Ici, il faut faire vachement gaffe parce que tu peux crever. Tu es totalement déshydratée!" Je ne mangeais plus, je vomissais tout, je souffrais de diarrhée chronique...

— Y avait-il, de ta part, un désir de te laisser mourir pour en finir avec la souffrance ?

— Quand ton corps ne répond plus, ton esprit suit. Il arrive un moment où tu n'as plus la force d'avoir la force... J'ai fait une grève de la faim, il y a longtemps, avant mon enlèvement [pour protester, au Congrès, contre le financement de la campagne du président de l'époque par les narcotrafiquants]. C'est très différent, tu es maître de toi-même. Mais là, tout me faisait mal. J'étais dans mon hamac et je ne pouvais plus me lever. Quand il fallait descendre à la rivière pour la toilette, mes compagnons étaient obligés de me porter. Je me suis dit: "C'est mon tour." Nous avons eu un compagnon qui est mort comme ça. Ils ont fait un trou et... [Silence.]

— J'ai été frappé par la contradiction entre le discours de ta famille, hostile à toute intervention militaire pour te sauver, et le tien: dans tes rares messages, tu semblais appeler de tes vœux cette intervention, à condition qu'elle soit bien préparée. Avais-tu conscience que tes prises de position n'étaient pas les leurs ?

— Oui, mais je comprenais. Ma famille croyait que j'avais un traitement d'exception et que les Farc me cajolaient, que ma situation était "tenable". Je me rappelle d'un communiqué de Reyes [numéro deux des Farc, tué en mars dans un bombardement] disant qu'"Ingrid va bien, elle fume". Je ne fumais pas ! J'avais besoin de cigarettes pour négocier des médicaments. Mais, du coup, je me suis mise à fumer... Ils me répétaient constamment que j'étais leur ennemie de classe, leur ennemie biologique, qu'ils me traitaient comme ils avaient été traités par les militaires quand ils étaient en prison. Qu'ils avaient été humiliés... Eux, en prison, ont des contacts avec leur famille, avec le monde, ils ont des lois qui les protègent. Nous, nous étions à la merci du commandant du groupe.

— C'est cet arbitraire qui explique que tu étais, comme Pinchao, Lucho et d'autres, favorable à une opération militaire ?

— Bien sûr. Tout en comprenant, et c'était une discussion constante entre nous, qu'une famille n'accepte pas ce type d'opération. Tels qu'ils étaient conçus, les sauvetages ne nous donnaient aucune chance d'en sortir vivants. Le fait que nos familles aient expliqué au monde qu'il fallait exiger du gouvernement colombien qu'il n'y ait pas d'opération militaire pour nous sauver a fait que l'intervention qui a conduit à notre libération a été menée avec intelligence, une pure action de génie militaire. Les types qui étaient dans l'hélicoptère n'étaient même pas armés. Nos sauveurs auraient pu se faire massacrer. Ils ont joué leurs vies. Ce sont des héros. Si l'état-major a changé sa conception d'une opération de sauvetage, c'est dû à la pression internationale, et notamment à la position de la France.

— La France de Sarkozy, mais aussi de Chirac et de Villepin ?

— Chirac, Villepin, Sarkozy. Oui.

— Ce paradoxe, le fait que tu étais en même temps au courant de tout et réduite à l'impuissance n'était-il pas insoutenable ?

— J'ai toujours été sous contrôle. Quand tu as la force spirituelle, tu as le contrôle mental. Je n'ai jamais été aussi lucide de ma vie que pendant ces années. Je voyais tout. J'ai appris à lire à travers les mots que j'entendais à la radio. Mon monde à moi était en noir et blanc, c'était un monde monochrome. Mais tout ce que j'écoulais, mon imagination le transposait. J'écoulais ma sœur et je la voyais. J'écoulais maman et je voyais ses sentiments.

— Cela doit être très particulier d'entendre à la radio l'annonce de son propre décès, comme cela a dû t'arriver...

— Oui, c'est très bizarre. Je me disais: "Mon Dieu, faites que ma famille comprenne que la souffrance dans la jungle n'est pas ma souffrance mais la leur." Je pouvais tout supporter sans problème. C'était la souffrance des miens qui était insupportable. Lorsque maman pleurait à la radio et que sa voix tremblait, j'étais furieuse. J'avais besoin de la savoir forte pour l'être.

— Yolanda a été ton pilier, n'est-ce pas ?

— Elle a cru en l'impossible. Maman m'a parlé à la radio sans interruption, sans savoir si j'étais vivante. Jusqu'à la dernière preuve de vie où je lui dis: "Je t'écoute tous les jours." Elle commençait ses messages avec la même phrase: "Je ne sais pas si tu m'écoutes. J'espère que tu m'entends..." Je lui répondais: "Tranquila, mami. Oui, je t'écoute." Mes compagnons riaient et se moquaient de moi.

— Quand as-tu obtenu une radio ?

— La deuxième année. C'était une radio de mauvaise qualité, j'avais beaucoup de mal à entendre les programmes. Mais je l'ai conservée comme un objet précieux.

— Quels événements t'ont marquée ?

— La Coupe du monde de foot. J'ai pleuré quand la France a perdu.

— Le coup de tête de Zidane ?

— J'ai adoré. Je crois que j'aurais fait pareil ! J'en ai voulu à ceux qui l'ont critiqué. Cette Coupe du monde n'a pas manqué de poser des problèmes dans mon campement, parce qu'il y avait les pro-Ingrid, donc les pro-France, et les partisans de l'Italie...

— Et en politique ?

— Evidemment, la guerre en Irak. Le discours de Dominique de Villepin à l'Onu. Formidable. Bravo ! J'ai pleuré.

— Dans ta lettre magnifique adressée à Yolanda [du 24 octobre 2007], tu écris avoir longtemps été incapable de penser aux enfants. C'était une manière de te protéger ?

— J'étais incapable de penser à eux sans pleurer. J'avais perdu mon père, je me sentais coupable. Un jour, on nous a apporté des choux enveloppés dans du papier journal. Je vois la photo d'un prêtre entouré de caméras auprès d'un cercueil. En lisant la légende, j'ai compris qu'il s'agissait de l'enterrement de mon père...

— Tu as fait des bêtises ?

— J'ai repoussé, jour après jour, la tentation du suicide.

— Il y a eu passage à l'acte ?

— Je ne veux pas en parler. Il y a des moments où, pour mourir, tu as besoin d'autres personnes. [Larmes.] Durant la première année, j'ai eu un comportement autiste. Je ne voulais pas savoir.

— Sur la vidéo qui accompagnait ta lettre, tu apparaiss prostrée. En vérité, tu sembles maîtriser parfairement l'outil et l'image...

— Ils voulaient montrer l'image d'une Ingrid en pleine forme. J'avais répété à Enrique [Gafas]: "Si ce que tu veux est une preuve de survie, je fais une lettre à maman." Je sortais tout juste de ma maladie. William Perez me faisait récupérer le mouvement. J'avais passé la journée avec une intraveineuse dans le bras, comme chaque jour depuis un mois. Les Farc auraient préféré ne pas donner cette vidéo, mais elle a été interceptée par les services colombiens.

— Nous t'avons quittée en campagne électorale, très anti-Uribe, et on te retrouve pratiquement uribiste...

— Non, pas uribiste. Mais je suis très admirative de la manière dont il a géré cette opération. Uribe a mis les Farc le dos au mur.» ●

Michel Peyrand

« Maman a cru en l'impossible. Elle m'a parlé à la radio sans savoir si j'étais vivante. L'entendre pleurer me rendait folle »

# Otages DEPUIS QUINZE ANS, LA FRANCE EST CIBLÉE

Jean-Paul Kauffmann, Marcel Carton, Marcel Fontaine, Roger Auque... Les reporters sont souvent les premiers visés. Michel Seurat, un scientifique, y laissera la vie. Et la liste s'allonge.

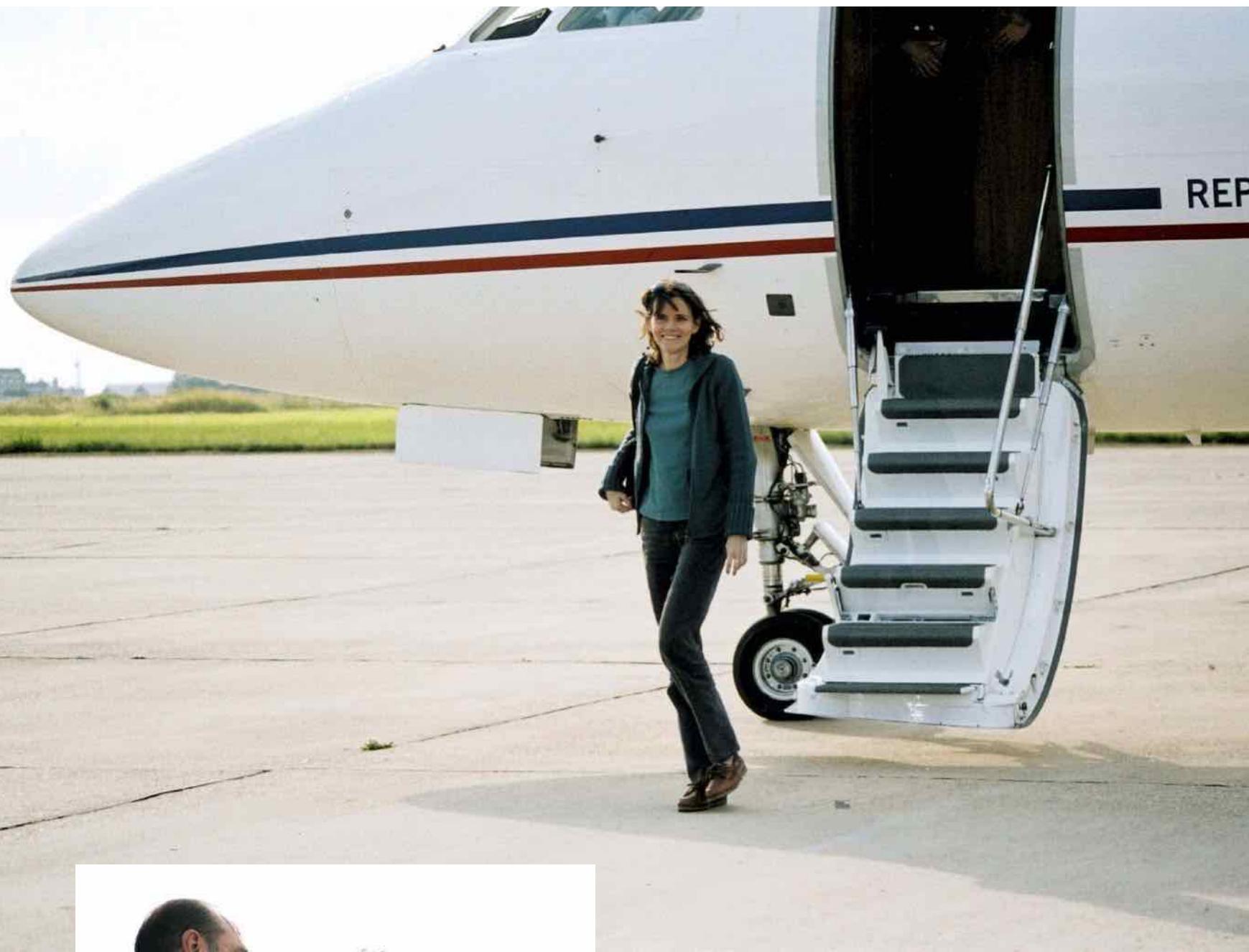


## CHRISTIAN CHESNOT ET GEORGES MALBRUNOT SIX TRANSFERTS EN JEEP DANS DES CERCUEILS EN CARTON

Leur complicité n'était pas feinte et ils se quittaient rarement. Il y avait chez eux du Zig et Puce, un côté Dupont et Dupond, les deux détectives de « Tintin », la ressemblance en moins. Christian Chesnot et Georges Malbrunot n'étaient pas jumeaux mais amis. Aussi travaillaient-ils souvent ensemble dans ce Proche-Orient compliqué dont ils étaient spécialistes, une région où exercer son métier de journaliste n'est pas de tout repos. Les reporters de Radio France Internationale et du « Figaro » ont été enlevés à la sortie de Bagdad, le 20 août 2004, alors qu'ils se dirigeaient vers la ville sainte de Nadjaf, en Irak. Une semaine plus tard, la chaîne de télévision Al Jazeera annonçait leur rapt par « l'armée islamique ». Le groupe fondamentaliste sunnite a déposé plusieurs ultimatums, exigeant l'abrogation de la loi française contre le port du voile à l'école. Les deux hommes seront finalement libérés après cent vingt-quatre jours de détention.

Le 23 décembre 2004, Christian Chesnot (à g.) et Georges Malbrunot, avec sa compagne, Sylvie Cherpin, au camp militaire de Cercottes, près d'Orléans.





*A sa descente d'avion le 12 juin 2005, la journaliste est amaigrie et fatiguée, mais elle ne cache pas sa joie d'être libre.*

## **FLORENCE AUBENAS CINQ MOIS AUX MAINS DES MOUDJAHIDINE IRAKIENS**

Deux semaines à peine après la libération de ses confrères Chesnot et Malbrunot, c'est au tour de Florence Aubenas de subir leur sort. Le 5 janvier 2005, à l'université de Bagdad, au cours d'un reportage sur les réfugiés de Falloujah, la journaliste de « Libération » et Hussein Hanoun al-Saadi son fixeur (guide, accompagnateur, interprète sur le terrain) sont enlevés. Florence est partie en Irak peu avant les fêtes de fin d'année pour suivre les premières élections démocratiques après la chute de la dictature de Saddam Hussein. Elle en reviendra à la veille de l'été, après avoir écrit un seul article de 1392 mots et vécu cent cinquante-sept jours de cachot pieds liés et yeux bandés. Le sourire de la reporter, qui a eu 44 ans au fond d'une cave, a flotté pendant cinq longs mois sur les murs des mairies, à la une des journaux, sur des tee-shirts et des banderoles dans la France entière. Le 12 juin à 19 h 10, sur le tarmac de l'aéroport militaire de Villacoublay, Florence débarque du Falcon officiel venu la chercher à Chypre. Son fixeur a été libéré la veille, en même temps qu'elle. Elle rit et plaisante avec le chef de l'Etat, Jacques Chirac. Une sacrée leçon de courage.

## FAITS DIVERS

# Victimes et prédateurs

## Natascha Kampusch Huit ans de calvaire

PAR ROMAIN CLERGEAT

**A**idez-moi ! Appelez la police. Je m'appelle Natascha. » Mercredi 23 août, derrière la fenêtre de sa cuisine, Ingeborg Kozisek perçoit les cris d'une jeune fille qui hurle à s'époumoner. Dans cette rue tranquille de Strasshof, à 25 kilomètres de Vienne, on n'a pas l'habitude d'entendre crier. Ingeborg sort dans son jardin. Dès qu'elle l'aperçoit, une jolie blonde ouvre la grille et se précipite vers elle. « Appelez la police ! Je suis Natascha. S'il nous trouve, il va nous tuer. » Du haut de son 1,60 mètre et avec ses 42 kilos, la demoiselle fait peine à voir. Elle est d'une pâleur diaphane et dans un état de panique absolu.

« Sa sincérité ne m'a semblé faire aucun doute, se souvient Mme Kozisek. Elle était très excitée, et tenait à peine sur ses jambes. » Devant son insistance, elle téléphone à la police. La jeune femme continue : « Je suis Natascha Kampusch. J'étais dans les journaux en 1998 ! Il m'avait demandé de passer l'aspirateur dans sa voiture et il a reçu un coup de fil sur son portable. Comme il entendait mal, il s'est un peu éloigné. Je me suis dirigée vers la grille de la maison. Et, voyant qu'il ne venait pas, je me suis enfuie en courant. » C'est effectivement ainsi que cela s'est passé.

Quelques instants auparavant, à seulement une centaine de mètres de là, Wolfgang Priklopil avait perdu de vue Natascha, mais le bruit de

l'aspirateur était là pour le rassurer. Elle devait être accroupie à l'intérieur de sa voiture, nettoyant le tapis de sol comme il le lui avait demandé. Une fois son portable éteint, l'homme blêmit : après 3096 jours de captivité, Natascha s'est enfuie. Il fonce chercher les clés de son véhicule et démarre en trombe.

### Disparue en 1998, sur le chemin de l'école

La police, elle, arrive là où Natascha a trouvé asile. Mais, dans la patrouille locale, personne ne peut croire à cette histoire de disparue ressuscitée. Même si ces hommes ne s'en sont pas directement occupés, chacun se rappelle parfaitement le fait divers qui avait défrayé la chronique en 1998. Le 2 mars, sur le chemin de l'école, Natascha, 10 ans, disparaît. Aucune trace, aucun témoin, jusqu'à ce qu'une petite écolière finisse par se confier à ses parents. Elle a vu Natascha être emportée dans une camionnette blanche. Grâce à cet indice, les enquêteurs partent en chasse. De gros moyens sont mis à leur disposition. Près de 1000 propriétaires de véhicules correspondant à la description donnée sont ainsi interrogés. Y compris Wolfgang Priklopil... Trois semaines après l'enlèvement, deux policiers débarquent chez l'ingénieur-électricien âgé alors de 35 ans. Wolfgang leur paraît calme, sympathique et il dispose d'un alibi en béton. Il est bien le propriétaire

d'une fourgonnette dont il se sert pour transporter les matériaux nécessaires à l'amélioration de sa maison. Il fait même visiter son garage et sa cave, effectivement en chantier. Une enquête de voisinage confirme ses dires. Voilà plus d'un an que M. Priklopil est perpétuellement en train d'effectuer des travaux chez lui. Personne n'a rien à lui reprocher. A vrai dire, on ne le voit jamais, quels griefs adresser à un fantôme ?

Wolfgang convainc les policiers. Deux mètres au-dessus de l'endroit où Natascha vit désormais enfermée, les fonctionnaires tournent les talons. La fillette était bien dissimulée : sous le garage, caché par un pan de mur amovible, en réalité une vraie porte de coffre-fort, un espace de 50 centimètres de diamètre permet d'accéder à une pièce de 4 mètres sur 3, sans fenêtre, dans laquelle Wolfgang avait reconstitué, un peu plus tard une chambre d'enfant. Un lit, un petit cabinet de toilette, des jouets et quelques étagères. Au fil des années, Wolfgang y adjointra un poste de télévision et une radio qui ne fonctionnent qu'à heures fixes. Par la force des choses, Natascha accepte le rôle de Pygmalion qu'il endosse auprès d'elle. Dès le début, il lui demande de l'appeler « maître ». Il la lave, l'habille, lui choisit ses lectures. L'instruit aussi. Au fil du temps, il lui donne même certaines libertés : celle de rester avec lui dans la maison ou bien de *(Suite page 116)*



## UNE CAPTIVITÉ SORDIDE

*Mercredi 6 septembre 2006, dans les jardins de l'hôpital viennois AKH. Ce jour-là, Natascha accorde un long entretien à la presse écrite et un autre à la télévision – il a été retransmis dans 120 pays. Paris Match publie, en exclusivité pour la France, la confession de la jeune Autrichienne qui hésitait à montrer son visage et choisit en fin de compte de seulement dissimuler ses cheveux sous un foulard.*

# C'ÉTAIT LES ANNÉES 2000

l'aider à travailler dans le jardin. Ils prennent même leur petit déjeuner ensemble. « La vie quotidienne se déroulait de façon tout à fait réglée. C'était comme ça pendant des années, le tout accompagné d'angoisses liées à la solitude », expliquera Natascha Kampusch.

Elle traverse l'adolescence avec cet homme qui la traite souvent en animal domestique. La petite fille grandit, devient femme. Cette évolution qu'il n'avait pas totalement appréhendée dans le fantasme de son rapt pose problème. Sa « chose » se transforme sous ses yeux de ravisseur. Et, sans qu'il n'y puisse rien, elle aussi dispose maintenant d'un pouvoir sur lui: celui du désir. Parfois, il leur arrive d'explorer ce territoire inconnu de leurs relations où l'un n'est plus le maître de l'autre ou peut-être les rôles s'inversent. Les changements de Natascha sont de plus en plus difficiles à gérer pour l'esprit pervers de Wolfgang. Une crise éclate lorsqu'il veut jeter les vêtements qu'elle portait lorsqu'il l'a enlevée. Natascha les a accrochés sur le mur, en face de son lit, d'où ils n'ont

pas bougé depuis huit ans. Ses seuls souvenirs d'« avant ». Il finit par céder. S'en est-il rendu compte ? Natascha, oui. Il change d'attitude au lendemain même de ses 18 ans. Alors que la relation s'était installée dans une « normalité » fondée sur des règles qu'il rêvait éternelles, Wolfgang se montre souvent agressif et aussi imprudent. Deux ou trois fois, sa surveillance se relâche, et la jeune femme a la possibilité de s'enfuir. Mais elle n'ose pas. Il lui faudra plusieurs mois pour se convaincre de l'existence de la liberté.

Après ce récit, la patrouille de police appelle ses supérieurs. Et des renforts. Natascha est maintenant entourée de beaucoup de monde, elle qui n'a vu qu'un seul homme en huit ans. Elle réclame de l'eau. Beaucoup. Comme si elle était déshydratée. Son corps est couvert de bleus. Elle nie avoir été frappée. Le médecin qui l'examinera confirme sa condition. Des années de malnutrition – ni légumes ni fruits, la plupart du temps des repas froids – ont rendu son corps fragile. Se cogner contre un coin de meuble suffit à la marquer.



A la télévision allemande pour un gala de charité en septembre 2008.

Les parents de Natascha sont prévenus. Séparés avant l'enlèvement, aucun des deux n'espérait plus cet appel. Quelques semaines auparavant, la ministre de l'Information avouait même que le dossier était en passe d'être refermé. Quand Ludwig Koch découvre sa fille de 18 ans, il la reconnaît à peine. Elle, si, qui se jette dans ses bras en demandant : « Papa, tu as toujours ma petite voiture rouge ? » Elle parle de son jouet fétiche, au moment de son enlèvement. Ses retrouvailles avec sa mère sont source de pleurs, mais de reproches aussi. Bloquée sur ses

souvenirs d'enfant, elle explique à sa mère que, si elle n'a pas changé de trottoir au moment où la camionnette blanche du ravisseur arrivait vers elle, c'est parce qu'elle ne cessait de penser à la dispute qui venait de les opposer. Pendant huit ans, elle a fait porter à sa mère une part de responsabilité dans son kidnapping.

De son côté, Wolfgang Priklopil a fini d'errer dans Vienne. Il s'est arrêté dans un centre commercial où il a garé sa voiture. Toute la police viennoise est désormais à la recherche d'une BMW 850i rouge. Wolfgang appelle un copain, un des deux seuls amis de ce solitaire. Au cours d'une conversation embrouillée, il prétend être recherché par la police pour des problèmes d'alcool au volant et lui demande de venir le chercher. Pendant une heure, ils roulent jusqu'à ce que Wolfgang se fasse déposer devant une gare. Pour rentrer chez lui, prétend-il. Il est 20 h 45 ce mercredi. Cinq minutes plus tard, il se jette sous un train. Il est tué sur le coup. Lorsqu'elle apprend la nouvelle, Natascha s'effondre : « Il faisait partie de ma vie, c'est pourquoi, d'une certaine manière, je porte son deuil. » ● R.C.



## UN BOURREAU

L'ingénieur-électricien Wolfgang Priklopil avait 35 ans au moment du rapt. Il a séquestré Natascha chez lui, au 60 Heinestrasse à Strasshof, dans la banlieue de Vienne. Derrière la piscine vide, on voit le second garage d'où elle a pu s'enfuir dans une ruelle. Elle a vécu dans une pièce aveugle de 12 mètres carrés, équipée d'un cabinet de toilette et d'un lit-mezzanine accessible par une échelle. Au mur, elle avait suspendu la robe à carreaux bleue qu'elle portait le jour de son enlèvement.



**Enlèvements,  
séquestrations,  
humiliations  
sexuelles et  
parfois... la mort !  
Les nouveaux  
barbares sont  
parmi nous.**

## **Michel Fourniret L'ogre des Ardennes**



Ni remords ni regrets. Sans respect pour les familles de ses victimes, narquant les juges, le violeur, pédophile et tueur en série, qui comparaît devant les assises de Charleville-Mézières, cultive la perversité jusqu'au bout. Celui que l'on surnomme l'ogre des Ardennes ne veut plus parler. Dès le premier jour de son procès, le jeudi 27 mars 2008, Michel Fourniret, 65 ans, accusé de sept crimes avec viols ou tentatives, a prévenu de son intention les neufs jurés et les trois magistrats de la cour d'assises des Ardennes. Depuis son box, il a brandi un écriteau : « Sans huis clos, bouche cousue. » Vendredi 28 mars, il a fallu l'intervention de la police pour l'arracher à sa cellule et le conduire à l'audience qu'il a passée les yeux à demi fermés, totalement indifférent à la lecture de l'acte d'accusation qui relate de façon crue les abominations qu'il a fait subir à ses jeunes proies. Deux mois d'audience ont été nécessaires afin de juger le couple Fourniret. Le jury a délivré son verdict le 28 mai 2008 : Michel Fourniret est condamné à la réclusion criminelle à perpétuité réelle, et Monique Olivier, sa femme, « muse sanglante » selon l'avocat général, à la perpétuité assortie d'une peine de sûreté de vingt-huit ans. ●



## **Véronique Courjault L'affaire des bébés congelés**

Confondue à deux reprises par des tests ADN, interrogée par la police judiciaire, Véronique Courjault finit par avouer le 11 octobre 2006. Cette mère de deux garçons de 9 et 11 ans révèle avoir tué trois nourrissons. Elle a mis au monde deux enfants, seule dans sa baignoire, à Séoul, en Corée, où son mari est en poste. Le premier, en septembre 2002, l'autre en décembre 2003. Elle les a étranglés puis les a cachés dans le congélateur familial. Elle a aussi admis un infanticide plus ancien, en 1999, commis en France, dans la maison où vivait la famille, à Villeneuve-la-Comtesse, en Charente-Maritime, et avoir brûlé le corps. Incarcérée en 2006, condamnée à huit ans de prison en 2009, Véronique Courjault a bénéficié d'une libération conditionnelle en 2010. ●

## **Emile Louis Le traqueur tueur**

Toute sa vie, Emile Louis a utilisé, martyrisé, parfois tué les femmes qui, pour leur malheur, lui ont trouvé du charme. Sa vie n'est qu'une longue suite de crimes et de délits. Arrêté une première fois en 1981 pour le meurtre de Sylviane Lesage, une jeune fille élevée par sa concubine, le conducteur de bus obtient



un non-lieu. Il déménage alors dans un camping à Fréjus, puis à Draguignan, dans le Var. Des attentats à la pudeur et des viols sur mineures, le conduisent en prison, où il effectuera plusieurs séjours. Il faudra attendre 2004, pour que ce tueur en série soit finalement condamné à perpétuité pour le viol et l'assassinat de sept jeunes filles handicapées de la Ddass, disparues dans les années 1970, dans l'Yonne. Pendant dix-huit ans, sans relâche, l'adjudant Christian Jambert a traqué le « boucher de l'Yonne ». Malgré tous ses efforts, en particulier la rédaction, en 1984, d'un rapport accablant qui s'est perdu dans le labyrinthe judiciaire, le gendarme (décédé en 1997) n'est parvenu à convaincre ni sa hiérarchie ni les juges de faire payer ses crimes à Emile Louis. Et, surtout, de l'empêcher de récidiver. Jambert, confié à l'Assistance publique à sa naissance, est le seul à avoir deviné la personnalité perverse d'Emile Louis, enfant de l'Assistance lui aussi. En 2001, Marylise Lebranchu, garde des Sceaux, rendra hommage à son travail en reconnaissant publiquement un « fonctionnement défectueux de la justice ». Emile Louis est mort en prison, en 2013, à l'âge de 79 ans. ●

## **Marc Dutroux Pédophile sadique**

La Belgique est sous le choc. La marche blanche organisée le 20 octobre 1996 a rassemblé près de 1 million de personnes à Bruxelles. Pendant une semaine, au palais royal, Albert II et Paola ont reçu tous les parents d'enfants disparus. Les reconstitutions des crimes de Marc Dutroux disent toute l'horreur de scénarios macabres. Le meurtrier planifiait soigneusement chaque étape des opérations. Après avoir repéré ses victimes, il agissait très vite et utilisait des médicaments pour les endormir. Au sous-sol de sa maison, il avait aménagé, dans une ancienne citerne, un cachot dont l'entrée était parfaitement dissimulée. Malgré deux perquisitions, les policiers ne l'ont jamais découverte. C'est Marc Dutroux lui-même qui la leur a finalement révélée... Disparues le 24 juin 1995, Julie Lejeune et Mélissa Russo, 9 ans, sont mortes de faim en mars 1996. Enlevées le 23 août 1995, An Marchal et Eefje Lambrechts, 17 et 19 ans, sont retrouvées enterrées au fond d'un jardin. Sabine Dardenne, 12 ans, et Laëtitia Delhez, 14 ans, seront libérées in



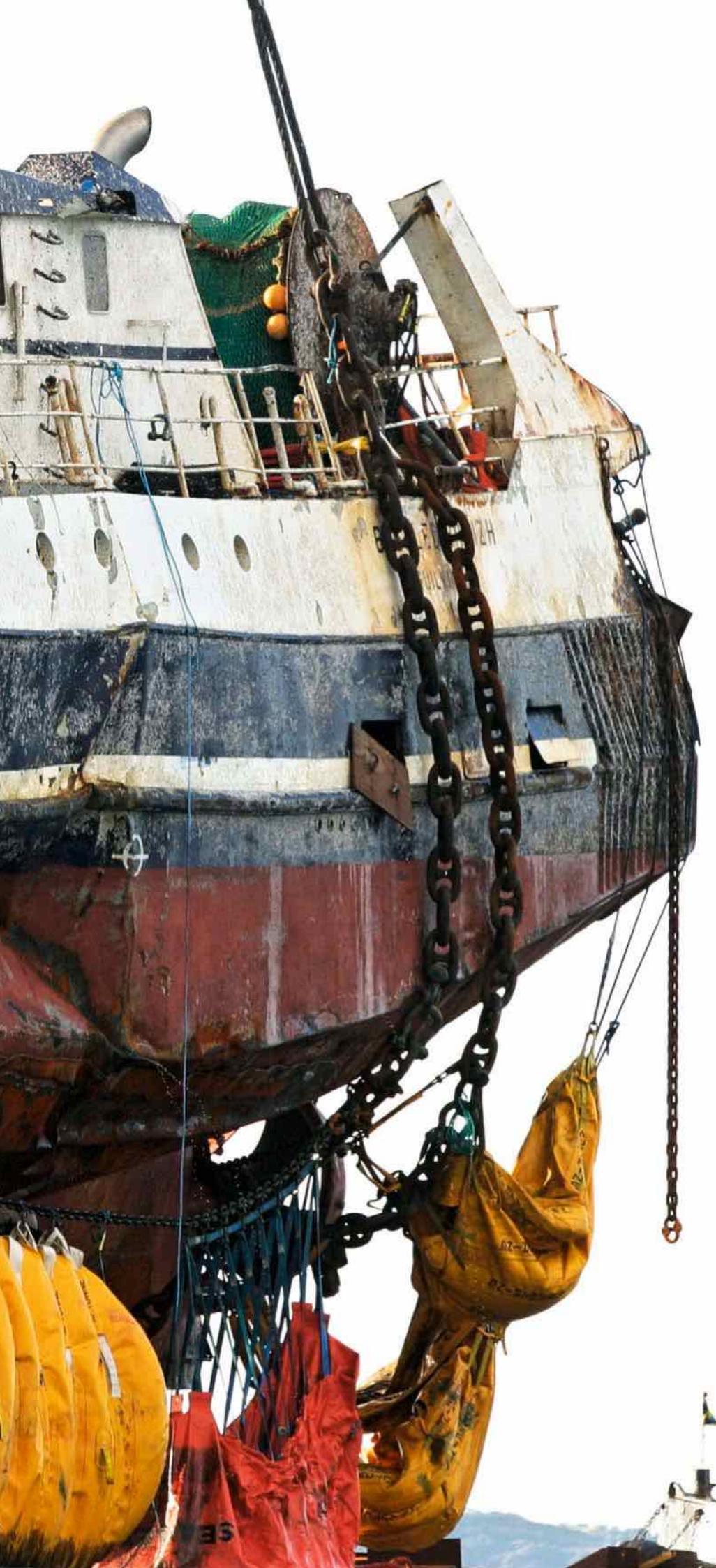
extremis. Juges dessaisis, évasion du suspect : les dysfonctionnements de la justice, de la police et de la gendarmerie ont alimenté les pires soupçons sur l'existence d'un réseau pédophile bénéficiant de hautes protections. Reconnu coupable d'assassinats, de viols sur mineurs, de séquestrations, d'association de malfaiteurs et de trafic de drogue, Marc Dutroux a été condamné à la réclusion criminelle à perpétuité en 2004 par la cour d'Assises d'Arlon. Son épouse et complice, Michelle Martin, a été condamnée à trente ans de prison puis libérée en 2012. ●



## QUAND SONNE LE GLAS

Renfloué en juillet 2004 dans la baie de Falmouth, le chalutier naufragé a été transporté par barge vers le port militaire de Brest où il gît depuis quatorze ans. L'épave est maintenant destinée à la destruction. Un coup de grâce mal vécu, comme s'il fallait contrer d'ultimes investigations.

PHOTO  
PHILIPPE PETIT



# ADIEU “BUGALED BREIZH”

Homicide involontaire et mensonges d'Etat ? Les questions hantent les marins bretons.

Janvier 2004 : le chalutier sombre au sud du cap Lizard. En quelques secondes.

Paru dans Paris Match n° 2885  
du 2 septembre 2004

C

PAR CHRISTOPHE BUCHARD

Le jour-là, la cérémonie avait été toute simple. Presque silencieuse. Il y avait, dans l'église de Plozévet, un bon millier de personnes. Des inconnus, des pêcheurs, des marins, des proches. Au premier rang, bien sûr, la famille de Patrick Gloaguen : son frère, sa nièce et filleule Elodie, ses parents. Consolés et inconsolables. Réparties, autour du cercueil de Patrick, comme une étreinte d'amour adressée au marin disparu et repêché après le renflouement, les familles des quatre autres marins. Les Guillamet, les Lemétayer, les Le Floch, l'autre famille Gloaguen. Et aussi, là, tourmenté, bousculé par le chagrin, Mich'Douce, le patron du « Bugaled ». Il y a eu la cérémonie du cimetière.

Et puis tous se sont rejoints dans un petit restaurant du village. Autour d'un café, d'une assiette de charcuterie ou d'une crêpe. Il y avait, dans leurs yeux, un mélange de tristesse, de lassitude mais aussi un peu de bonheur partagé. Les corps d'Yves Gloaguen, le commandant du bateau, et celui de Pascal Le Floch avaient été récupérés quelques minutes après le drame. Celui de Patrick Gloaguen, extirpé des flots grâce au renflouement du « Bugaled », a enfin sa place au cimetière. On ne retrouvera sans doute jamais Georges Lemétayer ni Eric Guillamet. Mais il ne faut pas penser (*Suite page 120*)

# Les familles des marins disparus n'oublient pas non plus que l'accident s'est produit pendant les manœuvres de l'Otan. La piste du sous-marin ne peut être écartée

que des familles ont plus de chance que d'autres parce que trois d'entre elles ont récupéré leurs corps et deux autres, pas. La maman d'Eric, l'épouse de Georges et la mère de ses enfants partagent ce bonheur confus, né après six mois d'une rude bataille que l'on pourrait qualifier de civile et qui a trouvé son dénouement avec le renflouement du chalutier. Assise sur une marche, Christelle, la compagne d'Yves qui était le commandant du « Bugaled », fume une cigarette. Elle savoure l'instant. Le soleil perce un épais manteau de nuages et la réchauffe comme seul l'espoir peut ranimer un cœur éteint. « C'est bien que l'on ait pu enterrer Patrick. Et que nous soyons après cette cérémonie tous ensemble. Nos cinq familles n'en font plus qu'une. Maintenant, on va peut-être comprendre ce qui s'est passé. Je sais au fond de moi que cela peut prendre du temps. Je me doute qu'il va y avoir des querelles d'experts. Je n'ai aucune idée de ce qu'il en ressortira mais, au moins, nous pouvons avoir, en nous, la fierté de ne pas avoir oublié nos hommes. » Elle sent qu'il est temps de prendre des vacances, de se laisser reprendre par le cours de la vie. En attendant, elle ne peut s'empêcher d'examiner les photos de l'épave ramenée à l'arsenal de Brest, et, depuis, tenue au secret.

C'est une voix qui hante désormais cette épave. Celle que le patron de l'« Eridan » a entendue à 12 h 30 au large du cap Lizard: « On chavire... » Un appel au secours qui contient toute la vérité ou qui masque bien des mystères. « On chavire », cela veut dire que le bateau est en train de se retourner. Cela ne veut pas dire qu'il a été abordé, percuté, qu'un supertanker vient de le foudroyer ou qu'un sous-marin l'a malencontreusement éperonné. « On chavire », cela veut dire que le bateau est en train de se coucher par son bâbord sur l'eau et qu'il est victime de ce que les spécialistes appellent le phénomène de « carène liquide », cet instant où l'eau, s'engouffrant dans le navire, provoque une gîte de plus en plus importante, laissant encore plus d'eau s'engouffrer, provoquant encore plus de gîte... jusqu'à cette seconde fatale où le navire, privé de toute réserve de flottabilité, finit par couler. On pourrait appeler cela aussi « l'effet « Titanic » ». Yves Gloaguen a eu le temps de lancer deux « Mayday » à deux ou trois minutes d'écart avant que sa VHF ne se taise pour toujours. Le premier sur ce que l'on appelle familièrement « la fréquence de pêche », cette fréquence légèrement bidouillée utilisée par les chalutiers qui font équipe, afin de tenir leurs lieux et leurs plans de pêche secrets.

Une pratique courante, sans

conséquence pour la sécurité et qui n'a qu'un but: garantir un semblant de confidentialité entre chalutiers amis. Le deuxième a été enregistré par d'autres navires comme le « Seattle Trader » qui se trouvait à 9 milles de là, ou encore le chalutier « Borée-Al » à 8 milles, le pétrolier « Minerva Nounou » à 10 milles, le navire peut-être le plus proche, un porte-conteneurs, le « Sealand Florida », qui à un moment ou un autre a croisé à moins de 2 milles la route du « Bugaled ».

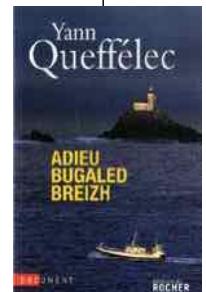
Il n'en reste pas moins que c'est le patron de l'« Eridan », le chalutier qui pêchait en tandem avec le « Bugaled », qui va donner l'alerte. Jusqu'à prévenir le Cross (Centre régional opérationnel de surveillance et de sauvetage en mer) par téléphone satellite. Il quittera même quelques instants son poste de pilotage pour demander à ses hommes de remonter le plus vite possible le chalut pour foncer à la rescoussure du « Bugaled ». C'est encore lui qui, arrivé le premier sur les lieux, ne verra plus du « Bugaled » que deux traces sur son sondeur. Sans doute des remontées d'huile et de mazout affluant à la surface et grâce auxquelles il pourra noter avec précision la position du chalutier, gisant déjà par 83 mètres de fond. Quelques bulles d'air signant que la vie s'en est allée, dernier souffle du navire, affleurent alors

la surface. Des bouteilles de plastique, quelques objets sans importance flottent sur la mer. Pas de corps. Pas de canot de survie. Il n'y a plus qu'à en conclure que le « Bugaled » a coulé à pic et instantanément. Et c'est là la première énigme, assortie d'une interrogation: comment se fait-il que le navire ait signalé son problème en un premier point, puis en un deuxième point un peu plus loin; que sa balise automatique, le MMSID, se soit déclenchée encore plus loin et que l'épave ait fini par être localisée plus loin encore ? Ces distances ne se comptent pas en dizaines de mètres, mais dans un périmètre de plus de 1 mille. A-t-il alors été poussé par un autre navire ? Entraîné par le fond, tiré par son chalut pris par l'étrave d'un sous-marin ou le bulbe d'un cargo ? Comment se fait-il qu'aucun membre de l'équipage n'ait eu le temps de se sauver en déclenchant les « survies » (les canots de sauvetage) ou en se saisissant d'une bouée ? Le bateau était-il dans une posture si dramatique que toute chance de fuite était vaine ? Ce sont autant de questions auxquelles les experts devront répondre. Mais il en est d'autres.

**L**a course du « Sealand Florida », par exemple. Le navire faisait route au 244°. Autrement dit, il allait à la rencontre du « Bugaled ». Le « Sealand Florida » est un porte-conteneurs, mais c'est surtout un monstre d'acier et un de ces bateaux aux destins troubles qui sillonnent les mers. En fait, ce vaisseau, qui bat pavillon américain, a été construit en 1984 par Daewoo Shipbuilding pour le compte de l'armée américaine. Il a donc été payé comme onze autres « sisterships » par le contribuable américain. Tous devaient appartenir à un vaste programme à la fois civil et militaire de transport de nourriture ou d'armes autour du monde. Mais des baisses drastiques de budget de la marine ont mis en faillite la United States Line, la compagnie originellement en charge de ces porte-conteneurs aux performances ahurissantes. D'une puissance de 20 500 CV, longs de près de 300 mètres, ces engins sont capables d'atteindre une vitesse de croisière de 19,1 nœuds ! Bien que rendus au monde civil, ils sont à tout moment « réquisitionnables » par l'armée des Etats-Unis en vertu du programme MSP (Maritime Security Program).

Depuis la guerre du Golfe, alors que leur activité principale consiste en des va-et-vient entre l'Europe et le continent américain, ils passent par la Méditerranée pour gagner l'Irak. Comme tous les autres navires présents à l'heure du drame, la coque du « Sealand

*A lire : « Adieu Bugaled Breizh », de Yann Queffélec, éd. du Rocher.*



Florida» aurait été contrôlée, son livre de bord saisi pour les besoins de l'enquête. Mais le problème de ce bateau tient à sa «moralité» et à sa cargaison. Enquête-t-on sur un tel navire comme sur n'importe quel autre ? Si oui, alors pourquoi avoir mis en cause le «Seattle Trader» qui, lui, faisait route largement au nord des lieux du drame ? Pourquoi avoir poursuivi ce bâtimen jusqu'en Chine, alors que le «Sealand Florida» pouvait être mis plus logiquement en cause dans le naufrage du «Bugaled» parce que plus proche ?

Les familles des marins disparus n'oublient pas non plus que l'accident s'est produit pendant les manœuvres de l'Otan. La piste du sous-marin ne peut être écartée. Pour deux raisons. Seuls trois sous-marins ont été signalés dans les parages et naviuant en surface. Le «U22» allemand, le «Torbay», britannique, et le «Dolfijn», néerlandais. Si le «Dolfijn» est bien celui qui se trouvait le plus proche du «Bugaled», même si on l'aurait vu revenir à sa base curieusement bâché, si encore on peut ou on veut le mettre hors de cause, cela ne veut pas dire qu'il était le seul dans le coin. Les manœuvres de l'Otan ont sans doute déplacé plus de monde que ces seuls sous-marins. Des navires espions, par exemple, venus pour «jouer», pour reprendre le langage des sous-mariniers. Cela reste encore une piste et un autre mystère auxquels les enquêteurs vont devoir s'atteler.

Le chalut du «Bugaled», qui semblait intact à 83 mètres de fond, était en fait bien plus abîmé qu'il n'y paraissait. Bien trop pour un chalut en état de pêche. Connaissant le sérieux et le méticuleux de son propriétaire, Mich' Douce, il apparaît encore probable qu'un bâtiment de fond ait pu se prendre dans les filets du «Bugaled» jusqu'à l'entrainer dans sa fin tragique. Ce peut être même le bulbe du «Sealand Florida». A peine quinze jours après la disparition du «Bugaled», un chalutier allemand a pris dans ses filets un sous-marin. Il ne faut pas oublier qu'Yves Gloaguen ne semblait pas comprendre ce qui lui arrivait en lançant son «on chavire...».

**C**ependant, la piste de l'accident de remorquage n'est pas à écarter. De façon quasi certaine, il n'y a pas trace d'impact sur la coque du «Bugaled». Bien que salement plissées, les tôles ne montrent pas de traces de choc. Il apparaît qu'en coulant à pic, le chalutier a touché le fond «nez en avant». A peut-être 10 mètres de profondeur, les tôles à l'avant ont été, comme dans tout naufrage, victimes, sous l'effet de la pression, de ce que les spécialistes appellent un «colapse». Ce phénomène explique la symétrie de l'enfoncement de la coque. En percutant le fond à

83 mètres, le navire était alors à sa vitesse de chute maximale. Comme une voiture face à un mur, la carène du «Bugaled» s'est pliée en accordéon. C'est encore la symétrie des pliures qui corrobore cette thèse. L'accident de remorquage s'explique plus difficilement. Un chalutier tirant son chalut peut être comparé à une voiture tractant une caravane. Si la caravane se met de travers, elle peut entraîner la voiture dans une embardée tragique. Le «Bugaled» était un navire costaud, bien entretenu, capable de tracter 10 tonnes sans broncher et en toute sécurité.

Pour le déstabiliser, il a donc fallu une masse ou une force supérieure à 10 tonnes. L'accrochage d'une épave, d'un fond hérissé de roches reste dans le domaine du possible. Mais le «Bugaled» est pourvu de système de largage automatique du chalut dans cette hypothèse. Et, à moins que les sécurités n'aient été désenclenchées, rien ne justifie qu'Yves lance son énigmatique «on chavire...». Cependant, il est arrivé que des remorqueurs chavirent et coulent en quelques secondes, par mer calme, sans vent, à cause d'une faute de pilotage ou parce que la «remorque» s'était mise en travers.

**A**utre piste troublante. La société Stolt Offshore, aussi propriétaire de la Comex, a été mandatée pour remonter le «Bugaled». A leur actif : le renflouement du «Koursk», la mise en sécurité de l'«Erika», l'enquête sous-marine sur le «Prestige», ou les chantiers pétroliers les plus profonds du monde. Ramener à la

**En injectant du béton dans les ballasts, on permet de pêcher par tout temps mais, en cas de naufrage, on coule comme une pierre**

surface un navire de 24 mètres, pesant 200 tonnes en pleine charge, 140 tonnes à vide, est pour cette société un «jeu d'enfant». Pourtant, le renflouage, qui devait durer deux jours, a pris deux semaines. Il est vrai que la météo n'a pas été fameuse. Mais il apparaît que les ingénieurs ou les chefs de projet ont été trompés par la masse réelle du «Bugaled».

Dans un premier temps, ce n'est pas le «Discovery» qui était prévu pour la mission, mais un bateau plus puissant, doté d'une grue plus robuste. Les hésitations du palais de justice de Quimper ont fait que le navire initialement prévu a rejoint un autre chantier, remplacé par le «Discovery». Lors du renflouage, les élingues de la grue ont lâché, malgré l'installation de dernière minute d'un compensateur de houle. D'un chantier «facile», les ingénieurs de la compagnie se sont retrouvés, semble-t-il, face à un casse-tête. Le «Bugaled» pèse beaucoup plus que ce que les plans du chantier laissent entendre. Au lieu des 140 tonnes, il y a pas loin de 260 tonnes à arracher du fond. Personne ne s'explique cette différence de poids. Il faut se rappeler que les pêcheurs ont l'habitude de surcharger volontairement leur navire parce que, ainsi, ils tiennent mieux la mer, tirent mieux le chalut. C'est une pratique courante, théoriquement sans danger tant que la courbe de chargement n'est pas dépassée. Pour y arriver, il suffit de condamner des ballasts en y coulant, par exemple, du béton, de surcharger les chaînes, d'ajouter du poids partout où il est possible de le faire. Mais en condamnant des ballasts, on retire au navire une bonne partie de sa réserve de flottabilité et la possibilité de rattraper un écart de gîte en balançant d'un côté ou de l'autre un excédent d'eau. Condamner un ballast, c'est comme gonfler une bouée de plage avec du bitume. Et donc prendre le risque de voir son navire couler comme une pierre. Mais Mich' Douce est – de réputation – l'un des patrons pêcheurs les plus sérieux et les plus scrupuleux du monde de la pêche. Il est difficile de penser qu'il ait pu mettre en danger son équipage ou même fragiliser son bateau. Pour résumer, il est sûr que le «Bugaled» n'a été ni percuté ni éperonné. Alors, qu'est-ce qui l'a emmené si vite et si fort par le fond ? Si vite et si fort que cinq hommes y ont laissé la vie. ●

Christophe Buchard

*En juin 2016, la justice française a prononcé un non-lieu dans l'affaire du «Bugaled Breizh». Et en mai 2018, les familles des marins disparus jettent l'éponge et se retirent de la procédure engagée en Angleterre. Michel Douce, l'armateur, souhaite, lui, aller jusqu'au bout.*

## UN MODÈLE À PORTER

*C'est chez elle au Brésil, en avril 2015, durant la fashion week de São Paulo, que Gisele a choisi de mettre un terme à son éblouissante carrière. En son honneur, tous les mannequins se présentent sur le podium vêtus de tee-shirts à son effigie. So chic !*

PHOTO XU ZIJIAN





# GISELE BÜNDCHEN SI RICHE & SO FAMOUS

Reine incontestée des catwalks, la Brésilienne a ensorcelé la planète mode et s'est installée de façon durable au top du classement des mannequins les plus riches. Rien n'a jamais entravé l'ascension fulgurante de celle qu'on appelle « übermodel ». En toute simplicité.

## DE LA SAGE ÉGÉRIE À LA VAMP SEXY

*En 2000 dans son appartement de New York, où elle vit depuis trois ans, la jeune femme de 19 ans joue la décontraction. Difficile de trouver une fille moins sophistiquée. Elle ne se maquille pas, ne se coiffe pas, ne sort pas... Son secret de beauté : une vie saine.*

PHOTO YANN GAMBLIN





*Pendant sept ans, Gisele défilera pour la marque de dessous chics Victoria's Secret. Ce sera sa conquête de l'Amérique. Elle mettra un terme à son contrat en 2007 en expliquant: «Donnez-moi une traîne, une cape, des ailes s'il vous plaît, n'importe quoi pour me couvrir un peu !»*

PHOTO PETER KRAMER

*Les six sœurs Bündchen devant le sapin de Noël de la maison familiale de Horizontina dans l'Etat du Rio Grande do Sul au Brésil : Graziela, Raquel, Rafaela, les jumelles Patricia et Gisele, et Gabriela.*



*Le 30 septembre 2014, devant le Grand Palais, à Paris, avec Karl Lagerfeld quelques instants avant le défilé Chanel. Gisele a été choisie pour être la nouvelle incarnation du mythique parfum N° 5.*

# Million dollar baby

PAR AURÉLIE RAYA

Cette femme vaut 1 milliard de dollars. Gisele a écrasé ses rivales, Kate Moss, Adriana Lima, Heidi Klum, Natalia Vodianova... Gisele n'est plus seulement

un corps sublime, mais une marque qu'elle fait fructifier. Ligne de sandales, lingerie, label de cosmétiques écologiques, création de collection, etc.

Midas des temps modernes, la Pelé des podiums possède aussi divers placements immobiliers, un hôtel dans le sud de son pays, un bout de terrain à Trancoso... Lorsqu'elle est payée pour se laver les cheveux, les ventes du shampooing explosent de 40 % au Brésil. Le produit Bündchen se révèle un excellent placement. Plus Gisele vieillit, plus Gisele travaille, une incongruité dans cette profession.

Cette grande fille toute simple, comme elle se définit, détonne depuis ses débuts. Née dans une famille de six filles, élevée modestement dans la bourgade de Horizontina par des parents d'origine allemande, ses bras et ses jambes étaient si

*Soirée d'inauguration de la tour LVMH à Manhattan, en décembre 1999. De g. à dr. : Iman, Blaine Trump, Elle Macpherson, Marie-Chantal de Grèce, le styliste Michael Kors et Gisele Bündchen.*



longs qu'elle s'imaginait joueuse de volley-ball. Gisele assure ne pas avoir fantasmé ce métier, même si c'est au cours d'une excursion à São Paulo avec sa classe d'apprenties mannequins qu'elle attire, à 14 ans, le regard d'un recruteur de l'agence Elite. La sauce ne prend pas. Pas tout de suite. Gisele est trop saine, trop naturelle, trop bronzée, dans ces années 1990 où dominent la maigreur, les cernes, la peau blafarde des tops.

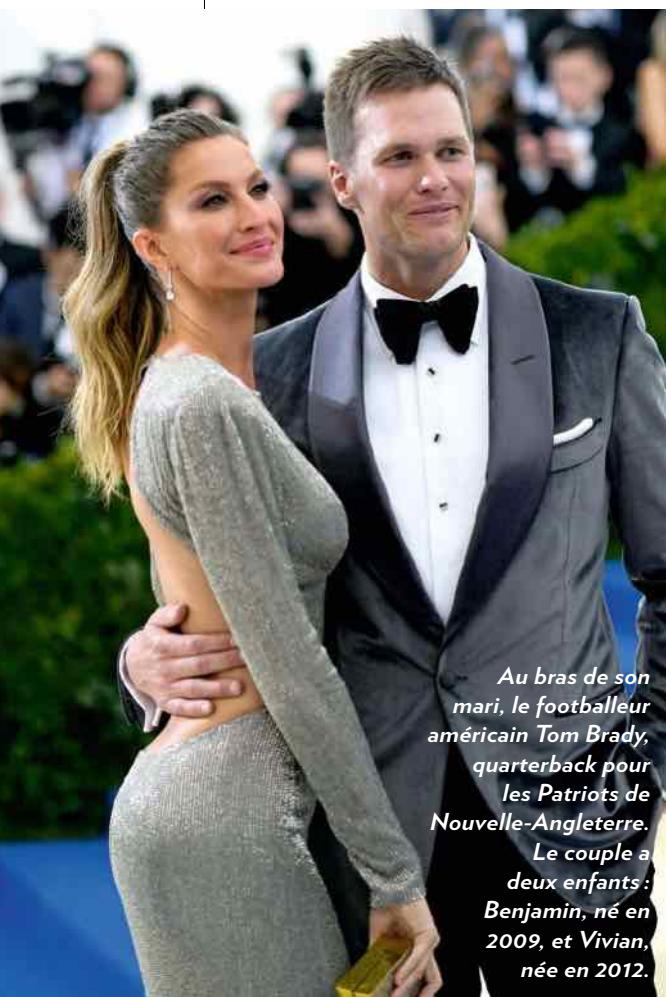
Le tournant se produit en 1997 par la grâce du couturier Alexander McQueen. Lui l'a deviné, l'avenir appartient aux promoteurs du bien-être. Gisele offre une garantie 100 % fraîcheur. «Je suis fière d'avoir fait reculer la mode des tops anorexiques», dira-t-elle plus tard. Depuis, sa domination est flagrante. Pourquoi ? Parce que Gisele n'a jamais changé d'allure. Parce que sa beauté est à la fois parfaite, digne d'une statue grecque, et classique : pas de pommettes saillantes, de dents écartées, de moue boudeuse.

Le corps, rien que le corps... L'avoir observée dans les coulisses d'un défilé milanais de Dolce & Gabbana en 2007 aide à comprendre son succès : elle incarnait La femme parmi les gamines d'Europe de l'Est si menues, si anonymes. Gisele est un mannequin démocratique : elle plaît autant aux Américains qu'aux Chinois, autant aux branchés qu'à la plèbe qui achète ses tongs griffées. Si Gisele l'écolo, qui se recueille avant le moindre repas, posait nue en train de trier ses déchets, les ventes de poubelles s'envoleraient.

Dernière reine des défilés depuis l'époque des Cindy, Naomi, Claudia, Linda et consorts, elle peut, comme elles, se résumer à un prénom. Gisele a vécu avec un acteur mondialement connu, Leonardo DiCaprio, idylle qui l'a élevée au rang de célébrité. Mais, contrairement à une Linda Evangelista, jamais elle n'a clamé empocher 10 000 dollars pour une journée de travail. C'est son intelligence des temps présents : la modestie. Gisèle ne plaisante pas avec ses revenus dignes d'une star de cinéma. Elle cultive une image de fille positive, généreuse, solidaire, énergique, rassurante pour les annonceurs.

Gisele n'est pas rock'n'roll, elle aime la tradition. Elle n'aurait pas convolé avec un musicien sale et drogué. Elle qui revendique en permanence son amour du sport a flirté avec le surfeur Kelly Slater, avant de se marier avec un des meilleurs passeurs du football américain, le plastiquement irréprochable Tom Brady. Un Ken superbe, californien, blond, athlétique, aussi catholique et riche qu'elle, devenu M. Bündchen en 2009.

Tom et Gisele n'ont pas besoin de miroirs dans leurs multiples salles de bains, eux qui, en se regardant le matin, doivent se trouver si merveilleux... Les Brad et Angelina de la mode et du football mènent une existence rêvée, de Boston, lieu de travail de Tom, à New York ou Rio, en passant par leur résidence estivale du Costa Rica. Ils ont vendu leur villa démesurée de Los Angeles au rappeur Dr. Dre pour 45 millions de dollars. Gisele Bündchen, l'entreprise florissante des années 2000. ●



*Au bras de son mari, le footballeur américain Tom Brady, quarterback pour les Patriots de Nouvelle-Angleterre.*

*Le couple a deux enfants : Benjamin, né en 2009, et Vivian, née en 2012.*

# PARIS MATCH EN CAVALCADE



## Après Bush Jr, un président noir à la Maison-Blanche

En 2004, l'Amérique réélisait George W. Bush. Quatre ans plus tard, le démocrate Barack Obama, son principal opposant à la guerre d'Irak, triomphait... Le pays veut du neuf et a voté pour celui qui lui promet une nouvelle ère. Métis, fils d'un Kényan et d'une Américaine, né à Hawaii, élevé plusieurs années en Indonésie, le président élu au mois de novembre précédent est l'homme le plus attendu de l'année 2009.



## Lagardère, le bâtisseur

Il avait construit un empire. Dans l'industrie, dans la communication et les médias, dans le sport. En quatre décennies, avec flair, Jean-Luc Lagardère avait su transformer ses projets en aventures. L'ancien ingénieur est décédé le vendredi 14 mars 2003 après une opération de la hanche. Paris Match, dont il était le propriétaire depuis 1980, publie en couverture la photo préférée de sa femme, Bethy, qui précise : « Cette image saisit son regard de vainqueur. Il vient de prendre une décision et il sait que c'est la bonne. »



**La roturière et le prince**  
Dans l'histoire des Windsor, sa venue est une révolution. Fille d'un marchand de cotillons, la rieuse Kate Middleton est résolument moderne. A Balmoral, sa présence inattendue, le 18 mars 2006, a fait sensation. Depuis le début de son histoire avec William, en 2002, à l'université de Saint Andrews, elle est passée du statut de girlfriend secrète à celui de petite amie quasi officielle. Et les rumeurs de fiançailles vont bon train.

## Devoir de mémoire

En décembre 2004, Simone Veil revient avec ses enfants et petits-enfants sur les traces de son terrible passé. Pour la première fois depuis cette funeste nuit d'avril 1944, où, au troisième jour d'un périple harassant, elle est débarquée d'un wagon à bestiaux avec sa sœur Milou et leur mère, Yvonne, elle a repassé le sinistre portail du camp d'Auschwitz. Ni ses parents ni son frère n'ont survécu à l'horreur de la déportation.



## Ils sont fous de Joy !

Leur deuxième fille est arrivée, après des mois d'attente. Depuis, la joie a envahi la demeure des Hallyday à Los Angeles. En mars 2009, Johnny et Laeticia fondent devant leur fillette, et Jade, la grande soeur, est conquise par celle qu'elle appelle « ma Joy d'amour ». A l'orphelinat, c'est elle qui a pris Joy dans ses bras la première.



## Épouse, mère et femme politique

« Bernadette, elle est très chouette ! » scandaient les enfants lorsque chaque année, à la mi-janvier, Mme Chirac, marraine de l'opération Pièces jaunes, se déplaçait dans les villes partenaires. La présidente de la Fondation Hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France semble enchantée de cette familiarité de bon aloi. L'une des qualités de Bernadette Chirac est sa capacité d'adaptation. Aussi à l'aise à la fête à la Framboise de Concèze dans le canton de Corrèze dont elle conseillère générale, que chez la reine Elizabeth, à Windsor, ou à l'Elysée. Ce palais doit être, bien entendu, le plus accueillant de la République – pour elle une réelle fierté –, et Jacques Chirac a toujours été exigeant. Ce qui signifie être à la fois épouse, mère, grand-mère et, en tant qu'élu corrézien, femme politique. « Je suis la servante du Seigneur », lâche-t-elle avec son humour ravageur. « La femme du président n'a aucune place officielle dans le protocole, cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas de rôle à remplir », insiste-t-elle. Dans son langage, cela implique servir la France avec panache. Quel honneur ! Sans jouer les féministes, cette grande dame reste disponible pour tous. Sa liberté ? Prendre par exemple, le volant tard le soir, seule, pour mettre son courrier personnel à la poste de la rue du Louvre ouverte toute la nuit ou venir à la rédaction de Paris Match voir les archives photo. Comme le jour où elle s'est présentée chez nous à l'accueil en annonçant : « Je suis Bernadette Chirac. » Le responsable lui a alors lancé à peine aimable : « Ça m'étonnerait, la femme du président elle a un chauffeur et pas une petite voiture rouge qu'elle gare n'importe où ! » Difficile pour une première dame d'être comme tout le monde. Dans notre pays on aime les icônes ! Caroline Pigozzi



## Fin de partie pour Yvan Colonna

Dimanche 29 juin 2003. Dans le téléobjectif d'un policier du Raid en planque depuis un mois, il y a un homme torse nu, barbu, aux cheveux longs. Il s'agit bel et bien d'Yvan Colonna, considéré comme l'assassin du préfet Erignac, qui se cache dans la bergerie de Margaritaghia, près de Porto-Pollo, en Corse. Vendredi 4 juillet, le berger le plus célèbre de France, en fuite depuis quatre ans, est arrêté.



## Scoop à la une !

Le 15 février 2001, Paris Match publie le carnet secret d'Alfred Sirven, directeur des affaires générales de la compagnie pétrolière Elf. A l'intérieur, les noms et les numéros de téléphone de dizaines de personnalités françaises du monde des affaires et de la politique. Le nom le plus connu : celui de Roland Dumas, ancien ministre des Affaires étrangères, dont la complicité amoureuse avec Christine Deviers-Joncour est un atout sur lequel les dirigeants d'Elf veillent sans compter.

## Le terrorisme frappe en Europe

Le 7 juillet 2005, à l'heure de pointe, trois bombes explosent dans le métro londonien, suivies, par une quatrième, dans un bus. On compte 56 morts (dont 4 kamikazes) et 700 blessés. Ces attentats ont été revendiqués par deux groupes se réclamant d'Al-Qaïda. La méthode employée est la même qu'à Madrid le 11 mars 2004, où des attaques simultanées sur des trains de banlieue ont tué 191 personnes. Comme en Espagne où se préparaient les élections générales, les terroristes ont soigneusement choisi leur jour: l'ouverture du sommet du G8 en Ecosse. Leur stratégie ne réussira pourtant pas à vaincre le traditionnel flegme de la population britannique, bien décidée à continuer à vivre comme toujours, même sous la menace de nouvelles attaques. Dans toute l'Europe, les mesures de sécurité sont portées au maximum.



## Un prodige médical

C'est une première mondiale. Dans la nuit du 26 au 27 novembre 2005, au centre hospitalier universitaire d'Amiens, on a redonné à Isabelle, 38 ans, un visage. Attaquée par son chien six mois plus tôt, elle a été complètement défigurée, lèvres et nez arrachés. Pour lui rendre figure humaine, il n'y avait qu'une solution: la greffe partielle du visage, une opération qui n'avait jamais été tentée. Les chirurgiens ont réussi à transplanter sur elle le nez, la bouche et le menton d'une autre.

## Laure Manaudou, une fille en or

Aux championnats d'Europe de natation à Budapest, en 2006, la Française de 19 ans a pulvérisé son propre record du monde sur sa distance fétiche, le 400 m nage libre. Mais elle a aussi remporté le 800 m, le 200 m quatre nages et le 100 m dos. Et comme si quatre médailles



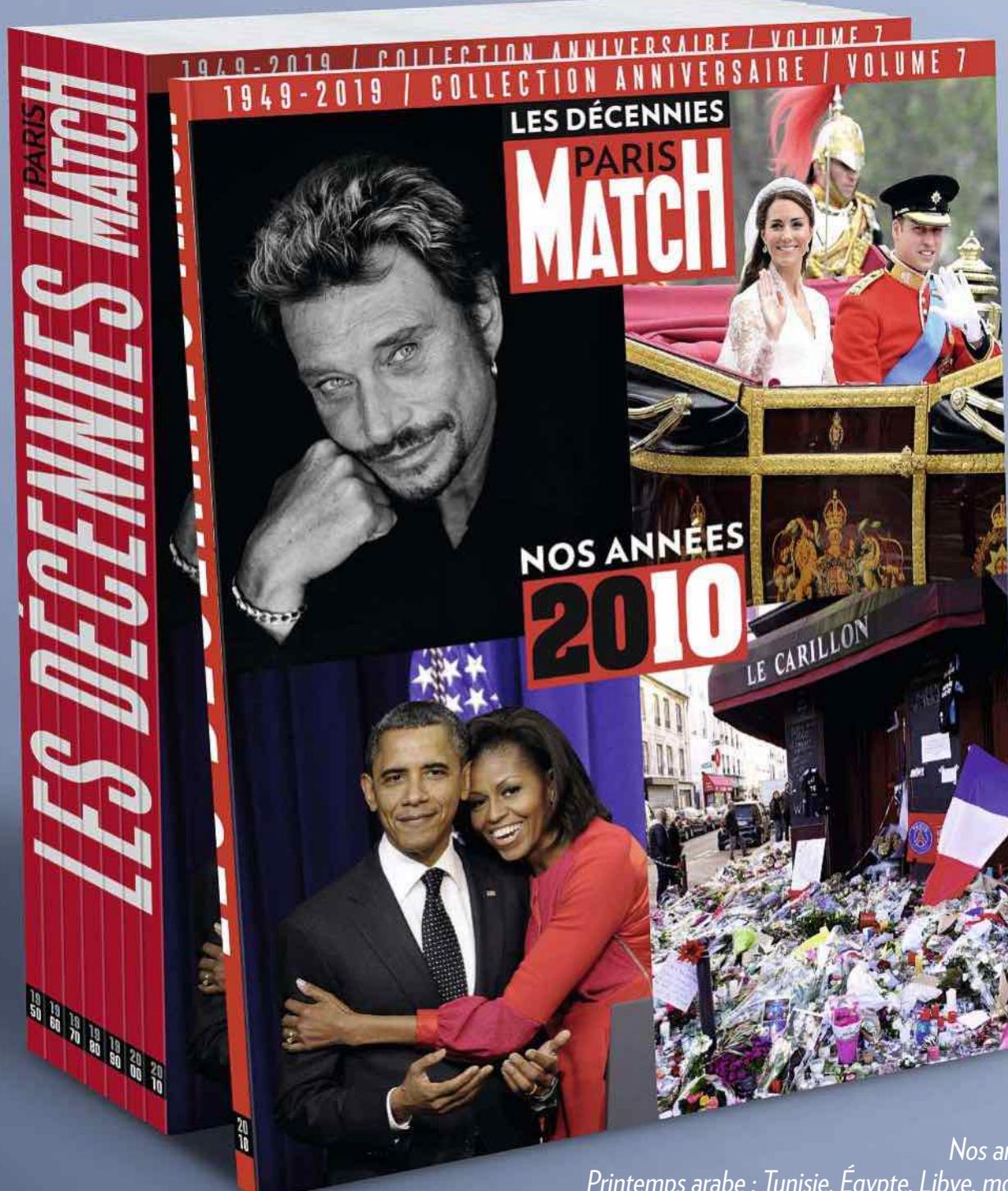
d'or ne suffisaient pas, elle a décroché trois fois le bronze. Après ses exploits, la jeune championne a rejoint ses copains autour d'un barbecue et retrouvé son nouvel amoureux, le nageur italien Luca Marin.

## Ils nous ont quittés.

Sœur Emmanuelle, l'abbé Pierre, Marlon Brando, Françoise Giroud, Jean-Claude Brialy, Jacques Martin, Raymond Devos, Gilbert Bécaud, Charles Trenet, Alain Bashung, Françoise Sagan, Yves Saint Laurent...



# DÉCOUVREZ “NOS ANNÉES 2010”, VOTRE 7ÈME ET DERNIER VOLUME



*Nos années Obama  
Printemps arabe : Tunisie, Égypte, Libye, mort de Kadhafi  
Après Al-Qaïda, Daech*

*DSK : la chute*

*Kate & William, Meghan & Harry  
Johnny, l'adieu aux larmes*

*Vatican : la relève du pape François  
20 ans après, deuxième étoile pour nos Bleus*

Pour commander la collection complète :  
[www.decennies.parismatchabo.com](http://www.decennies.parismatchabo.com)

**DÈS LE JEUDI 10 JANVIER**  
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

1950 1960 1970 1980 1990 2000 2010



# LONGINES



LONGINES ET PARIS MATCH  
70 ANS D'ÉLÉGANCE COMMUNE

